

LE BOURDON

2009



N° 22 Nouvelle serie

Bulletin périodique de liaison des Associations des
AMIS DE SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE
EN AQUITAINE

LE BOURDON



ADMINISTRATION

RESPONSABLES DE PUBLICATION :

Jacques ROUYRE

Bertrand SAINT-MACARY

CORRESPONDANCE - RENSEIGNEMENTS

LE BOURDON

27, allée A.-Thiébaud – 64600

ANGLET

caminopa@hotmail.com

Tél. 05 59 03 79 01

DIRECTION DE RÉDACTION

Jacques ROUYRE

Bertrand SAINT-MACARY

CORRESPONDANTS

Catherine BAUDOUIN

Michel SACHOT

Sylvie CAZABAN

Nicole FOURNIÉ

Bernard FOURNIOUX

Hugues MATHIEU

Alain BLONDIN

Louis LABORDE-BALEN

Robert LEFÈVRE

Paul CHIROUZE.

Jean BONNET

Pierre ROUSSEL

Les pages du BOURDON sont ouvertes gratuitement à chacun des membres de vos associations.

La reproduction des articles est autorisée après demande auprès de la Rédaction du bulletin.

La Rédaction du BOURDON n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs, sous leur signature.

Le bulletin est distribué gratuitement aux adhérents ayant réglé leur cotisation.

Prix du numéro : 5,35 Euros. Tirage : 1.500 exemplaires.

I.S.S.N. - 1161 - 1374

Photo de couverture: voir page1

IMPRIMERIE DE BASSE-NAVARRÉ 6412 ST-PALAIS TEL 0559657182

BULLETIN PÉRIODIQUE DE LIAISON DES ASSOCIATIONS
DES AMIS DE SAINT-JACQUES EN AQUITAINE

SOMMAIRE du n°22

LE MOT DE LA RÉDACTION

1 - *Bertrand Saint-Macary*

LA VIE DES ASSOCIATIONS

2 - Association des Amis de Saint-Jacques en Aquitaine.

7 - Association des Amis et Pèlerins de Saint-Jacques et des Etudes Compostellanes du Limousin-Périgord.

11 - Société Landaise des Amis De Saint-Jacques et d'études Compostellanes.

15 - Association Lot et Garonnaise des Amis de Saint-Jacques de Compostelle.

20 - Association Les Amis du Chemin de Saint-Jacques des Pyrénées-Atlantiques.

ART ET HISTOIRE

25 - Un périple inattendu : celui de pèlerins du pays de Belvès en Périgord au XVII^{ème} siècle *Bernard Fournioux*

28 - L'Épithaphe d'un prêtre, pèlerin champenois, mort en Basse-Navarre au XVI^{ème} siècle. *Bertrand Saint-Macary*

30 - *Le Récit des deux pèlerins* de Pierre Louis de Rigaud de Vaudreuil : Relevé de quelques stéréotypes ayant cours au XIX^{ème} siècle sur le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. *Marie-Pierre Codet et Bertrand Saint-Macary*

40 « Saint Martial ??? » - « Connais pas... » *Hugues Mathieu*

42 - La lanterne des mort de Saint-Coussaud.... *Alain Blondin*

43 - La Confrérie bordelaise de Monseigneur saint Jacques de Compostelle à l'église SAINT-MICHEL de BORDEAUX. *Bertrand Saint-Macary*

45 - Quand les pèlerins baptisaient les princes... *Louis Laborde-Balen*

AU BORD DU CHEMIN

46 - Le passage de pèlerins à Saint-Jean-Pied-de-Port en 2009
Robert Lefèvre

41 - Message de notre ami *Paul Chirouze*.

52 - Fréquentation des refuges du Limousin-Périgord. *Michel Sachot*

53 - Moi Hospitalier - Extraits de témoignages. *Michel Sachot*

55 - Le refuge de Saint-Léonard de Noblat. *Jean Bonnet*

57 - Camino de Levante. *Pierre Roussel*

Voici le 22ième Bourdon nouvelle série : c'est l'occasion pour la rédaction de vous souhaiter une excellente année jubilaire 2010. La prochaine ne sera qu'en 2021...

Cet événement important tire ses racines d'une ancienne tradition biblique. A date renouvelée, il fallait revenir à la simplicité, renouer avec l'essentiel comme vivaient dans le désert les 12 tribus nomades du peuple d'Israël. N'est-ce pas déjà un peu la démarche de ceux qui abandonnent habitudes et confort et qui partent sur le chemin

...

C'est avec plaisir que nous vous livrons ces quelques lignes de Colette de Saint-Exupéry, retrouvées dans un ancien numéro du Bourdon. Elle venait d'accepter la présidence de l'association du Lot et Garonne :

« Une certaine morosité est en train de gagner ceux qui ont vu il y a une trentaine d'années la renaissance du chemin. La plupart s'indigne « rien n'est comme avant » le chemin devient comme un boulevard « beaucoup trop de monde » « L'esprit de saint Jacques n'y est plus du tout ». Ayant fait le pèlerinage à pied je dirai le contraire « Bravo saint Jacques d'avoir remis en marche une foule de pèlerins venu de l'Europe tout entière sur ce « camino ». Qu'il soit en béton ou en terre, peu importe, mais tous décapés physiquement et moralement, au rythme lent de notre marche, nous avons le temps de voir, d'écouter ceux que nous rencontrons ; que de vivifiants et enrichissants colloques européens se passent sur ce chemin, je ne parle pas de la joie que procure tout en marchant l'apparition de lieux et sites fabuleux ! Ne soyons pas pessimistes pour ce chemin ! Aidons-le à garder sa personnalité. Pour cela, que nos associations départementales soient très soudées entre elles ! C'est mon vœu le plus cher pour cette année Jubilaire... »

Ces propos pleins d'actualité et à méditer se trouvent dans le Bourdon n° 4 de janvier 1993, il y a 17 ans !

Nos associations auront de nombreuses occasions de cultiver leurs liens cette année. Tout d'abord les 29 et 30 mai en Périgord, à Cadouin, lors du Grand rassemblement des associations d'Aquitaine. Nous aurons probablement aussi l'occasion de nous rencontrer lors de l'opération « Europa Compostella », lancée par la « Fédération Française des associations des chemins de Saint-Jacques de Compostelle ». Il serait souhaitable également de nous retrouver à Santiago cet été.

Une idée qui «germe» depuis quelques mois se concrétise : pourquoi ne participerions-nous pas à la plantation d'espèces anciennes d'arbres fruitiers le long des chemins à la disposition des pèlerins ? Les variétés anciennes ont l'avantage de nécessiter peu de traitements : pommiers, noyers, figuiers... Nous ferions participer des élèves des écoles d'agriculture de façon à les sensibiliser à ce type de plantation. A nous maintenant de contacter les municipalités pour déterminer le nombre d'arbres à greffer début mars par le Conservatoire Végétal Régional d'Aquitaine et qui seront plantés à la Sainte-Catherine. L'association des Pyrénées-Atlantiques se chargera d'étudier la prise en charge financière.

De nombreux auteurs ont apporté une contribution riche et variée à ce numéro. Qu'ils en soient remerciés et tout particulièrement l'association du Limousin-Périgord !

Nous vous souhaitons bonne lecture.

Bertrand Saint-Macary

Photo de couverture. (photo Michel REDREGOO)

Elle représente la clef de voûte située dans le chœur de l'église de l'ancien hôpital Saint-Jacques de Bordeaux. Malheureusement, dans la nuit du 9 février 2001, suite à l'affaissement de la poutre maîtresse de la charpente, l'ensemble de la croisée d'ogives s'écroula, entraînant avec elle la clef de voûte et son Saint Jacques taillé dans une seule et même pierre.

Une chute de 15 mètres aurait dû réduire en morceaux ce beau Saint Jacques ? Il n'en n'a rien été : Saint Jacques est arrivé indemne à terre. Seul le bout de ses pieds a été légèrement égratigné ! Quoi de plus naturel pour un pèlerin fût-il saint Jacques lui-même. Une énigme ou un miracle ? Peut-être un message!..

Histoire de cet hôpital : à Bordeaux pour héberger les Pèlerins, le premier hôpital fut celui de Saint-Jacques. Sa construction reviendrait au duc Guillaume IX en 1119. Néanmoins une bulle de confirmation des privilèges du chapitre de Saint-André(1173) cite comme fondateur le prévôt Guillaume. Doté d'une église, d'un prieuré et d'un vaste enclos, le Clos Mauron, il s'éleva au sud des remparts sur le chemin de la lande, qui prit plus tard le nom de grande voie de Saint-Jacques.

Cet hôpital s'élevait dans la rue du Mirail au milieu de son cimetière et de ses jardins. Sur ce cimetière se trouvait une petite chapelle située à l'angle de la rue du Mirail et des fossés *Santa-Maria-Magdelene* détruite en 1548 à la suite de la révolte de la Gabelle.

La bulle du Pape Innocent III, datée de 1200, confirma la vocation d'accueil de l'hôpital et de l'hospitalité aux pèlerins et le plaça sous la règle de saint Augustin. Michel REDREGOO

LA VIE DES ASSOCIATIONS

ASSOCIATION DES AMIS DE SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE EN AQUITAINE

Cette année 2009 peut être considérée comme un «très bon cru », par sa richesse en sorties et manifestations dégustées avec gourmandise par nos adhérents.

Nos manifestations et activités

Le 10 janvier nous avons partagé la **GALETE DES ROIS**, dans une belle salle de l'Ermitage Compostelle du Bouscat. Notre Président Jany ROUL nous a présenté ses bons vœux et le calendrier de nos futures activités, nombreuses et variées.



Le 7 février, nous avons tenu notre **ASSEMBLEE GENERALE** ; les adhérents présents étaient nombreux et les débats ont été riches et concluants. A cette occasion nous avons demandé à nos adhérents de répondre à un questionnaire, soit sur place, soit par internet. Le but était de faire le point



sur l'association d'aujourd'hui et de réfléchir aux orientations à donner dans les 3 prochaines années, afin de mieux répondre aux attentes de chacun. Après dépouillage et exploitation des réponses, cela nous permet de tracer de nouvelles orientations et d'optimiser nos actions.

BALISAGE : Durant le mois de mars, plusieurs membres de notre Association ont formé des équipes pour baliser la voie de Tours sur la portion comprise entre Blaye et le Bouscat, itinéraire privilégié par les pèlerins mais que le Conseil Général, considérant ce chemin comme secondaire, n'a pas encore balisé

officiellement. Nous avons également conçu un petit livret avec tracé et explications qui sont à disposition des pèlerins aux refuges de Cartelègue, Saint Martin Lacaussade et à l'Office de Tourisme de Blaye.

Notre petit **REFUGE du BOUSCAT** est fort apprécié des pèlerins qui y font une halte. Il y a toujours un hôte hospitalier, joignable par téléphone et l'accueil est pour nous privilégié car il maintient l'esprit du chemin.

En septembre nous avons participé à la marche et à la marche d'**inauguration** des coquilles balisant le chemin de Saint Jacques à **GRADIGNAN**, organisée par nos amis de l'Association de Cayac.

En octobre nous avons organisé la traditionnelle journée de **TEMOIGNAGES des PELERINS de l'ANNEE** : pur moment de partage, d'émotion, de rires, d'anecdotes ...

Nos sorties

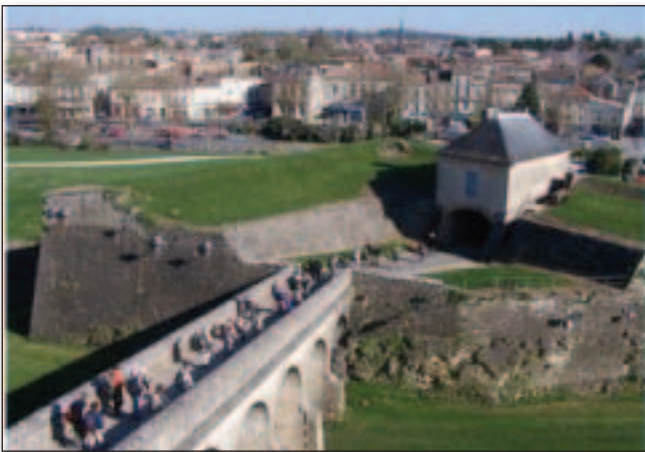
Le 14 février, première marche de l'année autour de **SAINT-EMILION**. Dans un froid vif puis sous un beau soleil, nous traversons les vignes, admirons les châteaux et visitons avec toujours autant d'intérêt le village de Saint-Emilion, son église, son cloître et la Tour du Roy.

Les 7 et 8 mars, **Week-end à TOULOUSE** organisé par nos amis d'**OCCITANIE**, et remarquablement bien organisé ! Visite du Toulouse Jacquaire : la cathédrale Saint-Etienne et la basilique Saint-Sernin mais aussi l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques, la Place du Capitole, l'église du Taur, les Jacobins et les magnifiques hôtels particuliers de la vieille ville rose. Une bénédiction exceptionnelle des Pèlerins donnée dans le chœur même de la cathédrale Saint-Sernin, après la fermeture aux visiteurs fut un inoubliable moment d'émotion et de bonheur.

Le soir après dîner, Marie-Lou, Présidente d'Occitanie, nous a fait découvrir par un passionnant diaporama, la voie secondaire qui relie Conques à Toulouse. Le lendemain matin, le rendez-vous était fixé au seuil de Naurouze, ligne de partage des eaux entre Méditerranée et Atlantique. Deux gouttes de pluie, tombées côte à côte, peuvent se retrouver, à la fin de leur périple, à plusieurs centaines de kilomètres l'une de l'autre ! Belle marche le long du canal du Midi, où nos amis nous firent mieux connaître Paul Louis Riquet, le créateur génial de cet ouvrage pharaonique.



Le déjeuner a fini de sceller une amitié profonde entre l'Occitanie et l'Aquitaine, en attendant les prochaines rencontres.



Le 21 mars, une marche autour de **BLAYE** commence, pour respecter la halte traditionnelle des pèlerins de St Jacques d'antan, par une pause devant les ruines de l'ancienne église St Romain. La légende dit que Roland de Roncevaux y serait enterré.

Blaye



Le 28 mars, nous avons participé, à **SAINT SEVER**, sous la houlette de nos amis landais, à la réunion des associations du Sud-Ouest : Aquitaine, Périgord, Midi-Pyrénées, Occitanie, Pyrénées-Atlantiques... Chaleureusement accueillis au cloître des Jacobins, nous avons ensuite visité l'Abbaye Bénédictine et le monastère fondés en 988 par le Duc de Gascogne Guillaume Sanche. Après un repas joyeusement partagé, nous avons visité soit le musée soit le Beatus (Apocalypse de Jean 1028/1072, enluminures). La photo



Saint Médard de Montignac.

traditionnelle et un magistral « ULTREIA » ponctuèrent cette belle journée.

Le 4 avril 2009, autour de **TARGON** une marche bucolique nous fait découvrir la belle église romane Saint-Romain de Targon (XI^e-XII^e s), la petite église de Cantois et son mur clocher, dont la cloche de 1553 est classée « plus ancienne cloche de Gironde », et l'église Saint Médard de Montignac. Nous redécouvrons avec enthousiasme les fleurs printanières : pissenlits, pervenches et autres fleurs délicates ...



Faleyras

Le 9 mai, partis de **FALEYRAS** avec son circuit automobile, nous découvrons à Dardenac les restes du château Gauffreteau, dont l'enceinte et les belles tours restent en bon état.

Le 24 mai, de **CASTETS EN DORTHE** belle marche entre canal et Garonne, vue sur le pont Eiffel, découvert de l'église du XII de Bassanne, l'église du XII de Mazerac avec son clocher mur typique, le château et l'église de Castets.

Le 6 juin, par une journée très pluvieuse mais très heureuse, nous marchons sur la voie jacquaire du littoral, après avoir salué notre saint Patron Jacques le Majeur au **PORGE**.

Le 14 juin, nos pas nous conduisent en Saintonge, à **TALMONT**, dont l'église fortifiée Sainte Radegonde, perle architecturale de l'art roman, domine l'estuaire. Elle fut un haut lieu de passage des pèlerins qui embarquaient pour traverser l'estuaire vers Soulac.

Le 29 juin, six de nos adhérents embarquent pour un pèlerinage insolite, extraordinaire, car rarissime, organisé par Pierre DOGNETON, Président de l'Appel du Chemin de Soulac. En effet, c'est à bord du voilier trois mâts le **BELEM** construit au 19^e siècle que leur trajet s'est fait par la voie 'océane', sur les flots du Golfe de Gascogne, entre la Charente Maritime et la Galice. Douze jours de mer coupés par une journée à Compostelle.



Les 3, 4 et 5 juillet s'est déroulé **le deuxième pèlerinage vers VERDELAIS**. Nous étions une cinquantaine à partir du Domaine du Haut Sarpe à Saint-Emilion pour une étape à Targon et une arrivée à Verdelaïs le samedi soir, en ayant accompli une marche de près de 60 km sur les deux jours, sous une chaleur caniculaire et éprouvante,



mais dans des paysages magnifiques et une belle ambiance. En effet quelques amis Verdelaïsiens, Champenois et Toulousains s'étaient joints à nous et les échanges et partages furent enrichissants. Le dimanche de nombreuses personnes sont venues se joindre à nous pour une procession jusqu'à la Basilique où nous avons assisté à une messe chantée. Après l'apéritif offert par la Municipalité en présence de Monsieur le Maire, nous avons partagé le repas au Luc organisé par les Amis du Sanctuaire. Ensuite une procession nous a conduits du Luc à la Basilique pour assister aux Vêpres. Enfin, avec beaucoup d'émotion nous nous sommes séparés en pensant déjà au pèlerinage de 2010.

Du 21 au 25 Juin, 23 marcheurs, menés par notre Président Jany Roul, ont accompli la traditionnelle **CHEMINADE** ; partis de Montendre ils ont suivi la voie de Tours, par Petit Niort, Pleine Selve, Saint Palais, Saint Caprais, Saint Aubin de Blaye, Reignac, Tutiac, Verdort, Cartelègue, Saint Androny, Saint Martin Lacaussade, Blaye et Margaux ils sont arrivés au BOUSCAT le 25 juillet où de nombreux amis les ont accueillis pour un joyeux repas partagé ; nos dynamiques marcheurs avaient plein de belles choses à raconter, et ont régalié l'assemblée d'une superbe « danse pèlerine » accompagnée de sa mélodie, inventées et mises au point durant ces derniers jours.



Le 8 août nos marcheurs sont partis de **Saint-Ciers**, près du pays charentais, pour rejoindre à travers les marais sauvages et riches de faune et de flore, la Gironde au port de Collonges dont un petit monument aux morts porte un blason sculpté de 3 coquilles.



Saint Ciers



Le 23 août notre marche démarre de **MOUSTEY** aux deux églises, sur la voie de Tours, dont la borne marque les 1000 km de Saint Jacques de Compostelle ; belle journée d'abord dans la forêt, puis après Pissos dans la chaleur brûlante des landes.

Moustey

Le 5 septembre notre troupe part de **MIRAMBEAU**, pour suivre encore le tracé de la voie Turonensis ; l'abbaye de la Tenaille à Saint Genis de Saintonge, ancien hospitalet du chemin (propriété privée) en témoigne.



Abbaye de la Tenaille



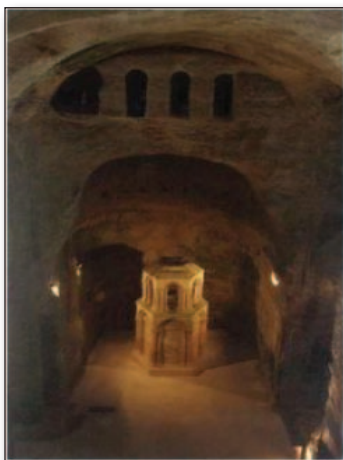
Le 13 septembre, nous avons visité l'Abbatiale de **GUITRES**, vestige d'un monastère bénédictin des XII^e et XIV^e siècles, puis avons cheminé sur 24 km à travers de beaux paysages sous un franc et chaud soleil.

Les 3 et 4 octobre Week End à **SAINT-JEAN PIED-DE-PORT à RONCEVEAUX** ; 48 pèlerins, conduits par Bertrand Saint-Macary, Président de l'Association des Amis du chemin de Saint-Jacques des P-A, s'élançant sur la variante du chemin par Zaro et Saint Michel jusqu'à Hunto. Les 500 mètres de dénivelé franchis par cette belle et chaude journée permettent à chacun de tester ses capacités et de profiter du paysage. Le lendemain, par un temps toujours au beau fixe, chacun marche à son rythme, et les regroupements se font aux endroits mythiques ;



table d'orientation avant Orisson, à la statue de la Vierge de Biakorri, à la Fontaine de Bentarte, à la chapelle d'Ibañeta, jusqu'à Roncevaux ; magnifique week-end de beaux moments partagés.

Le 17 octobre, nous avons organisé une sortie un peu différente à **AUBETERRE SUR DRONNE**. Le matin, petite marche de 11 km le long de la Dronne, puis repas au restaurant. A 14h, nous nous sommes dirigés vers l'église rupestre Saint-Jean, impressionnante par ses proportions : 20m de haut - 27m de long - 16m de large, creusée au XIIIe siècle dans le rocher. Deux colonnes octogonales monolithes lui donnent un aspect grandiose. La nef de l'église servit plus tard de cimetière, où l'on entassait les corps dans des sarcophages recouverts de terre. Plus tard, les ossements furent mis dans un ossuaire et les sarcophages bétonnés. Au milieu de l'abside, un magnifique reliquaire à deux étages (copie conforme du Saint-Sépulcre de Jérusalem), fait corps par sa base avec le rocher. Une importante galerie supérieure (au XIIe point de passage pour les nobles, propriétaires de l'église et du château) relie la nef par un escalier taillé dans le roc et donne une vue vertigineuse lorsqu'on s'y accoude. Sur la gauche de l'église une antique nécropole, véritablement hallucinante, de 80 sarcophages, sculptés dans le rocher par la main de l'homme. Nous avons terminé notre visite par la crypte ou salle souterraine, sans doute de l'époque gallo-romaine où nous avons repris en cœur notre chanson 'Ultrëia'.



Aubeterre su Dronne

Puis la visite de l'église Saint Jacques consacrée au XII^e siècle pour répondre à l'afflux des pèlerins a clôturé cette très belle journée.

Nous terminons cette année 2009, mais nous préparons déjà les nombreuses manifestations de 2010 qui s'annonce fertile en évènements jacquaires.

Catherine BAUDOUIN



AMIS ET PÈLERINS DE SAINT-JACQUES ET D'ÉTUDES COMPOSTELLANES DU LIMOUSIN-PÉRIGORD

L'ASSOCIATION

Samedi 10 janvier - La galette des rois

La salle à côté du nouveau refuge de La Coquille nous recevait pour **la galette**, première réunion de l'année. L'abbé Matthieu prêtre de la paroisse et des représentants de la commune étaient aussi des nôtres.



En interlude Marcelle Lampe se mit à dédicacer son recueil «Éclatement» d'impressions d'hospitalières.

Le président William Gogat présenta les vœux pour tous et pour l'association, et les présents, qui sont tous des bénévoles renvoyèrent les leurs sous forme d'applaudissements. Les galettes étaient bonnes et le cidre coulait à flot. Quelle joie d'être ensemble !

Et puis Guilène se glissa dans ses habits de «conteuse» et dès ses premières paroles chacun se sentit captivé en entendant les aventures de son Chemin de Compostelle. Pas un

souffle dans la salle sous le charme de ses paroles. Oh ! Que n'est-elle écrivain pour nous transcrire aussi ses impressions car nous aurions tant voulu retenir en notre mémoire ce parcours initiatique de Compostelle ! Mais le temps de nous quitter arriva pour rentrer avant la nuit d'hiver.

5 février – Connaissance du Monde

Connaissance du Monde «Les chemins de Compostelle» Plusieurs de nos adhérents ont assisté à Périgueux à la très évocatrice présentation du conférencier et pèlerin Alain de la Porte. En plus de nos félicitations nous le remercions vivement d'avoir signalé notre association nous permettant à la fin le contact avec un certain nombre de spectateurs.



14 mars – Assemblée générale

53 présents, nous sommes dans la continuité tout en regrettant l'absence de certains que les circonstances de la vie obligent à s'éloigner, leur présence reste cependant en nous. Et de nouveaux amis viennent les remplacer et prendre la relève, pour continuer à faire perdurer le chemin millénaire de Compostelle.

MARCHES – SORTIES CULTURELLES - RENCONTRES



28 mars – Saint-Sever – Rassemblement d'Aquitaine

Malgré l'éloignement 13 adhérents avaient fait le trajet. Ceux arrivés la veille furent particulièrement surpris et heureux de rencontrer Bernard Kerinvel, pèlerin du Limousin-Périgord parti de Chancelade et en route vers Compostelle.

Sylvie Cazaban présidente de l'association des Landes et ses adhérents organisateurs nous ont fait l'honneur d'une matinée dans la magnifique abbatale bénédictine aux 77 chapiteaux dont certains richement colorés, la voix de l'orgue, le cloître et le trésor. Puis dans le cadre du vénérable cloître des Jacobins nous fîmes le «repas partagé» aux 206 participants. C'est avec fierté, et peut-être un brin d'inquiétude, que nous vîmes Sylvie

transmettre à William le témoin, nous engageant à organiser la rencontre 2010.

A nous de faire retrouver cette ambiance en Limousin-Périgord en 2010

6 avril - de Châtelus-le-Marcheix à Saint-Goussaud

Organisateur et compte rendu Marcel Lardillier Malgré une longue route pour certains, le plus souvent agrémentée d'un brouillard perfide, nous étions 14 ce samedi 18 avril à quitter, heureusement sous le soleil apparu, le petit village de Châtelus-le-Marcheix en direction de Saint-Goussaud, en empruntant le circuit des voies antiques.

Après la traversée des hameaux pittoresques de Beaumont, Les Cars et Séjoux nous commençâmes la montée de 300 mètres de dénivelé vers le Puy de Jouër en empruntant une magnifique voie romaine qui nous amena aux vestiges gallo-romains situés au sommet du Puy : temple de Jupiter et amphithéâtre dont il reste quelques traces.

A Saint-Goussaud Alain Blondin nous attendait pour des explications circonstanciées sur l'église, la statue de saint Goussaud avec son bœuf dans le corps duquel quelques-unes de nos pèlerines firent un vœu secret en plantant comme autrefois, telle une banderille, l'épingle traditionnelle mise à leur disposition dans un petit bocal. Un peu plus loin nous écoutâmes l'histoire de la lanterne des morts.



Très gentiment accueillis par Monsieur et Madame Chatain, ce couple gonsaldien qui s'occupe de l'église nous expliqua, fit voir et toucher le reliquaire. Nous eûmes à notre tour le plaisir de recevoir sept pèlerins (2 Flamands, 1 Néerlandaise, 2 Anglais et 2 Lorrains) en route vers Compostelle, et avec lesquels nous avons partagé notre apéritif. Puis, après le repas ce fut la descente vers Châtelus par le GR4.

Dimanche 24 mai : Ostensions à Saint-Léonard-de-Noblat

Le soleil était de la fête et Saint-Léonard avait soigné sa décoration. Le temps clément nous permit un pique-nique sous les pins. Accaparé dans l'organisation *Jean Bonnet* prit le temps de venir nous porter le café.

Maintenant la foule remplit rapidement la ville devenue piétonne. Après la visite à la collégiale, il fallut nous mettre en attente à l'écart sous un soleil de plomb avant notre incorporation au défilé. Acteurs, peu d'entre nous ont vu le passage des confréries avec leurs bannières ou assisté à l'ostension du chef de saint-Léonard par l'Évêque. Nous voici enfin une vingtaine défilant devant la foule, bannière du Limousin-Périgord en tête, dans le cortège des «pèlerins célèbres» avec entre autres ceux de Rome, Bohémond d'Antioche ou les cavaliers de Richard Cœur de Lion...

Joëlle et notre président transpirent sous leurs capes et leurs chausses ne tiendraient sans doute pas jusqu'à Compostelle.

Mais nous sommes applaudis car une grande partie de l'année les pèlerins, cela se voit à Saint-Léonard. Nous terminons à la prairie de Champmain où a lieu la grande messe solennelle des ostensions. Tout ce cérémonial est assez prenant et on sent la foule à la fois joyeuse et recueillie. C'est vraiment la grande fête du Limousin. Enfin pour compenser la chaleur de la journée, la plupart d'entre nous vont ensuite se réhydrater. Certains se remémorent les ostensions 2002, on sait que les prochaines auront lieu en 2016, ce qui paraît bien loin. Alors comme d'habitude on se met à philosopher sur le «chemin».



Samedi 27 juin : Miallet



Rendez-vous en Périgord Vert pour un circuit en boucle concocté par le président William Gogat. La proximité de La Coquille a permis la participation de



Marie-Paule et Joëlle, nos deux dévouées hospitalières ; vers la fin elles regardaient leur montre pour être à l'heure à l'ouverture du refuge. Le temps clément n'a pas empêché des pieds mouillés au passage de quelques rus.

Le pique-nique au bord du grand plan d'eau sur la Dronne fut suivi d'un verre de champagne à l'occasion d'un anniversaire : il n'était pas mentionné dans la convocation, tant pis pour les absents.



Juillet – août : Exposition dans le cloître de la cathédrale Saint-Front

En collaboration avec les Amis de Saint-Front l'exposition sur les chemins de Saint-Jacques était présentée en juillet et août dans le cloître, sous la protection des clochetons ayant retrouvé leur blancheur d'antan. Elle retraçait la légende et l'histoire, et décrivait les différents chemins. Dommage que la partie du Limousin-Périgord n'ait pas pu être développée pour faire connaître l'association. La période estivale a permis à de nombreux touristes d'en profiter lors de leur visite du cloître.

Jean Kina, le Vagabond du Bon Dieu

C'est dans la salle capitulaire que Jean Kina commenta le livre de son épopée de deux ans et demi comme «Vagabond du Bon Dieu» par Compostelle, Rome et



presque Jérusalem. Dommage qu'il soit venu seul. Mais comme il s'amuse à le dire son âne et fidèle compagnon de route, Pilou, lui a souvent ravi la vedette mais aussi quelquefois facilité les choses. Pour mieux nous faire comprendre sa démarche ce Belge maintenant périgourdin entrouvrit quelques pages de sa vie qui le conduisirent à Emmaüs Périgueux d'où il partit pour sa grande aventure.

Une soixantaine de personnes attentives écoutaient, la figure sérieuse, interrogative ou rieuse suivant les passages du récit que Jean Kina distillait accompagné de gestes larges : ses satisfactions, ses difficultés ou ses réactions devant les rejets ou incompréhensions de sa démarche. Dans l'assistance, certains ont sans doute rêvé en écoutant le récit et voyant défiler, à l'arrière plan, quelques images...

«LES VAGABONDS DU BON DIEU» Tome 1 - 260 pages – Prix : 19€

En vente aux permanences ou chez l'auteur : Jean KINA, Bassac-Est 24140 Beauregard et Bassac

Samedi 19 septembre : Aubeterre

avec les Amis de Saint Jacques de Charente.

Organisateurs Marcelle Lampe et Jacques Gautraud .

Classé parmi les « plus beaux villages de France », sur la voie de Tours, Aubeterre offre au regard ses maisons de pierres blanches aux balcons de bois dominant la vallée de la Dronne et son riche patrimoine historique et religieux.

La journée s'annonce conviviale car nous commençons par partager avec nos amis charentais le café et les gâteaux sur la place du château avant de parcourir, sous la conduite d'Alain Blondin, les ruelles pentues de la cité et découvrir la chapelle des Minimes et son cloître, l'église Saint-Jacques et sa façade du XII^e siècle, le couvent des Clarisses et l'église souterraine Saint-Jean creusée dans la roche calcaire, monument

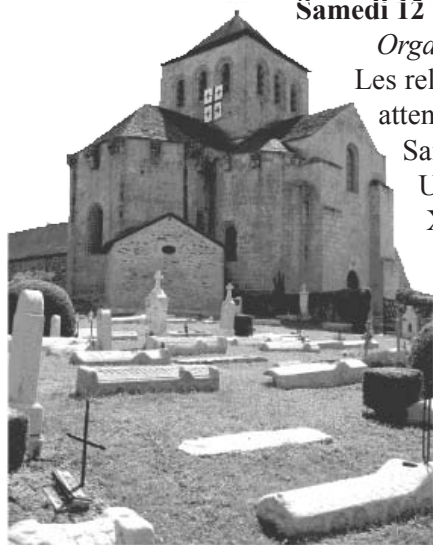
impressionnant et énigmatique.

Pour le pique-nique tout le monde se retrouve dans la salle des fêtes mise gracieusement à notre disposition par la municipalité. Puis nous nous rendons à Saint-Aulaye, proche village périgourdin avec son église du XII^e dédiée à sainte Eulalie, façade saintongeaise et beau portail. Nous posons alors la première balise du futur chemin vers la Voie de Vézelay. La marche n'est pas oubliée et nous allons parcourir 8 km sur ce futur itinéraire. Tout cela se termine autour du verre de l'amitié offert par nos amis Charentais. Belle journée de partage et de convivialité dans l'attente de nous retrouver durant la saison 2010 pour baliser le futur chemin.



Samedi 12 octobre Ladignac-le-Long / Le Chalard / Jumilhac-le-Grand

Organisé par Lucien et Agnès Cochet, départ Limousin et arrivée Périgord.



Les reliefs ondulés nous amènent au Chalard pour l'heure de la messe qui nous attend. Un monastère y fut fondé en 801 mais fut détruit par les Normands. Saint Geoffroy s'y établit en 1089 et éleva l'église romane dédiée à la Vierge. Une chasse émaillée du XII^e renferme les reliques du saint. Fortifiée au XV^e par les Anglais l'église ne comporte plus qu'un embryon de nef. Le cimetière des moines adjacent comporte de nombreuses tombes à dalles de pierre sculptées aux insignes des personnes inhumées : cognée du bûcheron, pince et marteau du forgeron, étoile du prieur... Notre guide M. François de la Tour nous invite à pique-niquer dans l'ancien monastère. Il nous parle des architectes du Moyen Âge et de l'emblématique corde à 13 nœuds (12 intervalles) dont il fait la



démonstration ; elle rendra un service inattendu en 2009 en réunissant les participants pour la photo de groupe. Nous remercions notre hôte et entamons la descente rapide vers le pont médiéval qui, franchissant l'Isle nous fait pénétrer en Périgord non loin des mines d'or qui fonctionnaient encore il y a quelques années. Jumilhac-le-Grand et son château aux toitures caractéristiques servira de fond à la dernière photo de groupe.

PERMANENCES DU LIMOUSIN-PERIGORD

Si vous êtes de passage, vous serez toujours les bienvenus lors de nos permanences hebdomadaires. A Périgueux, vous pourrez consulter notre importante bibliothèque jacquaire. Des modifications partielles pouvant intervenir, il est prudent de téléphoner auparavant : 05 53 35 32 72

tous les VENDREDIS 15 mars -15 octobre de 14h30 à 18h30 /16 octobre -14 mars de 14h à 17h

A Périgueux : Maison des chanoines - 8 rue de la Constitution

A Limoges : 36 rue porte Panet

SOCIÉTÉ LANDAISE DES AMIS DE SAINT JACQUES ET D'ETUDES COMPOSTELLANES

C'est dans une ambiance de catastrophe que l'année 2009 a commencé dans notre région et tout particulièrement dans nos Landes.

Lors de l'assemblée générale du 7 Février, nous étions tous sous le choc de l'étendue des désastres. Toutes nos voies étaient dévastées. A l'appel de la présidente, nous étions une vingtaine à répondre « présents » pour faire immédiatement le relevé des dégâts touchant nos quelque 500 kilomètres de chemins. En lien étroit avec la Direction de l'Environnement du Conseil Général, nous avons établi un diagnostic très précis de la situation de nos quatre voies jacquaires afin de participer, à notre manière, au grand élan de solidarité qui a permis de redonner à notre département un visage plus hospitalier, en un laps de temps minimum, et qui a permis la réouverture de notre chère forêt aux pèlerins dès le début de la saison. Si certains tronçons, par mesure de sécurité, devaient se faire sur le bitume des routes, un maximum de chemins forestiers était déblayé.

Nous avons fait preuve de volonté, de pugnacité et de civisme pour mener à bien, entre le 22 Février et le 6 Mars, cette opération de remontée d'informations aux services compétents du département qui ont ensuite assuré la remise en état des chemins.

Tableau récapitulatif de nos interventions

	Voie du littoral	Voie de Tours	Voie de Vézelay	Voie du Puy en Velay	Total
Nombre de bénévoles	8	6	4	2	20
Nombre de journées assurées	40	21	24	1	80
Kms faits en voiture	600	750	400	120	1870



Journée interdépartementale de Saint-Sever

Après la première expérience assumée en 2008 par nos amis de Gironde, c'était à nous d'organiser ce regroupement annuel.

Nous avons relevé le gant avec fougue mais aussi quelques appréhensions très vite dissipées dès l'ouverture de la journée : de l'accueil des 206 participants venus de toutes les associations aquitaines plus celles de Toulouse et du Gers, autour d'un café-gâteaux jusqu'au chant des pèlerins entonné aux pieds de la statue de Saint-Jacques dans la cour du cloître des Jacobins, tout a été admirablement vécu et partagé. Aux dires de nos hôtes, l'équilibre des différentes activités de la journée était réussi. Visite guidée des richesses patrimoniales de la ville, pièces d'orgues, conférence, film, visite du Beatus, bonne chère et humeur joyeuse se sont unis en une évidente cohérence qui, le long d'un fil conducteur solide, a amené ceux qui ne se connaissaient pas le matin même à vibrer de la même émotion avec, parfois, des larmes plein les yeux au moment de l'Adieu. Ça rappelle bigrement ce qui se passe sur le chemin, non ?



Notre activité d'hospitalité

Nous avons accueilli 2444 pèlerins, soit une augmentation de 17% par rapport à 2007, dans nos quatre refuges de Mont-de-Marsan, Saint-Paul-lès-Dax, Sorde l'Abbaye et Miramont-Sensacq.

Nos marches « objectif 2010 »

Nous avons poursuivi notre action « Objectif 2010 » par huit marches qui nous ont permis de descendre encore vers le Sud pour atteindre les limites du département..

Sur la voie de Vézelay, de Saint-Sever à Hagetmau et de Hagetmau à Sault de Navailles. Ça y est, la voie est bouclée.

Sur la voie de Tours de Saint-Vincent de Paul à Cagnotte et de Cagnotte à Sorde l'Abbaye et encore de Cagnotte à Peyrehorade. Là aussi, la voie est terminée.

Sur la voie du littoral : de Saint-Girons à Moliets et Maa et de Moliets à Seignosse ; il nous reste 2 étapes pour rejoindre les Pyrénées Atlantiques.

Sur la voie du Puy : de Latrille à Pimbo, et encore une voie de faite !

Nous avons donc encore deux étapes programmées début 2010 et notre objectif aura été atteint : à raison de 8 marches par an, partis du Nord en 2007, nous atteindrons notre « objectif 2010 », comme prévu. De beaux souvenirs dans nos sacs à dos !

La Saint-Jacques sur la voie du littoral

C'était une belle matinée que celle de ce 25 Juillet qui nous a accueillis à Capbreton à partir de 9 heures autour d'un café très gentiment offert par l'équipe paroissiale. Le ciel était très bleu et le soleil ardent, nous laissant augurer d'une chaude journée.

Nous étions une petite trentaine à participer, d'abord, à une messe étonnamment simple et chaleureuse, au cours de laquelle nous avons eu la parole pour exprimer le souvenir qui, de tous



les pèlerinages que nous avons réalisés, nous avait le plus marqués. Quelle richesse ! Quelle émotion ! Quelle sincérité ! Comme nous restons riches de cette aventure qu'est le Chemin de Compostelle ...

Nous sommes restés dans la joie de ces témoignages toute la journée.

Un peu de cafouillage (une fois n'est pas coutume) au départ. Il faut dire qu'organiser un rassemblement en voitures au centre de Capbreton, un samedi jour de marché en pleine période estivale, dénotait un certain goût du risque. Les organisateurs l'ont osé ! Et nous avons pu rejoindre, sans perdre personne, l'orée de la forêt. Une bien belle forêt où la marche était aisée à l'ombre et, disons-le, au balisage irréprochable.

Il commençait à faire chaud lorsque nous avons rejoint le lieu du repas.

Que serait un pèlerin sans une once de spiritualité ? Nous avons eu la messe en ouverture de la journée, nous avons eu droit au taï-chi-chuan en guise d'apéritif. Un esprit sain dans un corps sain, maîtrise et relâchement, alchimie interne pour sublimation de l'énergie ; autant de comportements physiques et mentaux qui ont du sens pour un pèlerin. Merci pour cette démonstration de haute volée, ce moment d'harmonie et de force, cette invite à la fluidité, à la paix.

Les plus courageux sont repartis à pied à Capbreton. Pour les autres, les voitures étaient les bienvenues.
Encore une belle journée à notre actif !
Merci saint Jacques !

Inauguration du refuge de Roquefort

Samedi 3 Octobre, à Roquefort, nous avons inauguré notre tout dernier refuge : « les amis de Saint-Jacques »

Depuis plus de dix ans la municipalité mettait un petit local à la disposition des pèlerins, mais celui-ci s'avérait très spartiate et insuffisant pour accueillir le nombre toujours croissant de ceux qui empruntent la voie de Vézelay.

C'est dans les locaux de l'école Sainte-Elisabeth appartenant aux sœurs de la congrégation de Sainte Marthe que nous avons pu trouver l'espace nécessaire. Le local, mis gracieusement à notre disposition, a dû faire l'objet d'aménagements conséquents que nous avons pris à notre charge. Nous avons fait appel à des artisans car il a fallu intervenir en électricité, plomberie, maçonnerie et peinture, mais quelques-uns de nos adhérents ont joint



leurs efforts et n'ont pas compté leur peine afin que ce refuge soit une halte confortable dans la traversée des Landes. Commencés en Juin, les travaux ont été rondement menés, sous la responsabilité de notre trésorier Jean Loubère, et c'est ainsi que l'inauguration a eu lieu en ce début d'automne en présence de M. le Maire de Roquefort, de M. l'abbé Barrère, Curé de l'église Saint-Jacques, de Mme Monique Chassain, Présidente de l'association des amis et pèlerins de Saint-Jacques de la Voie de Vézelay, des membres de notre Conseil d'Administration et des hospitaliers de notre association.

Le refuge est équipé de dix couchages et offre des prestations confortables : deux salles d'eau, lave-linge et sèche-linge. Il est gai, clair et accueillant.



ASSOCIATION LOT-ET-GARONNAISE DES AMIS DE SAINT-JACQUES

Assemblée générale du 16 janvier 2009



Après 18 années de dévouement total auprès des amis pèlerins et de la cause jacquaire en particulier, Colette de Saint-Exupéry a souhaité transmettre la présidence à Nicole Fournié.

Beaucoup d'émotion au cours de cette assemblée pour dire à Colette toute notre amitié et combien nous regrettons cette décision. Nous avons été heureux d'apprendre qu'elle restait néanmoins active au sein de l'association dont elle est la créatrice et dont elle connaît parfaitement l'évolution. L'équipe renouvelée souhaite mettre ses pas dans ceux de Colette pour suivre le bon chemin... celui de Saint-Jacques, bien sûr !

Nous étions une trentaine de pèlerins-marcheurs réunis devant l'abbatiale romane de Moirax, partie centrale du magnifique ensemble clunisien fondé en 1049. Une rapide visite de l'église nous fit admirer les sculptures des stalles où figure un saint Jacques avec sa coquille et coiffé de son chapeau caractéristique. La belle voix de l'un de nos amis nous fit apprécier l'acoustique des voûtes.

Notre marche démarre sur le GR 652, variante locale du chemin du Puy à travers notre département. Cette voie historique, puisque romaine, la Peyrine, peut nous mener jusqu'à La Romieu. Aujourd'hui nous gravirons les coteaux qui entourent le bassin de la Jorle que nous traverserons plusieurs fois avant notre pique-nique dans un champ. La convivialité naturelle, associée aux contenus des sacs et au soleil bien présent fait oublier la rusticité de l'environnement immédiat.



Nous repartons dans le même paysage accidenté vers le château de Marin où Elisabeth et Patrick nous accueillent autour d'un somptueux buffet dégusté devant le splendide panorama de la campagne alentour. Reposés et comblés, nous nous dirigeons vers La Montjoie, bastide frontalière entre l'Agenais, anglais à l'époque, et l'Armagnac conquis à la couronne de France. Cette situation explique la fondation de La Montjoie de Saint-Louis et la présence dans l'église locale d'un reliquaire renfermant un doigt du saint roi.

Mercredi 9 septembre. Agen- Aire-sur-Adour- La Commande- Oloron-Lurbe-Saint-Christau.

Le soleil matinal, présage d'une belle journée, accueille au centre Jean XXIII, les 27 amis de Saint-Jacques regroupés pour embarquer dans l'habituel bus Castéran, conduit par Paco. Parmi eux, quelques fidèles rodés aux voyages habituellement organisés par Colette et Alban de Saint-Exupéry dont nous regrettons l'absence

,et de nombreux nouveaux visages que nous sommes heureux d'accueillir.

Notre premier arrêt prévu est **Aire-sur-Adour**, étape importante du Chemin de Compostelle sur la voie du Puy. Nous sommes accueillis sur le parvis de l'église **Sainte-Quitterie** par notre guide, **Sandrine**.

L'édifice bâti au XI^{ème} siècle, fut endommagé au XIII^{ème} et surtout ravagé pendant les guerres de religion. La façade possède un porche de briques rouges abritant un tympan ouvragé, surmonté d'un clocher carré. Dans le chœur cohabitent 2 décors : des arcatures et de très beaux chapiteaux romans et un ensemble de marbres et de stucs du XVIII^{ème} siècle.



La crypte (sans doute un ancien mausolée à la gloire du dieu Mars) renferme un magnifique sarcophage finement sculpté en marbre blanc de Saint-Béat. Il aurait contenu les reliques de sainte Quitterie. Conquis par l'exposé précis et vivant de notre guide, nous repartons pour la **Commande** où nous attend **Madame de Richecourt, membre de l'Association des Amis du Chemin de Saint-Jacques en Pyrénées-Atlantiques**.

Cet ensemble hospitalier, voulu par Gaston IV au XII^{ème} siècle, a été créé pour être une halte propre à l'accueil des pèlerins marchant vers Compostelle et arrivant par la voie Tolosana. L'ancien hôpital ou Commanderie, bien restauré, l'église du XII^{ème} et son abside, entourent un cimetière qui présente un ensemble, exceptionnel en Béarn, de stèles discoïdales.

Il est plus de midi quand nous nous installons sur l'esplanade devant l'église pour pique-niquer en compagnie de notre guide et de son mari. Cette halte nous donne l'occasion de parler avec des pèlerins d'aujourd'hui venus passer la nuit dans ce lieu si authentique.

Nouveau départ vers **Oloron-Sainte-Marie** où sur la place devant la cathédrale nous rejoignons **Monsieur du Cluzel**, guide passionné par l'histoire de sa ville et de sa cathédrale.

Il nous fait découvrir le portail et son tympan représentant une descente de croix, ses chapiteaux, son trumeau et nous détaille les scènes bibliques des voussures. Ces éléments sont les seuls vestiges de l'édifice du XII^{ème}. Le reste de l'église est gothique. A l'intérieur, sont surtout remarquables les chapiteaux de la nef et déambulatoire qui nous permettent de reconnaître les similitudes architecturales qui existent entre ce décor et le style aragonais que nous découvrirons à Jaca. Hélas, nous ne pourrions pas voir la crèche en bois polychrome et les somptueux vêtements sacerdotaux protégés dans les meubles de la sacristie.

Après une rapide visite de l'église Sainte-Croix, en cours de restauration, nous quittons nos guides d'un jour et reprenons le bus pour rejoindre **Lurbe-Saint-Christau** et l'hôtel des vallées où nous passerons la nuit.

Suivant la route dite des Crêtes nous déposerons les plus courageux d'entre nous qui marcheront pendant 8 kms, sur le chemin de Saint-Jacques jusqu'à notre gîte. Les autres, fatigués par une journée bien remplie et un lever matinal, préfèrent rentrer directement en bus.



Nous nous retrouverons tous dans le jardin de l'hôtel autour d'un verre de Moscatel pour fêter l'amitié jacquaire et les 2 Alain dont c'est la fête aujourd'hui.

Jeudi 10 septembre. Lurbe-Saint-Christau—Jaca- San Juan de la Pena- col du Somport.

Malgré le réveil matinal, pas de retardataires au petit déjeuner suivi du départ vers Jaca en suivant la vallée d'Aspe. Nous découvrons au passage le fort du Portalet, ancien et temporaire

lieu d'incarcération de célébrités politiques nationales et le chemin de la mâturation avant d'emprunter le tunnel du Somport.

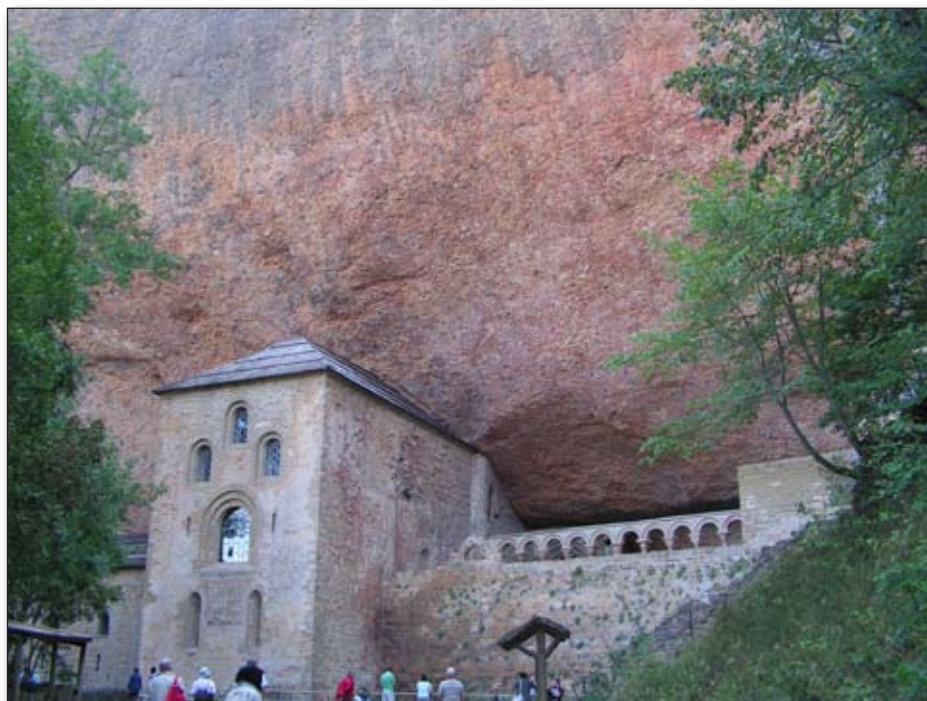
Paco Javier Rapun, président de l'Association jacquaire de Jaca, francophone confirmé, nous accueille, devant la citadelle de sa ville, avec 2 amis jacquets en tenue de marcheurs. Ils nous accompagneront avec prévenance et gentillesse pendant notre marche du jour.

Binacua, petit village déserté de montagne, sera le lieu de départ de notre marche. **Juli**, une habitante du village, a eu la gentillesse de nous ouvrir l'église locale dont elle est fière. L'austérité extérieure de l'édifice est illuminée, dès qu'on y pénètre, par la beauté du chœur et des retables.

Longue d'une heure et demie, notre marche au milieu des rochers et des épineux nous plongera dans la solitude des monts arides de la région de Jaca et se terminera au niveau de la chapelle **Saint-Caprais** qui est devant nous dès l'arrivée à **Santa Cruz de la Seros**. Cette chapelle est voisine de la très belle église romane des Bénédictines, couverte de lauzes qui se love au creux de la montagne. En forme de croix, surmontée en son centre d'un lanterneau octogonal, sa nef est très dépouillée. Contre un de ses murs, un escalier intérieur mène à une salle capitulaire en coupole aménagée au-dessus de la voûte et pouvant servir de refuge.

Avant d'atteindre **San Juan de la Peña**, en bus, l'eau fraîche de la fontaine du village apporte un bien être apprécié à cette heure déjà chaude de la journée. D'autres préféreront déguster une cerveza au bar de la place.

A San Juan de la Peña : surprise et éblouissement. A partir de l'ermitage initial du VIII^{ème} siècle, se niche sous une écrasante et spectaculaire falaise, un monastère que des ajouts successifs, au cours des siècles, ont amené à son aspect actuel. Au X^{ème} siècle la crypte est une église primitive mozarabe. Au XI^{ème} siècle un dortoir y est accolé et une église romane est bâtie au-dessus de la construction initiale, avec pour voûte, le rocher. Aux siècles suivants, un cloître orné de très beaux chapiteaux historiés et le panthéon royal des nobles



de Navarre se juxtaposent à l'édifice existant. L'ensemble sera achevé avec la chapelle Saint Victorien et le panthéon royal bâti au XVIII^{ème} siècle. Le tout offre aujourd'hui un spectacle exceptionnel et surprenant.

L'heure du pique-nique a sonné depuis longtemps quand le bus nous dépose dans le parc du **Monasterio Alto**. Bien installés, à l'ombre, nous reprenons des forces avant de découvrir, à pied, grâce à nos guides, le panorama majestueux, et totalement nouveau pour nous, de la chaîne des Pyrénées dans sa partie aragonaise.

Nous finissons la journée par la visite de **Jaca** et de sa cathédrale San Pedro, un des premiers monuments romans d'Espagne. L'intérieur est constitué d'une haute nef richement décorée qui rappelle le courant architectural hispano-mauresque évoqué à Oloron.

Après quelques pas dans les rues animées de la ville, nous réembarquons dans le bus. Le retour se fera par le **col du Somport**, sans neige. Avant de retrouver notre gîte, nous pourrions au passage, voir la célèbre et démesurée **gare de Canfranc**, aujourd'hui restaurée mais toujours peu animée et apercevoir les ruines de l'ancien **hôpital Sainte Christine** qui fut au XII^{ème} siècle l'un des plus importants hospices du monde chrétien, fondé comme la Commande par Gaston IV.

Pour respecter le service de **Nicolas, notre hôte**, chacun accepte, de bon cœur, de regagner la table dès notre arrivée sans passer par sa chambre. Attitude sympathique qui n'empêcha pas un groupe d'infatigables de terminer la journée par une partie de bridge.

Vendredi 11 septembre. Lurbe-Saint-Christau –Agen.

Nous quittons l'hôtel pour regagner à pied le village d'Escot en longeant le gave. Autour de nous les pâturages sont encore dans la brume que le soleil va vite la dissiper. Le bus nous y récupère pour nous conduire à **Sarrance**.

A l'entrée du village le **père Domerq** nous attend dès la descente du bus. Il veut, avant la visite de l'église, nous faire pénétrer dans l'histoire de son village et de sa vallée. Ses propos anecdotiques et profonds, ses précisions liturgiques et humoristiques ont captivé l'auditoire. Dans un esprit d'évangélisation, il veut



transmettre sa foi et sa joie de vivre dans un site exceptionnel où se sont installés dès le XVI^{ème} siècle les moines Prémontrés. Avant de rentrer dans l'église, il nous raconte l'histoire du village et de ses habitants puis devant les beaux panneaux de bois polychrome qui évoquent la légende du berger, du pêcheur et du bœuf, il veut nous faire découvrir le vrai sens religieux des scènes paysannes. Le rayonnement du Père nous accompagnera pendant l'Eucharistie, que le Père célèbre à notre intention. Le temps ici a passé trop vite. Un grand merci, Monsieur l'abbé, pour votre accueil !

Aujourd'hui encore nous débarquons en retard sur la place de **l'Hôpital Saint-Blaise** où nous attend **Bertrand**



Saint-Macary avec biscuits et café. Le président de l'Association des Pyrénées-Atlantiques nous fait le plaisir de partager un moment avec nous. Avant de nous éparpiller dans des coins d'herbe et d'ombre pour le pique-nique nous faisons le tour de l'église, nichée dans un vallon entre Béarn et Pays Basque. Le village fut un accueil de pèlerins réputé sur la voie du Piémont.

La visite de l'église eut pour support les explications de la guide locale et une projection murale d'ombres de couleurs et de sons retraçant l'histoire de l'édifice. L'ensemble rappelle l'église **d'Eunate**, voisine de Puente-la-Reina, sur le Camino Frances après Pampelune. Une coupole étoilée, un chevet éclairé de fenêtres longues et étroites donnent à l'ensemble une belle pureté, marquée cependant par l'influence mozarabe. Avant de repartir, la guide nous signale l'intérêt de la toiture et de ses écailles de chêne.

Sur le chemin du retour une halte à **Saint-Justin**, reposante pour notre chauffeur, rafraîchissante

pour tous, est appréciée. Nous avons été gâtés par un soleil encore chaud.

Nous retrouvons le **centre Jean XXIII** où nous récupérons nos véhicules. Après les effusions des adieux amicaux, chacun repartait vers son domicile.

Notre marche d'automne, le **samedi 30 octobre**, nous a conduits, en suivant le GR 654, de Penne d'Agenais au vieux bourg de Pujols. Dès le matin, nous étions une trentaine de pèlerins devant la porte de Ferracap. En démarrage, nous traversons ce joli village du 13^{ème} siècle en admirant les belles demeures de cette époque. Comme les pèlerins de jadis nous nous arrêtons sur la place du Mercadiel pour la traditionnelle photo de groupe sur laquelle figure le grand parapluie coiffé d'une coquille Saint-Jacques transmis par Colette. Il devient notre



signe de repérage et notre bourdon d'aujourd'hui.

La belle montée sur le Pech de Vacquery nous mène, dans les bois, près d'une stèle qui rappelle au promeneur le passage d'Henri IV. Nous restons dans les bois jusqu'à la chapelle Saint-Germain dont nous apprécions, en écoutant la lecture de l'évangile du jour, la fraîcheur et la simplicité.

Puis, après un parcours accidenté, nous descendons tranquillement sur Villeneuve pour arriver à l'heure du pique-nique à Lalande chez Véronique et Xavier qui nous

accueillent sous les ombrages de leur parc.

Nous y rencontrons 2 jeunes étudiantes américaines nouvellement installées. Nous parlons de notre chemin jacquaire qui les intrigue. Vite convaincues, elles décident de marcher avec nous, sous la chaleur, jusqu'en haut de Pujols.

Beaux moments d'amitié spontanée.

Exposition : Les chemins de Saint-Jacques en Lot-et-Garonne.

A l'occasion de la Fête de la Saint-André, la Maison des Jeunes et de la Culture de Monflanquin nous a invité à développer et partager avec eux le thème retenu cette année : les chemins. Nous avons donc créé une nouvelle exposition de photos et de textes mettant en valeur les différents villages traversés par nos deux variantes du chemin de Saint-Jacques, le GR 652 venant Du Puy via Rocamadour et le GR 654 venant de Vézelay via la Dordogne.

Ce fût pour nous l'occasion de rencontrer de nombreux pèlerins ou futurs pèlerins étonnés de découvrir tant de vestiges jacquaires dans leur département.



Projet pour 2010

Depuis plusieurs années, Nicole Rémusat, adhérente de notre association se dévoue pour remettre en état l'abbaye bénédictine de Saint-Maurin. Grâce à l'aide de J. Macé du Comité Départemental du Tourisme et responsable des chemins en Lot-et-Garonne, un projet est en cours pour réunir les trois abbayes bénédictines de Moissac, Saint-Maurin et Moirax.

Nous espérons tous un aboutissement heureux de cette belle initiative.

Accueil au Relais Saint-Jacques d'Agen

Comme l'an dernier une cinquantaine de pèlerins sont passés dans notre relais agenais où ils ont été accueillis grâce au dévouement d'hospitaliers bénévoles, hélas trop peu nombreux cette année. Les religieuses de l'évêché et Monsieur Daviau, responsable de la Maison diocésaine ont apporté une grande contribution à l'organisation des permanences parfois perturbées par le manque d'accueillants. Merci à tous. Nous vous invitons à vous faire connaître si vous souhaitez aider les pèlerins.

ASSOCIATION LES AMIS DU CHEMIN DE SAINT-JACQUES / PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

4 AVRIL : Assemblée générale à Salies-de-Béarn

Le magnifique Hôtel du Parc de Salies-de-Béarn a servi de décor à notre assemblée générale qui a reconduit la même équipe, renforcée, de façon équilibrée, par des adhérents basques et béarnais pour un nombre total de vingt-trois membres.

Les anciens pèlerins ont su apprécier l'excellent repas servi sous les hauts lustres de cristal de l'Hôtel du Parc qui mettait un terme festif à cette réunion de travail et donnait des forces aux convives pour visiter, l'après-midi, la cité béarnaise et le musée du sel grâce aux Amis du Vieux Salies qui ont mis toute leur amabilité et leur compétence à faire découvrir l'aspect pittoresque et le passé singulier de la ville. L'après-midi fut consacrée à la visite de la cité béarnaise et du musée du sel grâce aux Amis du Vieux Salies.

Dimanche 8 mars : Rebalisage de la voie de Valcarlos

L'importance de ce deuxième itinéraire n'est plus à démontrer : les conditions hivernales rendent le passage par le col de Bentarte mortellement dangereux, comme l'hiver 2008-2009 l'a encore montré malheureusement. La plupart des balises étaient en bon état mais le chemin portait la trace des ravages dus à la tempête Klaus.



Samedi 28 mars : GRAND RASSEMBLEMENT DES ASSOCIATIONS D'AQUITAINE A SAINT-SEVER

Accueillis chaleureusement par nos amis landais, nous sommes dirigés ensuite vers l'abbatiale. Après la bénédiction d'un jeune prêtre africain et la visite de l'édifice, nous avons rejoint l'ancien couvent des jacobins pour une conférence du Dr Dubedat sur le passé de Saint-Sever. Après un plantureux repas partagé, les cent cinquante participants ont pu découvrir (ou redécouvrir)

le Beatus de Saint-Sever.

Du 20 au 24 avril 2009 : VOYAGE ZAMORA – AVILA – SEGOVIE (Organisation Nicole GASTELU)

Lundi 20 Avril : 41 participants. Arrivée à Burgos ... Notre première ville étape Zamora – petite ville au bord du Douro. Mardi 21 avril - Visite de SAN PEDRO de la NAVE et visite guidée de ZAMORA et son ensemble d'églises romanes splendides. Mercredi 22 Avril – visite guidée d'AVILA toujours habitée par la présence de sainte Thérèse... Départ pour Ségovie où nous arriverons vers 17 H . Jeudi 23 Avril – Visite guidée de l'antique cité. Pedraza à 30 mn de là. Vendredi 25 Avril – arrêt sur le chemin du retour au château de Coca, étonnante forteresse de briques.

Mercredi 15, jeudi 16 et vendredi 17 avril



2009 MANIFESTATION JACQUAIRE A CIBOURE à la Tour de Bordagain à Ciboure

notre association a apporté sa collaboration aux organisateurs d'une évocation jacquaire présentée par un de nos adhérents, Bertrand Harriague et son association Compostelle-Etxea de Saint-Jean-de-Luz. Le mercredi 15 à 18h30, Jacques Rouyre secondé par Robert Lefèvre fit un exposé accompagné d'une projection de photos illustrant ce trajet de Bayonne à Irun. Le jeudi Guy LALANNE, responsable de l'association JAKINTZA et adjoint au maire, fit



un exposé très documenté sur le passage du chemin à Ciboure. Au total lors de ces trois journées, ce fut plus de 380 personnes qui visitèrent les lieux.



Samedi 9 mai 2009 : VOIE de TOURS (Sorde-Viellenave) balisage

Vendredi 15 mai Réunion à Saint-Jean-Pied-de-Port avec les pompiers navarraï et français pour tenter d'améliorer la sécurité au niveau du passage des Pyrénées par les pèlerins après les 3 morts autour de Lepoeder et une cinquantaine d'interventions. Mise à l'étude d'une installation de station météorologique avec télétransmission du côté du col Lepeder de façon à connaître l'enneigement.

Samedi 23 mai 2009 : VOIE de TOURS (Viellenave-Saint-Palais)

Les pèlerins sur cet itinéraire sont de plus en plus nombreux et les sites hospitaliers de plus en plus présents. Il était donc urgent de

contrôler le balisage sur cette voie et aussi changer l'itinéraire après Labets n'ayant plus accès au chemin privé qui mène au gué de Camito en direction de Garris en ouvrant un nouvel itinéraire à travers prés grâce à l'aimable autorisation d'un autre propriétaire.

Samedi 6 JUIN : INAUGURATION DU MUSÉE D'URDAX VOIE DU BAZTAN

Invités par nos amis du Baztan José Fernández D'Arlas et Luis Mari Ruiz Mendiburu, nous étions quelques membres de l'association dont Jacques Rouyre toujours fidèle au Baztan à assister à l'inauguration d'un musée dans l'ancien monastère de Saint-Sauveur Sur 300 m2 ce lieu d'évocation présente en images et vidéos le chemin balisé entre Bayonne et Pampelune jalonné de tant de beaux villages ainsi que de belles vitrines d'objets religieux.



Le centre culturel renferme aussi les 800 derniers livres qui restent d'une bibliothèque de 9000 livres ravagée par un incendie.

DIMANCHE 14 JUIN CORPUS CHRISTI

Après avoir gravi le port de Cize, nous assistions à Roncevaux à la messe et à la procession de Corpus Cristi dans le cloître et le reposoir aux pieds du gisant de Sanche le Fort dans la salle capitulaire. Après

la bénédiction des pèlerins nous étions conviés par les chanoines à partager un verre d'amitié en présence de nombreuses figures bien connues de l'association navarraise.



SAMEDI 20 JUIN : LORSQUE LES PÈLERINS PASSAIENT L'ADOUR ET LES GAVES

Le bateau, une péniche hollandaise, nous attendait à Bayonne, quai Boufflers, au pied du pont Saint-Esprit. Le propriétaire du bateau, Michel Ravel, orateur incollable sur l'Adour, évoque pour nous d'un bout à l'autre de la traversée les



activités passées et présentes qui s'y rattachent. Nous débarquons à Hastings pour déjeuner avec Suzon et Jacques Rouyre. Puis c'est la visite de l'ancienne abbaye bénédictine de Sorde et de l'abbaye d'Arthous, fondée au XIIème siècle par les prémontrés.. Le retour en bateau est tout aussi instructif, notre guide et capitaine toujours aussi loquace.

Dimanche 12 JUILLET 2009 « PELERINS de COMPOSTELLE EN MARCHE VERS L'ADOUR... »

Le Moulin de Larribaou qui possède encore de nombreuses meules et turbines antérieures à la

Révolution Française ! Le Claous, une belle ferme landaise malheureusement à l'abandon, la ferme Barbé est en cours de restauration, puis c'est le Moulin de Lorta pour une brève pause près des cascades. En descendant le chemin de halage voici Rasport, un modeste abri pour les embarcations. Retour paisible par la Montagne, le Château du Pouy, et l'église de Saint-Martin-de-Hinx où les pèlerins entendaient la messe avant de se mettre en chemin. Et l'an prochain, peut être encore une nouvelle étape en direction de Compostelle.



Samedi 8 août : soirée de soutien pour la restauration de la chapelle d'Haranbeltz

Plusieurs de nos adhérents ont participé aux côtés des membres de l'Association des Amis d'Haranbeltz à l'organisation de cette soirée très réussie où un public nombreux a pu écouter les Chanteurs montagnards de Lourdes dans l'église d'Ostabat, après s'être restaurés de «Talos».



Lundi 28 septembre : tournage à notre accueil de Saint-Jean-Pied-de-Port du film *The Way* avec Martin Sheen incarnant, sous la direction de son fils Emilio Estevez, un veuf parti en Espagne pour rapatrier le corps de son fils décédé dans le port de Cize et qui décide de continuer le pèlerinage



de Saint-Jacques-de-Compostelle au nom de son fils...

Du Vendredi 9 au Dimanche 11 octobre : VOYAGE à FONTEVRAUD – CHARTRES – TOURS – SAINT-SAVIN-SUR GARTEMPE

Vendredi : parti de Bayonne, notre groupe «Pyrénées-Atlantiques» retrouve à Bordeaux les Lot et Garonnais, prêts à partager notre aventure sur la «VIA TURONENSIS». Le «spectacle» commence avec l'Abbaye Royale de Fontevraud, la plus puissante de France à la veille de la Révolution. Le soir nous dînons à Tours en compagnie du président de . Samedi : départ pour l'Eglise Saint Jacques le Majeur de Barjouville où nous accueillent les membres de l'Association des Amis de Saint-Jacques en Eure-et-Loir. De l'église, nous gagnons Chartres en cheminant sur les bords de l'Eure. Déjeuner rapide et visite approfondie de la cathédrale avec Philippe Fréneaux. Messe en la cathédrale. Dîner avec nos amis d'Eure et Loir. Dimanche : visite guidée de Tours : cathédrale Saint Gatien, vieilles rues, Basilique Saint Martin et Tombeau du saint Martin. Dernière étape de notre voyage : Saint Savin sur Gartempe et ses célèbres fresques. Après la visite du musée, nous reprendrons la route du retour vers Bayonne.



Dimanche 18 octobre : HOMMAGE à SAINTE-CHRISTINE

Nos adhérents de Lescar réconfortent nos amis de Saragosse à l'auberge abandonnée du Peillhou située sur la droite à 4 ou 5 km après Urdos. Après la montée rapide, nous rendons hommage à la Vierge du Pilar du Somport. La messe se déroule à Canfrancet est suivie d'un sympathique repas partagé où nous échangeons paroles et bons produits avec nos amis aragonais.

Samedi 21 novembre CONSEIL

D'ADMINISTRATION à Orthez.

Bilan de l'année 2009 et prévision des activités de 2010. Election de Marc Vandavelde à la fonction de trésorier en remplacement de Robert Lefèvre dont les compétences et la rigueur laissent une situation financière particulièrement saine.



L'ACCUEIL

Réunion des accueillants Orthez 21 novembre 2009

Une soixantaine de participants se sont rassemblés au restaurant municipal d'Orthez pour leur traditionnelle réunion suivie d'un repas.

À Saint-Jean-Pied-de-Port :

Environ 120 accueillants se sont relayés avec disponibilité et efficacité pour s'occuper de presque 35000 pèlerins. (Voir les statistiques page 46)

Une nette amélioration de l'hébergement des pèlerins à Saint-Jean-Pied-de-Port est en bonne voie. Les gîtes de plus de 14 lits seront visités par la commission de sécurité et devront afficher prix et capacité. Le refuge municipal est en cours d'agrandissement et de mise aux normes.

Chaque accueillant a bien pris conscience que les ports de Cize sont constitués de deux voies : un chemin de crête bien connu et une voie par la vallée de Valcarlos qui possède un nouveau et grand refuge.

De nombreux accueillants ont répondu à Josette Lefèvre pour le planning 2010 ; il reste cependant des places, surtout au mois d'août, comme vous pourrez le constater sur notre site www.compostelle.fr.

Accueil à Saint-Jean-Pied-De-Port en hiver

Le passage des pèlerins étant en augmentation en toutes saisons et les pompiers appelant à des mesures préventives, la présence d'un accueillant hospitalier pendant l'hiver est extrêmement positive. Par exemple, pour la semaine du 16 au 23 Novembre 2009 B.Delhomme a accueilli 66 pèlerins de passage !

La récente chute de neige nous a permis d'orienter les pèlerins vers la voie par Valcarlos; sans la permanence de notre accueil en hiver, il aurait été à craindre que ceux-ci, forts de la documentation qu'ils détenaient se soient perdus dans la montagne enneigée.

Le refuge chrétien « Caserna » d'une capacité de 12 lits a ouvert ses portes en fin de saison. Nous lui souhaitons une pleine réussite.

À Saint - Palais

Le refuge dans l'ancien couvent des Franciscains a particulièrement bien fonctionné. Nos amis hospitaliers belges en collaboration avec l'équipe locale ont fait vivre ce havre de paix.

A la Cathédrale de Bayonne

Jacques Redelinger et Dominique Maurin ont repris le flambeau de l'accueil dans la cathédrale de Bayonne.

Nous faisons appel au maximum d'entre vous pour les aider.

A Pau Lescar ou Orthez plusieurs de nos adhérents ont participé à l'accueil des pèlerins au sein d'associations locales.

A Mauléon.

Un groupe de bénévoles à l'initiative de notre adhérente de longue date Christine de Fabrègues cherche à pérenniser l'accueil des pèlerins à Mauléon à la suite de la fermeture de l'institution des Frères des écoles chrétiennes Agueria.

Un ouvrage fondamental enfin édité en français par notre association :

TERRE DES BASQUES, TERRE D'ACCUEIL, du Dr. Clément URRUTIBEHETY, Président-fondateur de notre association.

L'étude à la fois érudite et passionnante que constituait l'ouvrage « Casas ospitalia » édité en 1982 en espagnol est enfin disponible en français grâce aux efforts conjugués de l'auteur qui a entièrement repensé la première version, de sa fille Christine Delage qui a retapé tous les textes et de notre association qui a pris en charge cette publication.

Etant donné le grand succès de l'ouvrage il est déjà épuisé et appelle à une nouvelle édition.



ART ET HISTOIRE

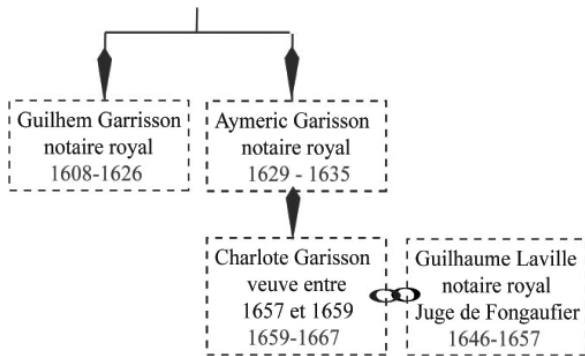
UN PÉRIPLE INATTENDU : CELUI DE PÈLERINS DU PAYS DE BELVÈS EN PÈRIGORD AU XVII^{ÈME} SIÈCLE

Bernard Fournioux avait décrit dans le Bourdon 2008 le périple de pèlerins en Périgord au XIV^e siècle. Toujours à l'affût d'informations plutôt rares sur ce sujet il nous livre aujourd'hui le résultat d'une découverte presque fortuite mais qui a attiré tout de suite son attention. L'itinéraire choisi est assez surprenant, et prouve qu'à ces époques le choix du parcours était grandement influencé par les situations politiques des régions traversées, telles que la guerre de Cent ans ou les guerres de religions. Nous remercions les deux signataires de leur participation.

C'est en dénouant les lanières de cuir d'un livre manuscrit daté des XVII^e-XVIII^e siècles, au détour de l'un de ses folios que nous avons pris connaissance du périple de ces pèlerins de Compostelle originaires du Périgord¹

Ce type de document, appelé le plus souvent **livre de raison** demeure une source privilégiée pour qui s'intéresse à la vie privée car il se fait l'écho de faits multiples et divers, qu'il s'agisse de météorologie ou de formules de phytothérapie, d'esquisses généalogiques ou d'évènements heureux tels que naissances et mariages. Il reflète, par ailleurs, les actes de générosité de la famille dans ses dons et en révèle les préoccupations quotidiennes dans ses obligations, ses redevances de rentes et le suivi du cours du blé et des denrées.

Les écrits de ces pèlerins ne comportent pas de date précise. Cependant, ils sont immédiatement précédés d'un acte, daté de l'année 1639. Le livre qui les renferme contient essentiellement des enregistrements de comptes



et des quittances de rentes s'échelonnant, selon des séries discontinues, entre les années 1608-1667 et 1710-1778. Ces écrits non datés émanent de membres anonymes de la famille Garisson-Laville. Issus d'un lignage plongeant ses racines dans le bourg archiepiscopal de Belvès, les Garisson-Laville sont des notables impliqués dans la vie de la communauté en tant qu'élus et en qualité de notaire royal et de juge de juridiction ecclésiastique. Il en est ainsi de Mestre Guillaume Laville, notaire royal à Puy de Fongaufier, élu jurat en 1643, d'Eymar Guarrisson, bourgeois et consul de Belvès en 1667 et de Me Aymard Laville bourgeois, juge de l'abbaye

bénédictine de Fontgaufier et consul de Belvès en 1673-1674. Les Garisson-Laville sont alors redevables envers le marquis de Rastignac, seigneur du Pouget, Saint-Rabier, Belvès, Lastours, Paleyrac mais également envers le prieur de Belvès, le chapelain *del Calhau* et les seigneurs de Siorac et Prats de Périgord.

Les écrits laissés par ces pèlerins dévoilent leur état d'âme au moment du départ et leur difficulté à rompre avec le confort inhérent à leur condition mais l'appel de saint Jacques l'emporte finalement sur l'étreinte des sentiments familiaux et la routine du quotidien.

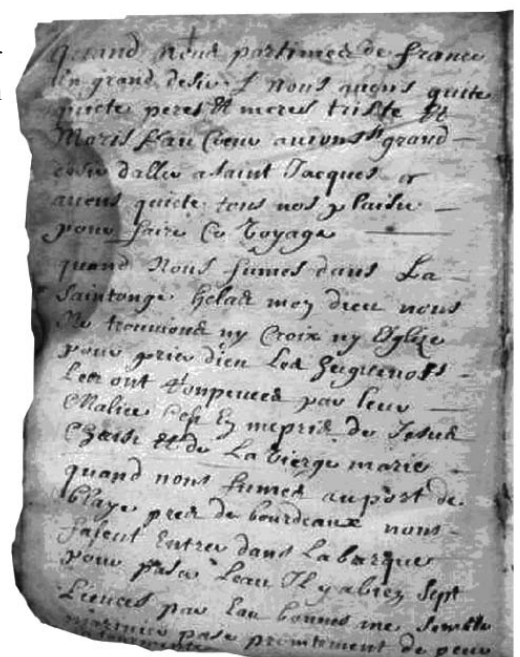
Choisir de partir vers Compostelle en faisant un long détour par Blaye et, de ce port fluvial consentir à remonter la Garonne en

*Quand nous partimes de France en grand désir et nous avons
quité quicte pères et mères triste et maris et au cœur avions
si grand désir daller à Saint-Jacques et avons quicte tous nos
plaisir pour faire ce voyage.*

*Quand nous fumes dans la Saintonge, hélas, mon Dieu, nous ne
trouvions ny croix ny esglize pour prier Dieu. Les huguenots les
ont ronpeues par leur malice, c'est en mépris de Jésus Christ et
de la vierge Marie.*

*Quand nous fumes au port de Blaye près de Bourdeaux nous
faleut entrer dans la barque pour paser l'eau. Il y a bien sept
lieues par eau bonnes me semble. Marinier pase promptement de
peur de la tourmente.*

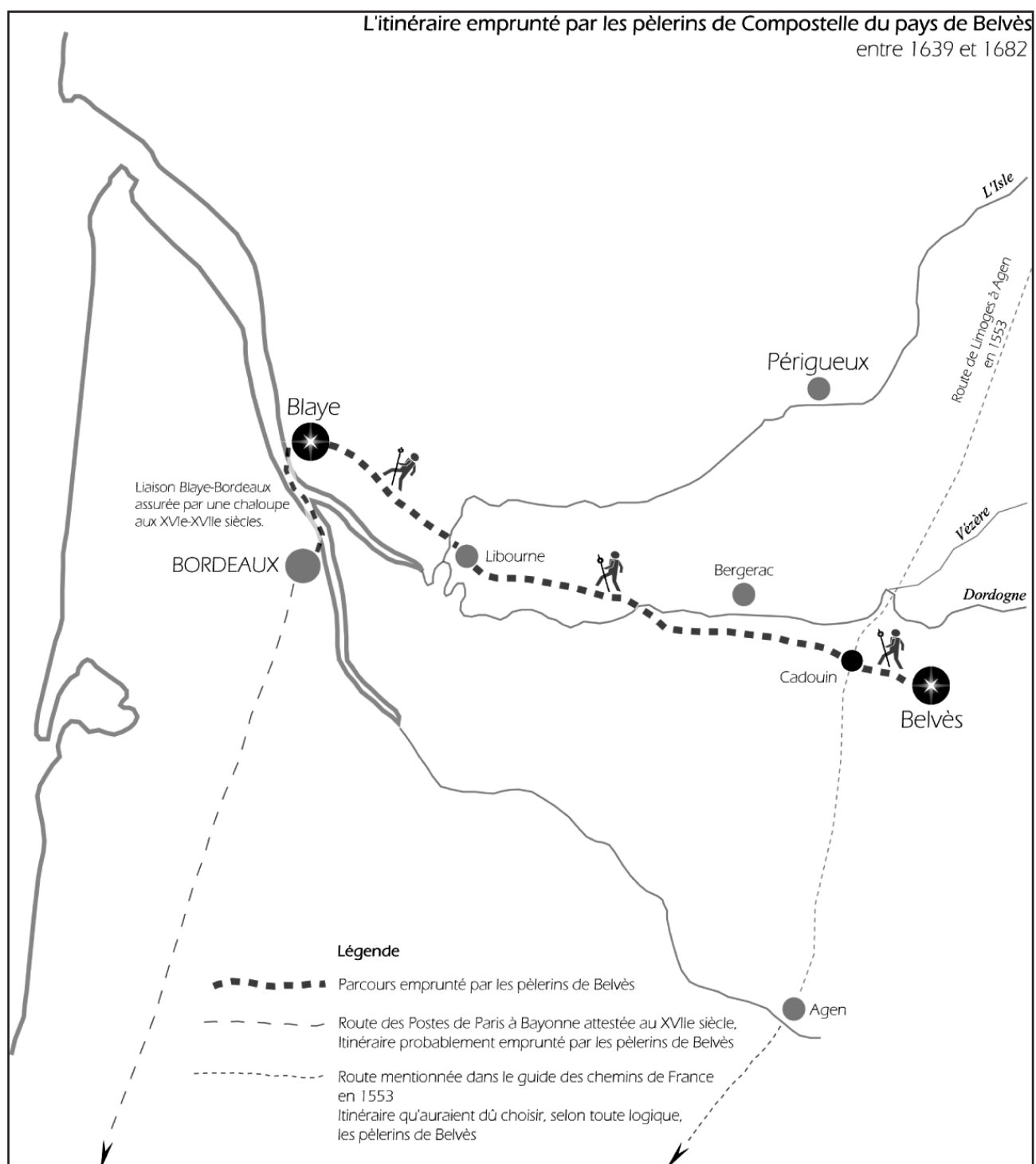
Livre de raison de la famille Garisson-Laville de Belvès
Archives départementales de la Dordogne, 2 E 780



chaloupe, le vent dans les voiles, poussé par la marée montante pour atteindre Bordeaux peut étonner de prime abord. On sait, par ailleurs, que l'embarcation empruntée par nos pèlerins était en 1553 désignée l'*anguille*. Cette barque assurait déjà la liaison fluviale entre Blaye et la ville de Bordeaux, distante de sept lieues, une mesure de longueur corroborée par les pèlerins de Belvès dans leurs écrits un siècle plus tard ¹. Il eut été donc plus logique de se diriger vers Agen et de rejoindre la grande route mentionnée dans le guide des chemins de France en 1553 ³.

Toutefois, ce chemin obligeait alors nos pèlerins à traverser la baronnie de Gavaudun, une vaste étendue territoriale éprouvée par les affrontements dogmatiques entre catholiques et protestants.

Lors de la traversée de la Saintonge, les pèlerins nous font part de leur consternation à la vue des églises dévastées et des croix de carrefour abattues. Leurs observations laissent supposer, par déduction, qu'ils ont entrepris leur marche avant la révocation de l'Edit de Nantes qui survient par l'Edit de Fontainebleau du 22 octobre 1685. Après cette date, en effet, on assiste à l'exode massif des protestants fuyant les menaces qui leur sont proférées avec l'interdiction d'exercer leur culte. La responsabilité des dégradations dénoncées par les



pèlerins doit donc être imputable aux huguenots avant leur départ hors du royaume. Leur choix a ainsi pu être influencé par le contexte défavorable à une telle aventure. Les convictions religieuses dans le dernier tiers du XVI^e siècle sont à l'origine d'un âpre conflit qui a perduré jusqu'au siècle suivant⁴. Nos marcheurs ont dû estimer que cet itinéraire, malgré le détour qu'il impliquait, présentait moins de risques pour parvenir au terme de leur voyage. Pour autant, il ne faut pas exclure dans cette option l'intervention de liens familiaux possibles dans la ville de Bordeaux et négliger l'importance de la présence à Blaye du tombeau de saint Romain, le patron des voyageurs. Le frère de la reine de Bohême, Léon de Rozmital, parti de Prague pour Compostelle en 1465 évoque ce saint lors d'une halte en ce lieu et le culte qu'il a engendré⁵.

Bien que laconiques, les quelques notes de ces pèlerins nous révèlent les turbulences d'une époque et leurs conséquences dans le délabrement des édifices religieux. En outre, ils confortent l'opinion que nous avons émise lors d'une précédente approche historique à savoir qu'il n'y a jamais eu à proprement parler de chemin de Saint-Jacques mais seulement des pèlerins qui ont emprunté le réseau routier en place et emboîté ainsi le pas des usagers de la route en fonction des aléas de la vie⁶. En ce qui concerne les pèlerins de Belvès, la conjoncture religieuse, comme nous l'avons souligné, semble avoir été décisive dans le choix de leur itinéraire, d'autant que Belvès était un îlot catholique placé au milieu d'un environnement hostile.

1 - Archives départementales de la Dordogne, 2 E 780.

Description du document :

Cahier de papier – format 130 x 170 – 308 folios, dont 112 folios utilisés partiellement ou dans la totalité. Les pages sont obtenues par le pliage et le découpage de feuilles de papier de format 260 x 340.

Le cahier est revêtu d'un parchemin au contenu obsolète en guise de couverture. Cette couverture comporte à l'origine des lacets de cuir, en guise de fermeture, dont l'un des lacets pendants subsiste encore. Les écritures sont souvent agencées dans le désordre.

Chronologie des écritures :

Dates extrêmes des écritures du XVII^e siècle 1608 – 1667 (série discontinue)

Dates extrêmes des écritures du XVIII^e siècle 1710 – 1783 (série discontinue)

2 - En l'année 1553, « à Blaye l'on monte sur l'anguille qui est un certain bac, petit et grand, lequel d'une marée conduit selon le vent jusques à Bordeaux où il y a sept lieues de pays »

La guide des chemins de France de 1553, revue et augmentée pour la troisieme fois, Paris, 1553, éditée par Jean Bonnerot, Paris, 1936, p. 208.

Le règlement des bateliers de Blaye en 1695 ayant cours dès le XVI^e siècle fait ressortir une liaison quotidienne avec la ville de Bordeaux en assurant la remontée du fleuve de la Garonne en chaloupe.

En 1374, le testament de Bérard d'Albret évoque son départ de Bordeaux en direction de Saint-Jacques de Compostelle.

Archives historiques du département de la Gironde, t. 24, Bordeaux, 1884-1885 ; p.134, 136 ; t. 26, p.292.

3 - *La guide des chemins de France de 1553, revue et augmentée pour la troisieme fois*, Paris, 1553, éditée par Jean Bonnerot, Paris, 1936, p. 208.

4 - De Boysson (R.), *L'invasion calviniste en Bas-Limousin, Périgord et Haut-Quercy*, Archives départementales de la Dordogne, A 369.

En octobre 1685, l'Edit de Fontainebleau révoque l'Edit de Nantes et entraîne la démolition des temples et l'interdiction du culte.

5 - Le voyage à Saint-Jacques de Compostelle de Léon de Rozmital à travers la France et l'Espagne au XV^e siècle dans Le Bourdon, Bulletin périodique de liaison des Associations des amis de Saint-Jacques de Compostelle en Aquitaine, 2008, p. 42.

6 - Fournioux (Bernard), Les voies de communication médiévale d'intérêt majeur en Périgord, dans Documents d'archéologie et d'histoire périgourdine, (A.d.r.a.h.p.), tome 19, 2004.

du Mas des Bourboux (Gontran), *Histoire du Périgord – Références*, Editions du Sud-Ouest.

Bernard Fournioux – Limousin-Périgord

avec la collaboration de **Gontran du Mas des Bourboux**

L'ÉPITAPHE D'UN PRÊTRE, PÈLERIN CHAMPENOIS, MORT EN BASSE-NAVARRRE AU XVI^{ÈME} SIÈCLE.

Le village de Guyencourt, dans l'Aisne, à 20 Km au nord-ouest de Reims dans le canton de Neufchâtel, possède, enchâssée dans le mur nord de son église, à deux mètres de hauteur, une pierre gravée qui ne manque pas d'intérêt. Cette pierre calcaire mesure 50 cm de haut sur 60 cm de large.

L'inscription a été étudiée par l'épigraphiste remois Henri Jadart en 1897¹ et M. Gérard Margontier, habitant passionné pour son village de Guyencourt nous en a envoyé une photo récente.

Cette pierre a été gravée à la demande de Gilles LE FEBVRE, habitant de Guyencourt, au retour de son pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Il était parti avec ses deux fils, Jean, qui était prêtre, et Gérard. Ses deux enfants sont morts sur la route du retour, Jean, au pied des Pyrénées à Saint-Jean-le-Vieux, dans la paroisse de la Madeleine à côté de Saint-Jean-Pied-de-Port, et Gérard à « CEME » : Celle-Saint-Avant à côté de Port de Piles dans le département de la Vienne entre Châtellerault et Tours, au passage de la Creuse ou Sepme.

Le premier fils est qualifié de **PBRE** : il s'agit d'une abréviation épigraphique (*presbiterium* en latin) utilisée au XVI^{ème} siècle pour nommer un prêtre.

Il meurt dans la paroisse bas-navarraise de la Madeleine située par son père au pays de Béarn. L'appellation **BIERNE** en effet désignait le Béarn qui se disait et s'écrivait *Bierne* ou *Berne* au XVI^{ème} siècle ; depuis la partition de la Navarre en 1512, Béarn et Basse-Navarre vivaient sous la même administration des rois de Navarre : Henri II jusqu'en 1555, puis Jeanne d'Albret jusqu'en 1572 et Henri III de Navarre, futur Henri IV de France.

L'auteur de l'inscription est imprécis dans l'appréciation des distances. Il situe La Madeleine à deux lieues de Saint-Jean-Pied-de-Port : or la lieue valait entre 3 et 4 km alors que la distance entre les églises de Saint-Jean-Pied-de-Port et de La Madeleine sont à une distance de 1300 mètres. La date du décès est difficile à lire actuellement. Il faut faire confiance à Henri Jadart qui note la date de 1556 car lors de leur observation, la pierre était probablement en meilleur état.

Nos pèlerins sont revenus par Pampelune et la Navarre, ce qui semble montrer que les pèlerins passent toujours en Navarre au milieu du XVI^{ème} siècle. Les troubles liés à la partition de la Navarre sont terminés, et à cette date, Jeanne d'Albret, jeune reine, n'est pas encore convertie au protestantisme. Ils cheminent donc maintenant à deux à travers la Basse-Navarre vers le nord.

Son deuxième fils meurt un mois et deux jours après, près de Port de Piles à « CEME » Il s'agit probablement de Celle-Saint-Avant situé aussitôt le passage de la Creuse sur la route de Tours ou de Sepme, plus près phonétiquement, mais situé à 11 km au nord-est.

Il est intéressant de noter que Port de Piles est par ailleurs cité au XVI^{ème} siècle sur un itinéraire vers Saint-Jacques-de-Compostelle à partir d'Orléans².



Il semble que l'on ait planté un arbre à cette occasion au-dessus de la fontaine du village mais la date de cette plantation ainsi que les commentaires de cet événement ont été martelés pour une raison inconnue. Ce témoignage gravé dans la pierre est pour nous très émouvant d'autant qu'on ignore les circonstances de ces disparitions. La mort est d'une telle banalité à l'époque ! Mais si le pèlerinage égrenait les morts en chemin, c'était sans doute pour un chrétien au retour de son pèlerinage une fin exemplaire, digne de commémoration.

Messire Jean LE FEBVRE Prêtre natif de GUYENCOURT Etant au retour de SAINT- JACQUES en compagnie de son père Gilles LE FEBVRE et Gérard son frère eux ensemble étant au pays de Béarn à la paroisse de LA MADELEINE deux lieues près de SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT.
 Messire Jean LE FEBVRE rendit son âme à Dieu le 17^e jour de novembre 1556 et Gérard LE FEBVRE son frère étant au voyage au pays de TOURAINNE à la paroisse de CEME deux lieues près du Port de Piles rendit aussi son âme à Dieu le 19^e jour de décembre année et jour que ci-dessus.
 Celui qui fait faire ce présent épitaphe : Gilles LE FEBVRE demeurant à GUYENCOURT, pèlerin de SAINT- JACQUES depuis son retour, en commémoration de lui et de ses deux fils.
 Priez Dieu Pour leur âme.
 En l'an mille cinq cent ?? 4 fut planté l'arbre dessus la fontaine (?)

Bertrand Saint-Macary



- 1- *Un pèlerin de Saint-Jacques en 1556*, par M. H. Jadart - Bulletin monumental, publié sous les auspices de la Société française pour la conservation et la description des monuments historiques et dirigé par M. de Caumont 1897 page 52.
- 2- *Guide du chemin qu'il faut tenir pour aller de la ville d'Orléans au voyage de Saint-Jacques le Grand, en Compostelle, ville du Royaume de Gallice aux Espagnes*. La préface précise que le texte a été copié, « pour la plus grande part, sur celui qui nous a été communiqué par un dévot & honorable homme, qui a icelluy recueilly & rédigé par escript, faisant ledit voyage en l'an 1583 ». « A l'aller, la route passe le long de la Loire jusqu'à Amboise puis pique au sud sud-ouest vers Bléré puis Manthelan et Port-de-Piles ». Denise Péricard-Méa, *Pèlerins de saint Jacques en région Centre*, Colloque organisé à Blois par la Société Archéologique du Loir et Cher le 13 avril 2007.

LE RÉCIT DES DEUX PÈLERINS DE PIERRE LOUIS DE RIGAUD DE VAUDREUIL: RELEVÉ DE QUELQUES STÉRÉOTYPES AYANT COURS AU XIX^{ème} SIÈCLE SUR LE PÈLERINAGE À SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

Le récit met en scène deux écuyers béarnais, Centule de Morlaas et Gaston de Lescar, partis se battre contre les Maures en Espagne : embarquant pour l'Espagne, ils sont pris dans une tempête et implorent l'assistance de saint Jacques. Sauvés du naufrage, ils décident de traverser l'Aquitaine et de se rendre sur le tombeau du saint ; ce pèlerinage accompli, ils se consacrent à leur premier dessein, la guerre contre les Musulmans, au terme de laquelle ils retournent à Saint-Jacques-de-Compostelle, promus chevaliers et auréolés de gloire, avant de retrouver leurs deux belles, les filles de l'Asturienne qui les avait reçus à Oviedo, durant leur pèlerinage.

Le récit des deux pèlerins que nous présentons ici¹ est extrait d'un roman de chevalerie² publié en 1825, par un écrivain passionné d'archéologie et d'histoire, Pierre Louis de Rigaud de Vaudreuil³

Le comte de Vaudreuil se défend d'être un romancier : il se donne pour un simple traducteur d'un manuscrit médiéval qu'il aurait exhumé. Quelques décennies plus tôt, le procédé avait fait florès avec la prétendue traduction des poèmes du barde Ossian, par John Macpherson. Après lui de nombreux écrivains vont user de la même mystification. C'est que, en ce premier quart du XIX^{ème} siècle, par un coup de balancier comme les aime l'Histoire, ce n'est plus l'Antiquité gréco-latine mais le Moyen Âge qui a les faveurs des lecteurs, une période du reste plus moyenâgeuse que médiévale, recrée à partir de la vision de Walter Scott⁴ et, par la suite, de Viollet-Leduc. En cela, *Le récit des deux pèlerins* correspond bien aux goûts romantiques⁵ de l'époque.

Le roman présente une autre particularité : à la manière des *Contes des mille et une nuits* que la traduction française d'Antoine Galland a fait connaître un siècle plus tôt, la narration primaire est entrecoupée de récits secondaires assumés par différents personnages, au hasard des rencontres. Ces récits enchâssés revêtent un caractère oral, «vécu» qui souligne encore l'intention de Vaudreuil de ne pas assumer la narration en tant qu'auteur mais uniquement en qualité d'interprète.⁶

Mais l'intérêt majeur de ce récit est qu'il témoigne des conceptions qu'on se faisait au début du dix-neuvième siècle du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. L'auteur s'est sans doute inspiré et de ses connaissances historiques et des observations qu'il a pu faire sur les pèlerins qui passaient encore à ce moment-là. Alors que les données topographiques du *Liber Sancti Jacobi*, publié seulement en 1891, ne se sont pas encore imposées, les constantes du pèlerinage sont déjà en place : militants, croisés, chevaliers à l'idéal courtois, les pèlerins de ce récit sont aussi des voyageurs, des aventuriers, des hommes enfin dont la quête d'absolu trouve grâce au pèlerinage, son accomplissement.

Le cadre temporel choisi par le romancier pour *Le Récit des deux pèlerins* se place aux alentours de 1230, époque où l'on guerroyait contre les Musulmans du côté de Valence sous les règnes de Jacques Ier dit *Le Conquérant*, roi d'Aragon⁷ et de Ferdinand III dit *Le Saint*, roi de Castille et des Asturies⁸. C'est sous leurs bannières que les deux écuyers béarnais vont se battre. La croisade constitue l'argument premier du récit et ce qui caractérise ce pèlerinage au départ, c'est qu'il n'en est pas un : les écuyers partent des SABLES D'OLONNE (9) pour combattre les Maures en Espagne.

«*Le hasard les servait à souhait, car il y avait dans le port un navire prêt à faire voile pour SAINT-SEBASTIEN*»⁹; ils embarquent donc, traversent la COTE DE GASCogne, dépassent L'EMBOUCHURE DE LA GIRONDE. Mais leur navire y essuie une formidable tempête qui les amène à se vouer à saint Jacques. L'embarcation finit par gagner la baie d'ARCACHON où les avaries seront réparées mais nécessiteront plusieurs jours de travaux.

C'est donc à partir d'ARCACHON seulement que l'idée du pèlerinage prend forme et se substitue au projet initial. Saint-Jacques de Compostelle devient alors la destination des deux voyageurs.

Les voici à pied sur la route de BAYONNE¹⁰ qu'ils atteignent en quatre jours. Ils apprennent là «*qu'il y a à l'embouchure de la Nive des navires d'Espagne qui n'attendent que la fin de la marée, pour lever l'ancre et*

descendre l'Adour. [...] Gaston et Centule arrivés sur le port, virent un bateau prêt à partir pour SAINT-ANDER. Ils se jetèrent dedans, descendirent l'Adour et furent bientôt en pleine mer.»

Du port de SAINT ANDER, ils marchent jusqu'à OVIEDO pour s'incliner devant la statue du saint Sauveur : en bons pèlerins, ils se gardent de se comporter comme dans l'adage : «*Qui va à Saint-Jacques mais pas à Saint-Sauveur visite le serviteur mais pas son seigneur*»¹¹ et participent même à une procession. Pendant que les pèlerins qui les accompagnaient poursuivent leur chemin, les deux Béarnais prennent le temps de conter fleurette aux deux filles d'une veuve qui leur offre le couvert et les gratifie de somptueux bourdons ouvragés. Avec les chevaux qu'elle leur prête, ils s'efforcent de rattraper leurs compagnons de route en direction de LUGO quand ils tombent sur des brigands en train de détrouser les pèlerins. Grâce à leur intervention (et leurs bourdons), les voleurs sont bien vite ligotés et menés jusqu'à la bourgade voisine. Petit détour toujours à cheval par le château d'un seigneur asturien, don Juan de Cueva-Honda, témoin de leurs derniers exploits. Ils souhaitent poursuivre à pied mais don Juan leur fait cadeau de deux chevaux : «*Continuez donc à faire usage de montures qui peuvent vous porter plus rapidement au secours des malheureux que le hasard mettra sur votre route.*»



cathédrale d'Oviedo

Arrivés à LUGO, ils logent chez le seigneur Gabriel, sur la recommandation de Don Juan. Par la suite, «*nos deux voyageurs continuèrent leur route, sans aventure remarquable, jusqu'à une demi-journée de COMPOSTELLE*». Mais ils doivent garder l'incognito : par suite d'un quiproquo, ils sont pris pour des thaumaturges protégés de saint Jacques et doivent se dérober à la vue de leurs nombreux admirateurs : «*près d'un bois [...] s'étant dépouillés de leurs manteaux de pèlerins [...] ils revinrent sur le chemin, et le suivirent jusqu'à une demi-lieue de Compostelle. Là ils prirent à gauche et tournèrent la ville à grande distance, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent sur le chemin de VIGO. Alors ils se rapprochèrent de COMPOSTELLE et y entrèrent par un côté absolument opposé à celui par lequel on devait les attendre.*» Enfin ils empruntent «*le chemin de l'église métropolitaine. Ils y arrivèrent en peu de minutes. Tout proche, était la maison du chapitre de Saint-Jacques*». Au frère trésorier ils révèlent leur intention de réserver le terme du pèlerinage au lendemain : «*à l'église avant la messe de l'aube, pour que nous y fassions nos prières, sur le tombeau de l'apôtre saint Jacques, et que nous y déposions les offrandes qui nous ont été remises pour cela.*»

Dégagés de leur vœu, Centule et Gaston peuvent enfin réaliser leur projet initial et répondre à la promesse de leur seigneur, le sire d'Albret (12), de les faire chevaliers à leur retour d'une croisade contre les Maures à la condition «*de joindre les armées de Castille, et de s'y maintenir au moins pendant une année.*»

Or, si le projet de pèlerinage à Saint-Jacques ne paraît être au départ pour les deux écuyers qu'un «incident» de parcours lié au péril de leur traversée maritime, et qui vient se greffer comme une aventure supplémentaire, il constitue d'une certaine façon une préparation à la croisade puisque les Béarnais font tout au long de leur route vers Saint-Jacques la rencontre de personnes qui apportent conseils et soutien matériel, servant de relais à l'encouragement initial de sire d'Albret.

C'est le cas des deux dames asturiennes rencontrées à Oviedo qui souhaitent «*confier à deux guerriers pèlerins qui soient disposés à remplir en entier le vœu de [leur] mari et de [leur] frère, qui était, après avoir déposé en offrande ces deux instruments de voyage [deux magnifiques bourdons] sur le tombeau du saint Apôtre, d'aller combattre les ennemis du nom chrétien.*»

De même Don Gabriel, qui désire fournir aux deux écuyers montures et armes, et tente de les convaincre d'accepter ce don : «*où pensez-vous acheter des chevaux de bataille ? — Monseigneur, à Compostelle, lorsque nous aurons acquitté notre vœu. — Je vous préviens qu'ils y sont rares. Le roi Ferdinand de Castille a dernièrement fait enlever tout ce qui s'y trouvait de propre au service de l'armée.*»

Quant au confesseur de la cathédrale, il «*écouta leurs confessions, et les loua de vouloir achever de laver leurs*

fautes dans le sang des Infidèles.»

Ces cadeaux appellent leur contrepartie ; le don rend le bénéficiaire à son tour débiteur : la valeur guerrière semble pouvoir se partager, et rejaillir sur les donateurs.

Ainsi la veuve asturienne espère en ayant offert aux écuyers l'équipement de ses défunts quelques grâces pour ces derniers : *«en me permettant , en retour, de porter à mon mari et à mon frère une partie des mérites que vous allez acquérir, en combattant les Infidèles»* :

Chez Don Gabriel, deux dames se présentent en habits de pèlerines, pour manifester leur participation symbolique au pèlerinage des deux Béarnais, qu'elles gratifient de nombreux cadeaux *«afin d'avoir part au mérite de la croisade des guerriers pèlerins»*.

Quant à Don Gabriel, il n'est pas en reste : *« J'ai aussi combattu pour la croix, mais désormais l'âge me rend inhabile aux armes, sans toutefois, grâces à Dieu, avoir éteint en moi la haine des Sarrasins et le zèle pour les progrès de la foi. Permettez-moi donc de vous offrir des armes» deux harnais complets d'écuyers, en armes défensives et offensives» «toutes ces armures ne vous serviront pas long-temps, et que vous changerez bientôt ces cuirasses contre des hauberts ; mais il me suffit de penser que vous en serez couverts, dans la première bataille où vous joindrez les ennemis de Dieu. Quant à ces épées, j'espère que vous les conserverez davantage ; car elles ont été forgées avec le plus grand soin à Tolède, et je n'en ai jamais vu de meilleures. En les faisant tomber sur les Infidèles, souvenez-vous quelquefois de don Gabriel de Sierra - Llana.»*

Pèlerinage et lutte pour la défense de la foi chrétienne contre les Maures apparaissent dans le roman comme indissociables : donateurs et bénéficiaires sont intimement liés dans une même conviction religieuse. En retour, les deux écuyers se sentent liés par ces engagements : ils ne combattent pas en tant qu'écuyers mais comme *«deux guerriers pèlerins»* et leur engagement prend une forme particulière qui les distingue des autres combattants chrétiens.

Au trésorier du chapitre de Compostelle qui s'enquiert de savoir ce que les deux pèlerins comptent faire de l'argent reçu : *«ces largesses? — Centule. Elles sont déjà vouées pour équiper en guerre des hommes d'armes et des archers contre les Maures ennemis de la foi.—»* Ce qu'ils font quelques pages plus loin : *«Le long de la route ils avaient recruté un homme d'armes et trois archers¹³ qui avaient consenti avec joie à les servir pour l'équipement, la nourriture, et la part dans les chances heureuses de la guerre»*.

Au mépris de leur vie, ils arborent leur tenue de pèlerins qui les signale aux yeux des Musulmans. *«En effet, les écuyers du sire d'Albret s'étaient souvent rappelé, en causant de leurs aventures, dans les Asturies et en Galice, la promesse qu'ils avaient faite aux dames chez don Juan, de montrer aux Infidèles les robes de pèlerins qu'elles avaient travaillées pour eux; et, quoique Gaston n'eût fait cette promesse que par une espèce d'élan improvisé, ils ne se crurent pas moins liés envers les nobles dames ; et ils résolurent , dès qu'ils se seraient fait recevoir sous quelque bannière de l'armée de Ferdinand de se revêtir de ces robes par-dessus leurs armures, toutes les fois qu'ils iraient à l'ennemi.»*

Or, ces écuyers partis en croisade, devenus pèlerins malgré eux par suite des aléas maritimes, trouvent dans leur aventure ce qu'ils n'y cherchaient pas, un peu comme ces héros picaresques qui, de mésaventure en déconvenue, acquièrent peu à peu expérience et statut social. Une fois adoubés par le roi Jacques d'Aragon pour leur valeur guerrière, ils pourraient se contenter d'avoir atteint leur objectif initial, mais il n'en est rien. *«Lorsque cette cérémonie fut faite et que les Béarnais eurent leurs diplômes, ils les envoyèrent par un message, avec les restes de leurs manteaux de pèlerins, dans les Asturies, à don Juan, pour qu'il montrât le tout aux dames et justifiât leur conduite auprès d'elles.»* Et ce n'est sans doute pas un hasard si l'auteur cite plus haut en note le troubadour Geoffroi Rudel qui *«Selon l'esprit du temps, [...] prit la croix et s'embarqua pour la Palestine, non sans avoir auparavant célébré les mérites et l'incomparable beauté de celle qu'il ne connaissait pas encore. « J'aime, disait-il, un objet que je n'ai point vu, à qui je n'ai pu expliquer mes sentiments ni demander l'explication des siens. Mais, je le sais, parmi les beautés sarrasines, juives ou chrétiennes, il n'est aucune qui l'égale. Chaque nuit je m'endors plein de son image...»*. De la même façon, en véritables chevaliers, ils satisfont aux valeurs courtoises : pèlerins, ils ont montré leur piété ; combattants, ils ont fait preuve de vaillance au combat ; amoureux, ils se sont rendus dignes de leurs dames par le raffinement de leurs sentiments jusque là muets.

Ainsi, lorsque nos chevaliers béarnais refont le pèlerinage à rebours, la symétrie du récit et des rencontres rend sensible l'évolution des différents personnages.

«Gaston partit le lendemain, et rejoignit, à petites journées, Centule à Valladolid, ainsi qu'ils en étaient

convenus. Il lui amenait tout le butin qu'ils avaient mis en commun. Ils continuèrent leur route vers saint Jacques de Compostelle. Leur arrivée fut une fête pour le couvent. Ils y furent accueillis avec tous les témoignages de la reconnaissance qui leur était due, pour les riches cadeaux qu'ils avaient valu au trésor. Don Ildephonse les embrassa tendrement, et les traita comme de vieux amis, avec de vieux vins et bonne chère à l'avenant. Le pénitencier entendit les humbles aveux de leurs faiblesses, et les affermit dans la voie du salut où ils voulaient rentrer. Il s'étonna de ce que c'était celui des deux pécheurs qui parlait le moins qui avait le plus à dire ; mais aussi son repentir était proportionné à ses fautes. Les chevaliers firent une neuvaine entière au tombeau de saint Jacques, et ils ne quittèrent Compostelle qu'entièrement purifiés et réconciliés». A chaque étape, refaite dans l'autre sens, même accueil chaleureux, même fête pour célébrer la réussite des deux jeunes gens, à la manière d'un parcours initiatique effectué avec succès.

Le comte de Vaudreuil imagine ainsi, en pleine époque de *Reconquista*, deux jeunes Béarnais qui ne peuvent manquer de se battre pour changer de statut social et mériter les belles Asturiennes rencontrées en chemin : écuyers, ils reçoivent le diplôme de chevaliers pour leurs hauts-faits mais ce n'est pas en tant que guerriers mais bien en tant que pèlerins qu'ils combattent, avec leur tenue de pèlerin arborée devant l'ennemi, enseigne de leur foi.

Pourtant, les liens entre pèlerinage et *Reconquista* sont plus complexes que ne le laisse croire une analyse superficielle. et l'image de Charlemagne délivrant l'Espagne des Maures sous l'inspiration de saint Jacques ou du *matamoros* répandue à partir du XIII^e siècle en grande partie pour des raisons politiques masque une réalité différente. S'il est vrai que les dernières luttes en Espagne contre les Musulmans se font sous la bannière de Santiago, il est exact aussi que dès le XI^e siècle, c'est en terre totalement chrétienne que les pèlerins se rendent à Saint-Jacques-de-Compostelle et l'amalgame dont use l'auteur entre aventure militaire et spirituelle est partiellement anachronique.

Mais n'oublions pas que, même s'il s'en défend, le comte de Vaudreuil écrit un récit fictif et que la vérité historique est subordonnée à la force suggestive des mots et des notions.

Le Récit des deux pèlerins satisfait aux attentes d'un lecteur avide d'exotisme. Le genre du récit de voyage, connaît un vif succès dès la parution en 1811 du récit fondateur *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Chateaubriand qui marque le début d'une longue liste d'ouvrages, à caractère autobiographique, ethnographique, géographique ou, comme ici, romanesque. L'Espagne constitue pour de nombreux auteurs «un réservoir d'exotisme»: Hugo, Dumas, Gautier, Mérimée, Blanc Saint-Hilaire ou Davillier vont largement y puiser.¹⁴ L'ancrage du roman de Vaudreuil dans la réalité historique et géographique plus ou moins fidèle mais surtout riche en puissance évocatrice et en pittoresque, contribue singulièrement à une évasion dans l'imaginaire avec ces voyageurs-pèlerins.

C'est d'abord la magie des noms qui nous transporte. Pour renforcer le prestige de nos deux héros, l'auteur n'hésite pas à leur donner les prénoms des premiers vicomtes de Béarn : «*Gaston de Lescar et l'autre Centule de Morlas, non qu'ils fussent seigneurs de ces lieux, mais parce qu'ils en étaient natifs et vavasseurs*». ¹⁵ N'oublions pas que le comte de Vaudreuil écrit à l'époque de la Restauration où la promotion de la dynastie des Bourbons est liée à celle de son fondateur Henri IV et donc du Béarn et des Béarnais. Il semble d'ailleurs s'intéresser à l'histoire du Béarn ; après avoir précisé la condition sociale des deux Béarnais, «*simples domingeois du Béarn*» le romancier reste fidèle au rôle qu'il a voulu se donner, simple traducteur et commentateur d'un texte ancien : «*Le mot de domingeois répondait, dans le Béarn, à celui de damoiseaux dans le reste de la France ; il signifiait donc des gentilshommes qui n'étaient pas chevaliers. J'aurais dû le rappeler plus tôt*». Ce sont aussi les sonorités retentissantes des patronymes espagnols, aux consonances indubitablement hispaniques : Don Juan de Cueva-Honda, dona Urraca¹⁶ de Selvas Alvas, Don Gabriel de la Sierra-Llana, dona Isabella de Matta-Secca, dona Berenguella de Fuente-Quemada, don Jossé Coxo de Valricco, don Manuel Sancillo de Lugo, Dona Elvire¹⁷, dona Sancha ; l'époque médiévale étant très inspirée par les Byzantins, le romancier choisit des noms grecs pour les moines Basile et Anastase ou très renommés : le trésorier de Compostelle s'appelle Ildephonse.¹⁸

Les petits détails ajoutent au réalisme, que ce soit la mention de «*l'église des Frères prêcheurs*» (19), ou de la «*chapelle de l'église de Notre-Dame*» à Bayonne, les allusions à la guerre qui se prépare entre le roi de

France et le roi d'Angleterre ²⁰ ; la couleur locale, ce sont encore l'alcalde, les monnaies espagnoles (« une jolie bourse pleine de besans et de marabotins »), les voleurs qui « ordinairement, [...] faisaient peu de cas des pèlerins » mais repèrent ici ces écuyers richement dotés et communiquent avec « leurs camarades de la montagne » pour les intercepter.

Le travail de l'orfèvrerie et du tissage est détaillé : ainsi le somptueux cadeau des Asturiennes : « deux superbes bourdons d'un bois des Indes aussi souple que fort, et surmontés chacun par une boule massive d'argent doré qui était maintenue par une longue virole et des clous de même métal » ainsi que « deux petites coiffes de cuir de Maroc » pour couvrir « les pommes de vermeil qui surmontaient les bourdons » « Les pommes en sont en argent massif doré surdoré, et pèsent chacune quatre marcs ». Ou lors de l'inventaire à la cathédrale de Compostelle, en présence du trésorier : « deux escarcelles de cuir de Maroc garnies chacune d'un large fermail d'argent et d'une chaîne en or, avec un petit manteau couvert de coquilles d'argent ; » « deux jolies gourdes d'or, ou au moins de vermeil, [...] sans doute pour attacher aux bourdons » ; « ces mantelets de pèlerines garnis de coquilles d'argent, et ces jolies escarcelles avec des fermails de même métal, et leur chaîne d'or » ; « Oh ! oh ! voilà une chaîne qui rappelle les armes de Navarre. Est-ce don Sanche-le-Fort qui nous envoie cela ? — Centule. Non c'est don Jossé Coxo de Valricco, qui, délivré des chaînes des Sarrasins, envoie celle-ci au tombeau de saint Jacques ; elle est d'or fin et pèse deux marcs » Et pour ajouter plus de poids historique à cette description, Vaudreuil commente en note : « En effet on attribue à ce prince [Don Sanche le fort] l'origine des armes de Navarre. A la bataille de Muradal ²¹, en 1212., après sa victoire sur le Miramolin d'Afrique, il enfonça le camp de ce - prince qui s'y était retranché avec de grosses chaînes de fer. L'éclat de ce beau fait d'armes fit porter l'image de ces chaînes sur l'écu de Navarre. Au reste ce prince dont toute l'histoire est une suite d'aventures fort extraordinaires, fut aussi surnommé l'Enfermé, parce que vers la fin de sa vie, ayant vu périr tous ses enfans et se trouvant lui-même affecté d'une cruelle plaie à un pied, il en conçut une si triste mélancolie, qu'il se renferma dans le vieux château de Tudèle, ne se montrant plus à ses sujets : il-y mourut après avoir languï deux ans. »

L'hébergement des pèlerins n'est pas omis : dans une hôtellerie à Bayonne, au château du seigneur Don Juan sur la route entre Oviedo et Lugo, au château de Lugo dont le confort est très apprécié des pèlerins las des fatigues de la route et qui peuvent se délasser dans une étuve. L'accueil qu'ils reçoivent est d'une qualité telle qu'ils sont soumis à la tentation de rester et parfois, comme chez Don Gabriel, ils ne partent que le surlendemain après la messe, après avoir participé à un banquet et à une chasse.

Même la nourriture est présente et l'appétit des deux Béarnais ne leur fait jamais défaut. A Bayonne, frère Anastase leur garnit lui-même les « panetières » : « commencez votre métier de pèlerins en mettant dans vos escarcelles ces bouteilles de vin vieux de Jurançon, ce fromage de Roquefort, ces figues sèches de Marseille, ces biscuits de Pau et ces pâtes d'Auvergne. »

Don Gabriel leur fait « prendre un peu de vin raneio de Navarre et quelques bagatelles. » Et Vaudreuil ajoute une

note, toujours soucieux d'apparaître non comme l'auteur mais le commentateur du texte : « Raneio est un adjectif qui veut dire vieux. Ainsi quand on dit au vin de raneio, on dit une chose ridicule. » Une demi-heure avant la messe », les écuyers acceptent bien volontiers « le vieux vin de Navarre » soutenu « par du jambon et du pâté » d'autant plus qu'ils sont « pénétrés d'une prévoyante horreur pour le dénuement des montagnes de Galice ».

Le romancier ne crée pas des personnages désincarnés, mais les plie aux contraintes du voyage. Signe de l'insécurité des routes ou absence d'individualisme, le pèlerinage se fait en groupes : à Bayonne, les écuyers s'informent pour trouver d'autres pèlerins avec qui partir en Galice et ils en trouvent une vingtaine. D'ailleurs, on leur offre deux fois des « lettres de recommandation », l'une « pour la Galice » (du père Anastase de Bayonne), l'autre de Don Juan « pour un seigneur de ses amis à Lugo ».

La longueur du parcours réclame aussi une vigilance sur la condition physique : ainsi même si chez leurs hôtes la soirée se prolonge, ils partent « se reposer de bonne heure », peuvent parfois se baigner ou bénéficier de vêtements propres. Leur appétit est tel qu'ils en ressentent une gêne vis-à-vis de leurs convives.

Dans ce récit les Musulmans apportent leur part de pittoresque et n'échappent pas aux stéréotypes. Ainsi Gaston



Remparts romains de Lugo

est fait prisonnier par Benazar, un «*Maure puissant, mais dur, fanatique de sa religion, et par conséquent cruel ennemi du nom chrétien.*» Non content d'être intraitable, le chef musulman est sournois : consentant à échanger Gaston contre Centule, «*il commanda à son médecin de donner un poison lent au malade, au moment où on le livrerait aux chrétiens.*» Heureusement le médecin n'en fait rien. Centule, captif à son tour de Benazar, se distingue par son héroïsme : alors que le palais du prince maure est en proie aux flammes, il parvient à sauver ses deux femmes et son fils. «*Cependant le farouche Benazar, tout en faisant enlever à la hâte les deux femmes et le jeune garçon, sauvés de l'incendie, était plus tourmenté par son orgueil jaloux que touché d'admiration et de reconnaissance. Il délibérait encore si, malgré sa promesse, il ne ferait pas égorger cet odieux chrétien, dont les regards avaient souillé les femmes d'un fidèle serviteur du prophète.*» Jaloux, vindicatifs, parjures, les Maures, servent de repoussoirs et attestent par l'outrance des caractères qui leur sont prêtés de la perfection idéale de leurs assaillants pèlerins. De ces vaillants guerriers en effet, on attend beaucoup plus que l'étalage de leur bravoure. Quand Jacques d'Aragon leur confère le titre de chevalier, c'est aussi pour leur comportement courtois. Sans doute ont-ils connu, au service de sire d'Albret, la cour et les bonnes manières. C'est ainsi qu'ils manifestent leur esprit chevaleresque notamment lorsqu'ils passent avec beaucoup d'aisance de la dévotion à saint Jacques à l'élan plein de ferveur envers les dames. «— *Quoi ! mesdames, vous auriez daigné employer vos belles mains à une besogne si commune ! Vous nous jetez dans la confusion.* » Alors prenant successivement sa manche gauche avec sa main droite et sa manche droite avec sa main gauche, il les porta à sa bouche et les baisa avec respect et transport, et en fit de même du petit manteau qui lui couvrait la poitrine et les épaules. Centule l'imita, et fit plus; car il tomba à genoux et se prosterna devant les dames»



Jacques Ier d'Aragon

Le lecteur n'est sans doute pas dupe des tensions du récit qui défend l'illusion réaliste tout en proposant une vision quasi mythique de l'Espagne et de nos deux pèlerins. Néanmoins, source d'aventures et d'exotisme à l'infini, le motif du pèlerinage procure un dépaysement certain et constitue en quelque sorte un «lieu commun» du romanesque.

Cependant, un récit de pèlerinage ne se limite pas à un récit de voyage, l'essentiel est ailleurs.

Croisades et voyages ne suffisent pas à changer l'homme. Le chemin entraîne le voyageur très loin de ses repères habituels, mais le cheminement intérieur, lui, paradoxalement, amène le pèlerin au plus près de ses aspirations profondes. Vaudreuil dresse bien ici le tableau précis d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle.

D'abord, le romancier place le pèlerinage dans un contexte religieux : c'est la croyance en Dieu et en l'intercession de saint Jacques qui pousse Gaston et Centule à prier sur le tombeau du saint. Les motivations des pèlerins s'inscrivent dans cette logique et sont conformes à ce qu'on sait de l'époque médiévale. Deux sortes de motivations apparaissent dans ce récit : le pèlerinage correspond avant tout à une pratique pénitentielle en relation avec la doctrine des indulgences²² Il s'agit d'obtenir l'absolution des péchés. Au moment où les deux écuyers partent des Sables d'Olonne, voici comment l'auteur raconte leur départ : ils «*s'embarquèrent gaîment pour de nouvelles aventures*» ; ici ce n'est pas le lecteur qui est «mené en bateau» avec une formule toute faite, mais les écuyers eux-mêmes : l'ironie suggère la légèreté de leur esprit, ces deux Béarnais semblent partir à la guerre en dansant... On peut y voir un effet d'annonce. Le péril encouru en mer est interprété aussitôt par les deux croyants comme un avertissement du ciel qui les invite à un changement moral. Au terme d'un rapide examen de conscience, ils repèrent vite leur faute : la propension à mener «*joyeuse vie*» et à prendre du «*bon temps*» ; c'est le premier pas vers le remords, d'où le vœu de pèlerinage, qui matérialise cette conversion : «*sans doute ils étaient pécheurs, et [...] c'était pour cela qu'ils entreprenaient le pèlerinage de saint Jacques de Compostelle*». Ainsi affirment-ils au trésorier de la cathédrale de Compostelle : «*nous sommes venus comme des pécheurs que nous sommes, implorer l'intercession du grand Apôtre de la Galice, sur son tombeau.*» . Est-ce un hasard si le récit imagine nos navigateurs sauvés par saint Jacques ? La tradition semble s'être perpétuée alors que le deuxième livre du *Liber Sancti Jacobi* référant les miracles du saint n'est pas encore publié.

L'objectif du pèlerinage, c'est aussi plus simplement la mise en œuvre d'une action de grâces. Ainsi, l'ancien chapelain, Basile veut aller à Saint-Jacques «pour remercier le grand apôtre du miracle par lequel avaient été sauvés deux braves écuyers qu'il estimait». Le tombeau de saint Jacques matérialise la présence de l'apôtre et sa possible assistance, sa disponibilité, il représente un lien tangible entre le ciel et la terre.

Le romancier prête à ces deux Béarnais, au début du XIII^e siècle, une vie chrétienne dont le pèlerinage souligne l'exemplarité. Les deux écuyers pratiquent les observances religieuses avec beaucoup de piété : à plusieurs reprises, ils assistent à la messe, font bénir bourdons et panetières ; à l'arrivée d'une étape, ils se hâtent, comme à Oviedo, d'«aller à l'église de Saint-Sauveur, remercier Dieu qui les avait conduits heureusement jusque-là». Enfin arrivés à Saint-Jacques-de-Compostelle, c'est en parfaits chrétiens qu'«Ils se mirent à genoux devant le tombeau, firent de très-humbles prières, et bientôt la messe commença. Quand elle fut finie, ils se rendirent chez le pénitencier qui écouta leurs confessions».

Si l'habit ne fait pas le moine, les accessoires contribuent à faire le pèlerin. A leur arrivée à Bayonne, les deux nouveaux pèlerins se mettent en quête d'acheter des «robes de toile et de grands bâtons».

La bénédiction des bourdons qui a lieu le lendemain matin à «l'église des frères prêcheurs» est précisée par une note du pseudo-traducteur : «Nous avons vu ailleurs que dans les abbayes, on fournissait les bourdons et les panetières ou escarcelles aux pèlerins, on échange de dons volontaires que ceux-ci faisaient. Les présents des seigneurs riches couvraient largement les pertes que pouvaient supporter les abbayes, de la faiblesse des rétributions des autres pèlerins. Dans les églises pauvres, telles que celles des moines mendiants, on se contentait de bénir les instruments de route que présentaient les pieux voyageurs.»

Simple bâton de marche, le bourdon peut se muer en monture, au gré de la fantaisie des Béarnais et devant un auditoire complaisant : «nous vîmes devant nous un bourdon scellé et bridé [...]. Mon camarade monta dessus hardiment et je me mis en croupe derrière lui.» Et voici ce qu'en dit notre zélé autocommentateur : «Je me trouve assez embarrassé à expliquer quelle a été ici l'intention de l'auteur. A-t-il voulu parler d'une monture animale ou d'un simple bâton de pèlerin. C'est ce que je ne puis affirmer. Car le mot de bourdon a signifié l'un et l'autre; le bâton des pèlerins, n'ayant eu ce nom que comme représentant leur monture de voyage. Tous les étymologistes sont d'accord là-dessus. Voici ce que dit Ducange, dans son Glossaire : « Burdo, baculus, a burdonibus «eu asinis aut semimulis quos inequilabant et insidebant qui peregre proficiscebantur; nomen mansit longiusculis baculis quos gestare solebant peregrini nostri hierosolymitani pedites, quibus equitaturae loco quodam modo erant. »C'est-à-dire : bourdon, bâton ainsi nommé des bourdons, soit ânes, soit mulets que chevauchaient et montaient ceux qui partaient pour un long voyage. Le nom en resta aux longs bâtons qu'avaient coutume de porter nos pèlerins piétons de Jérusalem, auxquels ils servaient, en quelque sorte, de monture. Ménage donne la même origine au nom du bâton des pèlerins, et il cite ce passage d'un ancien commentateur. « Caballi equi pusilli dicuntur quos vulgo burdos vocant. » Selon quelques-uns, le bourdon était l'animal produit par le cheval et l'ânesse. Calepin dit positivement : Burdo dicitur qui ex equo et asinâ natus est.» Aujourd'hui on l'appelle bardeau, ce qui n'est pas une très-grande altération.

Mais il fait aussi office d'arme, quand les écuyers rencontrent les voleurs : ils «enlevèrent promptement à leurs bourdons les capuchons qui en enveloppaient les pommes de vermeil, de peur que les coups n'en fussent amortis; et donnant des coups de talons à leurs chevaux, au défaut d'éperons, ils se trouvèrent, en un instant, au milieu de la bagarre. Comme il leur était facile de distinguer les pèlerins, tout ce qui n'en avait pas le costume ne tarda pas à éprouver la vigueur de leur bras, et la pesanteur ainsi que la dureté de leurs bourdons. Chaque coup qu'ils portaient mettait un homme hors de combat, et quelquefois l'étendait mort». Une note savante de Vaudreuil nous éclaire sur l'emploi belliqueux du bâton de pèlerin : «Nous avons déjà vu au commencement de ce roman un pèlerin, sire Gérald ou Antoine, faire un terrible usage de son bourdon. L'ouvrage que j'offre au public n'est pas ici seul qui rappelle un semblable emploi de cet instrument. Dans une vieille chronique d'Arragon, on trouve ce passage : « Al llevar del almiral vederetz colps de darts, de liances e de francescos colps de bordon. »

Autre accessoire qui désigne le pèlerin, la «robe de toile» qui bénéficie également dans le récit d'un sort particulier, puisque le vêtement initial leur est échangé à leur insu contre d'autres, presque semblables, mais beaucoup plus légers et confortables, les leurs étant gardés par le seigneur au titre de reliques. Confectionnées avec soin par des dames, ces robes se portent avec un mantelet sur les épaules, d'où le vœu des deux écuyers reconnaissants : «ces robes de pèlerins ne s'arrêteront pas à Compostelle. Après avoir vu le tombeau du grand saint Jacques, elles verront les bannières des Maures ; elles nous serviront de cottes d'armes. Oui, nous jurons de les porter sur nos armures, et de pénétrer avec elles dans les plus épais escadrons de l'ennemi ! » Comme

le bourdon, la robe se prête dans la bouche des deux écuyers à une réinterprétation guerrière des attributs des pèlerins.

Le pèlerinage des deux héros est ponctué d'offrandes qui sont de la part des donateurs une façon d'effectuer le pèlerinage par procuration. Ainsi chez Don Gabriel : *«se trouvèrent deux vénérables dames vêtues en pèlerines, qui prièrent les deux voyageurs d'accomplir pour elles le voyage au tombeau de l'apôtre, que leur santé ne leur permettait pas d'exécuter elles-mêmes. Alors elles présentèrent aux deux écuyers deux escarcelles de cuir de Maroc garnies chacune d'un large fermail d'argent et d'une chaîne en or, avec un petit manteau couvert de coquilles d'argent.»* Arrivés à Saint-Jacques-de-Compostelle, les deux pèlerins se doivent de faire état de toutes ces offrandes et des donateurs ; il s'agit d'un acte pour ainsi dire juridique qu'ils demandent au trésorier d'exécuter : *«prenez une plume et du papier, car nous avons, grâce à Dieu, d'autres dons à offrir à saint Jacques ; et il importe que vous nous en délivriez instrument (quittance), car ces dons ne viennent pas de nous».* Ici, le narrateur, sans doute pour éviter la monotonie d'une longue énumération met en scène une véritable comédie. Dès le lendemain, les écuyers *«ne furent pas peu surpris de voir leurs cadeaux déjà étalés de la manière la plus apparente sur le tombeau du saint apôtre. Les deux bourdons étaient élégamment arrangés en croix de saint André, ayant les pieds engagés dans des trous qui les maintenaient debout. Près des pommes de vermeil qui les surmontaient, on avait attaché les gourdes d'or de Manuel Sancillo, et au-dessous les mantelets de pèlerines et les escarcelles des deux dames de Lngo. La chaîne d'or de don Josse Coxo de Valricco allait d'une pomme de bourdon à l'autre, et supportait plusieurs objets précieux au milieu desquels on voyait, dans un filet à larges mailles, les douze marcs d'argent offerts par les deux pèlerins chargés de remettre tout le reste. «L'exposition des offrandes est destinée à susciter un assaut de générosité : «Un sentiment de honte et de jalousie s'empare de tons les riches habitants de Compostelle; ils quittent l'église et rentrent chez eux; mais c'est pour s'y charger de précieux cadeaux, et ils reviennent les déposer sur le tombeau du saint apôtre. Il eût été impossible, il eût été imprudent de vouloir arrêter ce torrent de générosité.»*

Les rencontres font aussi partie des constantes du pèlerinage, et notamment celles qui développent la galanterie. Elles mènent parfois jusqu'à la tentation d'interrompre le pèlerinage : *«Il arriva donc, pendant ce repas, que si les charmes des belles Asturiennes n'échappèrent point aux regards modestes des dévots pèlerins, le mérite des nobles écuyers ne fut point perdu pour les aimables demoiselles. On éprouva par suite ce bien-être qui résulte de la convenance réciproque on sympathie. Mais malgré ce doux attrait, peu de momens après le dîner, les voyageurs, comblant d'actions de grâce la dame qui leur avait donné l'hospitalité avec tant de courtoisie, lui demandèrent la permission de se remettre en route.»*



Les quatre fils Aymon.

Enfin, le comte de Vaudreuil, qui ne pouvait avoir lu le *Liber Sancti Jacobi* non encore redécouvert, imagine des pèlerins particulièrement réceptifs aux miracles de saint Jacques : *« Gaston, pensant aussitôt à l'importance du secret que lui avait recommandé le sire d'Albret, et se voyant entouré de gens préparés au merveilleux, jugea qu'il serait dangereux de tirer son auditoire de la croyance qu'il avait déjà adoptée, et qu'il valait mieux abonder dans le sens des prodiges qu'il était disposé à croire. En conséquence, il répondit sans hésiter. «*

Et Gaston crée lui-même une fable où les deux écuyers deviennent les miraculés de saint Jacques : *«nous invoquâmes le grand apôtre saint Jacques, et nous lui fîmes le vœu que s'il nous rendait à la surface de la terre, nous irions en pèlerinage à son tombeau. A peine eûmes-nous formé notre vœu bien ardemment, que nous vîmes devant nous un bourdon scellé et bridé qui était bien aussi long que le cheval des quatre fils Aymon.*

²³ *Mon camarade monta dessus hardiment et je me mis en croupe derrière lui. Aussitôt, au lieu de continuer à descendre, nous commençâmes à monter, aussi vite que nous étions descendus. Cependant nous mîmes cinq jours, pour regagner la surface de la terre; sans doute parce que nous prîmes un chemin plus long. Quoi qu'il en soit, le sixième jour de grand matin, nous vîmes le ciel et les étoiles; le gouffre se ferma sous nos pas, le bourdon disparut entre nos jambes, et nous nous trouvâmes sur la terre. Dès qu'il fit un pen clair, nous reconnûmes que nous étions sur le bord de la mer, tout près du cap Breton Promontoire, près Bayonnnc. Ravis de nous voir si proches de la ville de Bayonne, nous nous sommes hâtés de nous y rendre, pour nous y revêtir de l'habit de pèlerin, recevoir la bénédiction comme voyageurs, dans ce saint couvent, et nous acheminer ensuite*

vers la Galice, pour l'accomplissement de notre vœu.»

Face à l'inflation des accessoires, on revient ici à l'origine: bourdon et panetière constituent les symboles initiaux du pèlerin, les autres attributs (gourde, chapeau, etc.) sont des surcharges dues en partie aux confréries. L'auteur a probablement contemplé les premières iconographies médiévales de saint Jacques et s'est attaché à rendre compte de la pratique du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, par un va et vient entre une réalité approchée – celle du début du XIX^{ème} siècle - et celle, fabuleuse, d'une juxtaposition d'époques, confondues sous le même vocable de *Moyen Age*.

Le Récit des deux pèlerins, pour être fictif, n'en est pas moins un véritable récit de pèlerinage, où, à la manière d'un roman d'apprentissage, chaque situation ouvre à une expérience. C'est donc, expérimentés, assagis, «*entièrement purifiés et réconciliés*» que les deux Béarnais reviennent de Compostelle. Le retour à une société humaine est nécessaire : ils sont reconnus dans leur identité par tous les personnages rencontrés à l'aller, et fêtés parce qu'ils sont différents ; ils ont fait leurs preuves, ont obtenu leur récompense, le pèlerinage les a révélés à eux-mêmes, à une délicate concordance entre deux systèmes de valeurs, les unes spirituelles, les autres temporelles, que symbolisent leur nouveau statut de chevaliers et leur union avec les demoiselles d'Asturies.

Ce roman n'a pas été retenu par la postérité pour son intérêt littéraire. Il appartient pourtant à cet élan romantique qui traverse le XIX^{ème} siècle et arrive jusqu'à nous, souvent à notre insu. Comment comprendre autrement cet enthousiasme pour le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, alors que la démarche strictement religieuse s'est estompée ?

Tout pèlerin est un peu le héros d'un livre qu'il écrit avec ses pieds : chacun y écrit sa propre histoire. Croyant appliquer ses pas dans les traces des pénitents médiévaux, le pèlerin marche aussi, comme le suggère le comte de Vaudreuil, comme un dernier romantique, défini ainsi par Baudelaire : « *Qui dit romantisme dit art moderne, — c'est-à-dire intimité, spiritualité, couleur, aspiration vers l'infini* ».

1- Le texte intégral du *Récit des deux pèlerins* est disponible sur le site : <http://www.compostelle.fr> la rubrique Documents/Littérature/roman historique.

2- *Tableau des moeurs françaises aux temps de la chevalerie ; tiré du Roman de sire Raoul et de la belle Ermeline, mis en français moderne et accompagné de notes, 1825*. Ce roman conte les aventures d'un jeune chevalier, Raoul, et d'une gentille damoiselle, Ermeline, que les événements séparent pendant 1500 pages avant de les unir enfin! Le roman peut être consulté intégralement sur le site de Gallica de la BNF.

3- Le comte Pierre Louis de Rigaud de VAUDREUIL (1770- 1853) fait partie d'une prestigieuse famille dont plusieurs membres furent gouverneurs de Montréal. Il est lui-même membre fondateur de la Société d'archéologie et d'histoire de la Charente-Maritime (1839) et a publié de nombreux ouvrages savants. L'un d'entre eux rend compte d'un voyage effectué dans les Pyrénées et explique peut-être la bonne connaissance que l'auteur paraît posséder du Sud-Ouest : *Promenade de Bagnères-de-Luchon à Paris, par la partie occidentale de la chaîne des Pyrénées, la Gascogne, le Languedoc, la Guienne, la Saintonge, le Poitou, la Bretagne et la Normandie , 1820-1821*. Précisément à la même époque, Charles Nodier publie sa *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse*.

4- *Ivanhoé* paraît en 1820.

5- L'adjectif *romantique* apparaît en français en 1804 (de l'allemand *romantisch*) ; il caractérise la littérature inspirée de la chevalerie et du christianisme du Moyen Âge (par opposition à *classique*). (*Le Petit Robert* cite cette phrase de M^{me} de Staël « *la poésie romantique [est] celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques* ».

6- De nombreuses notes entretiennent encore la mystification comme la formule: « *Je me trouve assez embarrassé à expliquer quelle a été ici l'intention de l'auteur* »

Ici ce n'est pas un personnage du récit mais le narrateur lui-même qui assume l'histoire avec cette simple ouverture: «*Nous laisserons les nobles dames se reposer, en si bon lieu, de leur voyage par mer et par terre, et, pendant ce temps-là, nous vous raconterons ce qu'il advint des deux serviteurs du sire d'Albret qui les avaient accompagnés*».

7- Jacques Ier, né à Montpellier l 2 février 1208, mort le 27 juillet 1276 à Valence, roi d'Aragon. Il fit notamment la

- conquête des Baléares et de Valence. Voir l'excellent article de Pierre Roussel, (page 39) de cette revue.
- 8- Ferdinand III, roi de Castille de 1217 à 1230, puis de Castille et de Leon qu'il réunit jusqu'à sa mort. Né probablement en 1199, mort en 1252. Son action contre les Maures lui vaudra d'être canonisé en 1671.
- 9- Ils se sont d'abord acquittés de leur mission : escorter une dame et sa fille jusqu'aux Sables d'Olonne où elles sont placées sous la protection d'un seigneur.
- 10- En août 1717, M. de Bouffier, commandant à Hendaye, notait que plus de 10 000 pèlerins étaient passés en un an à Biriadou. *Archives militaires de Vincennes*.
- 11- Oviedo, siège du roi des Asturies à l'époque de l'invention du tombeau de saint Jacques au début du IX^{ème} siècle, était un centre important de pèlerinage à saint Sauveur.
- 12- Les vicomtes d'Albret, ascendants d'Henri IV par sa mère, Jeanne d'Albret étaient des seigneurs influents en Gascogne à partir du XI^e siècle et alliés aux grandes familles nobles du Sud-Ouest.
- 13- L'auteur souligne que l'un des archers est basque, avec l'idée implicite qu'il est beaucoup plus habile que les autres. Aussi est-il constamment mis à contribution : «*car l'archer qui va mettre pied à terre est un Basque qui suivra bien nos chevaux, pour faire monter à sa place le jouvencel épuisé*» ; plus tard, «*ils ordonnèrent au Basque de monter sur un rocher très-élevé qui se trouvait près de là, pour faire le guet*» . On fait encore appel à lui pour pister des chevaux : *Centule dit que les chevaux des Français blessés pourraient bien ne s'être pas fort écartés. Et en effet, à l'aide du chien, le Basque les eut bientôt trouvés, qui paissaient tranquillement dans le bois, ayant encore sur le dos les valises de leurs maîtres*» ou pour les diriger : «*Le Basque conduisait tous les chevaux qui n'étaient pas montés*».
- 14- Sur la floraison au XIX^e siècle des récits de voyage, et plus particulièrement de l'attrait de l'Espagne comme terre d'exotisme, on peut se référer à l'article de Concepcion Palacios Bernal, «*Voyages et voyageurs français en Espagne au XIX^e siècle*», in *Métissages littéraires : actes du XXXII^e congrès de la Société Française de Littérature, Saint-Etienne, 8-10 septembre 2004*.
- 15- Des Centule puis des Gaston ont été vicomtes de Béarn à partir du XI^e siècle ; Lescar et Morlas furent successivement capitales du Béarn.
- 16- Urraca est un prénom très répandu dans les dynasties castillanes, navarraises et aragonaises. De nombreuses princesses et reines ont porté ce prénom.
- 17- On pense à la gouvernante de Chimène, l'héroïne du *Cid*.
- 18- Patronyme bien espagnol : saint Ildephonse, archevêque de Tolède au VIII^e siècle, a composé un traité sur la virginité de la Vierge Marie dont Godescal, évêque du Puy, premier pèlerin non hispanique à Saint-Jacques de-Compostelle, et connu parce qu'il s'en fit faire une copie à son passage dans un monastère de la Rioja.
- 19- Les Frères prêcheurs, c'est-à-dire les Dominicains s'installèrent vers 1221-1222 au Bourg-neuf (quartier Saint-André) de Bayonne.
- 20- Il s'agit de la guerre franco-anglaise de 1241 entre Henri III d'Angleterre et Louis IX au sujet du comté de Poitou.
- 21- La bataille de Muradal : autre nom de la bataille *de las navas de Tolosa*, en Andalousie, où la coalition chrétienne de Sanche VII Le Fort de Navarre, d'Alphonse VIII de Castille, et de Pierre II d'Aragon mit un terme en 1212 à la Reconquista en-dehors du royaume de Grenade (qui tomba en 1492).
- 22- Si le péché est effacé par la confession, le sacrement du pardon ne peut abolir la peine temporelle due au péché. L'indulgence est un acte juridique promulgué par l'Eglise qui peut enlever tout (indulgence plénière) ou partie (indulgence partielle) de la peine temporelle. Elle est obtenue en échange d'un acte de piété (pèlerinage, prière, mortification). L'indulgence plénière apparaît au milieu du XI^e siècle ; le pape Innocent III, avant la bataille *de las navas de Tolosa* donna les mêmes indulgences que celles qui étaient accordées aux combattants en Terre Sainte.
- 23- Les quatre fils Aymon : l'*Histoire des quatre fils Aymon* est un chanson de geste de dix-huit mille vers, attribué à Huon de Villeneuve, trouvère du XIII^e siècle. Elle raconte les conflits qui opposent à Charlemagne quatre barons révoltés, les fils d'Aymes de Dordogne : Renaut, Alart, Guichart et Richart. Les barons reçoivent l'aide d'un cheval doté d'une intelligence humaine et d'une force surnaturelle, connu sous le nom de Bayart.

Marie-Pierre CODET et Bertrand SAINT-MACARY

« Saint Martial ??? » - « Connais pas... »

L'association du Limousin-Périgord a ouvert en 2009 un refuge pèlerin à Limoges, sur la voie de Vézelay. Hugues Mathieu en profite pour nous livrer quelques pistes ¹ pour expliquer l'oubli de citation par Aymeri Picaud, peut-être pas aussi involontaire qu'il ne paraît, de saint Martial et de la grande abbaye qui existait à Limoges à l'époque où il rédigeait le "guide" ².

« Connais pas », c'est peut être la réponse qu'aurait pu faire notre ami Aimery Picaud si on l'avait questionné sur saint Martial et sur l'illustre abbaye de Limoges.

En effet, l'auteur du *Liber sancti Jacobi* ² préconise le pèlerinage à Saint-Léonard et oublie Saint-Martial ; il va même jusqu'à encenser l'abbaye de Saint-Jean d'Angély, devenue la rivale de Saint-Martial depuis la découverte du chef de saint Jean-Baptiste vers 1018, et ne dit pas le moindre mot sur Limoges. Saint Martial serait-il un saint secondaire ?

Adémar de Chabannes (988- 1034), moine de Saint-Cybard d'Angoulême et de Saint-Martial de Limoges, n'a-t-il pas « poussé le bouchon trop loin » en voulant donner à saint Martial le statut d'apôtre du Christ, de compagnon de Jésus, de cousin de saint Pierre, quitte à faire des faux en écriture pour justifier ses allégations ?

Le résultat est là : ni *le guide du pèlerin de Saint-Jacques*, ni même *La Légende Dorée* de Jacques de Voragine (1225 ? - 1298), ne mentionnent l'existence de ce glorieux évêque, considéré par Grégoire de Tours comme l'un des sept évangélistes de la Gaule au milieu du III^e siècle.

Pourtant, Limoges est une étape majeure sur la *via lemovicense*, eu égard à la place qu'a tenue l'abbaye dans cette ville et au rôle qu'a joué saint Martial, qualifié très longtemps de « patron », de « protecteur », de « monarque » de l'Aquitaine pour ne pas dire de la Gaule.

Tentons d'y voir plus clair pour expliquer « l'éclipse » de la renommée du saint au XII^e siècle, à l'époque où Aimery Picaud consignait par écrit le récit de ses voyages.



Saint Pierre ordonnant à saint Martial et à ses compagnons de partir évangéliser la Gaule

Le culte de saint Martial, bien attesté au VI^e siècle, se justifie par la place qu'il occupa en tant qu'évangéliste de la Gaule au milieu du III^e siècle, à l'instar de Paul à Narbonne, de Denis à Paris, de Trophée à Arles ou, plus proche de nous, de Saturnin à Toulouse. Les textes anciens sont unanimes pour faire venir ces évêques de Rome ; est-ce, en revanche, à Pierre que revient le mérite de les avoir désignés ou à Clément, successeur de l'apôtre sur le siège pontifical ? Les avis divergent. La question est cependant primordiale pour l'image même de l'évêque missionnaire. On pense qu'à l'époque elle bénéficia d'un éclat sans précédent s'il est établi que l'évangéliste est un successeur direct des apôtres.

Bien avant l'intervention d'Adémar de Chabannes au XI^e siècle, la tendance était déjà au vieillissement des évangélistes, jusqu'à les confondre avec les soixante-douze disciples dont parle saint Luc (Luc 10, 1) dans les Ecritures. La *Vita antiquior* de Martial écrite, vers 850 par les moines de Limoges, reprend en les développant les mêmes arguments : Martial aurait été envoyé à Limoges par saint Pierre. Grâce au bâton de Pierre, il aurait réussi à ressusciter l'un de ses deux compagnons. Arrivé à destination, il aurait aidé une jeune aristocrate du nom de Valérie, l'aurait convertie avant qu'elle ne soit tuée par son fiancé qui ne pouvait accepter qu'elle ait pris la décision de rester vierge. Dans la *Vita prolixior* de Géraud d'Aurillac rédigée vers 930, Martial est présenté comme juif ; il aurait été baptisé en compagnie de Joseph d'Arimathie par saint Pierre en personne. Il aurait donc vécu dans l'intimité du Christ, assistant à la résurrection de Lazare, à la Cène, et même à l'Ascension !

Martial devient soudainement originaire de Terre Sainte ; son action apostolique, commencée en Palestine, s'achève en Aquitaine où il convertit des foules innombrables. Et, comme si sa réputation ne pouvait se suffire de ces états de service, pourtant prestigieux, on prête à Martial un certain nombre de miracles (deux à l'époque mérovingienne et deux à l'époque carolingienne) dont celui qui lui voit jouer un rôle thaumaturge en faisant cesser l'épidémie du Mal des ardents en 994. C'est sans conteste grâce à la *Chronique* d'Adémar de Chabannes et aux *Sermons* du même auteur que la légende du saint

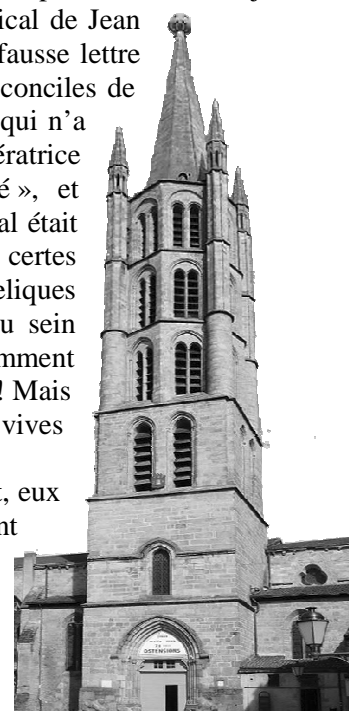
prend une consistance jamais atteinte jusque là. Adémar n'hésite pas en effet, dans le sermon 35, à prêter à l'archevêque de Bordeaux venu à Limoges pour tenter d'enrayer le fléau de la maladie, des propos qui ne laissent aucun doute sur l'apostolicité du saint. Il affirme ainsi qu'à l'époque, Martial aurait guéri par son bâton (celui donné par saint Pierre) le prince de Bordeaux et éteint le feu qui ravageait la ville. Du reste pour l'archevêque il ne fait aucun doute que cette lumière étincelante, descendue du ciel en plein milieu de cette nuit de 994 à l'aplomb du tombeau de Martial, est à l'origine de la guérison de plus de sept mille personnes. C'est encore le saint qui imposera la paix en Aquitaine, cette fameuse paix de Dieu dont les princes locaux pouvaient effectivement s'enorgueillir au XI^e siècle notamment. Ce saint, qui usa de ses pouvoirs miraculeux au profit des comtes et des ducs de la région (le comte d'Aquitaine Arcadius se convertit suite à la guérison de son fils Hildebert), qui se distingua comme thaumaturge en 994, vit sa légende s'amplifier avec les années. Même en 1016, année de la découverte du chef de Jean-Baptiste à Angély, le saint du Limousin, dont les reliques sont exposées pour l'occasion, fait cesser les inondations qui risquent d'anéantir les récoltes. Martial, c'est l'homme providentiel dont le culte atteint son apogée en 1028 avec la consécration de la nouvelle abbatale. Adémar de Chabannes met tout en œuvre à cette époque pour que les prestigieuses reliques attirent les pèlerins dans son abbaye, quitte à faire des faux en écriture. Pour ce faire il crée de toute pièce un dossier comprenant une cinquantaine de sermons en faveur de l'apostolicité ; la majorité de ces sermons n'a jamais été prononcée. Il y rajoute un faux acte pontifical de Jean XIX inséré dans une table de comput (et utilisée jusqu'au XVI^e), une fausse lettre des moines du Mont-des-Oliviers à Charlemagne, de faux décrets des conciles de Bourges et de Limoges, une longue lettre sur l'apostolicité de Martial qui n'a probablement jamais été envoyée à l'empereur Conrad II, l'impératrice Cunégonde, le pape Jean XIX. Bref, Adémar a beaucoup « gratté », et « corrigé » les textes en sa possession pour tenter de prouver que Martial était apôtre du Christ. A-t-il réussi à convaincre ? Pas complètement ; il a certes relancé le culte du saint, mais il n'a pu enrayer l'engouement pour les reliques du Précurseur à Saint-Jean d'Angély, ni faire taire ses détracteurs au sein même de l'Église de Limoges. Son action fut, en revanche, suffisamment habile pour que l'on croit encore à l'apostolicité du saint au XIX^e siècle ! Mais entre temps il y eut de cruelles désillusions pour notre faussaire et de vives controverses sur ce sujet.

Les orfèvres commandités par les abbés de l'abbaye de Limoges ont, eux aussi, tout mis en œuvre pour attirer les foules. En 1018 les reliques sont placées dans une châsse en or enrichie de pierreries ; en 1130 on redécouvre le chef du saint dans une chasse en or alors que le reste du corps est enseveli dans le Sépulcre où Adémar (encore lui !) déposera deux fausses plaques gravées en marbre. Le chef trouvera place ensuite dans une nouvelle châsse en argent doré, avant d'être protégé dans le



buste reliquaire dit « Le Grand Joyau »

donné par Grégoire XI en 1378. Des coupes en or datant de la même époque et offertes par le même souverain pontife jusqu'à la cassette en vermeil de 1496 il ne reste rien, ou presque. La grande châsse en argent de 1645 abritant la cassette et les coupes en or est transférée³ dans l'église de Saint-Michel des Lions en 1791. Les révolutionnaires s'accaparèrent le métal précieux, le chef étant recueilli *in extremis* par deux officiers municipaux. La châsse actuelle date de 1807 et est probablement une réplique de l'ancienne. On constate que, quelles que soient les époques, Limoges ne ménagea pas ses efforts pour honorer son saint protecteur en lui offrant des



Saint-Michel des Lions

Mais alors pourquoi Aimery Picaud n'a-t-il pas incité ses lecteurs à venir prier sur la tombe de Martial ? Il n'était pas sans savoir que les princes rendaient systématiquement hommage à ce saint favorable aux pouvoirs territoriaux. Cette tradition, du reste, se perpétua longtemps puisque les rois de France ne manquaient jamais l'occasion de vénérer le chef du saint.

Il y a tout lieu de croire que la polémique qui entoure l'apostolicité de Martial a grandement desservi ce saint et l'abbaye qui voulait en faire la promotion. Le fait d'occulter Limoges dans le *Guide* était une façon de se positionner au regard d'une controverse ayant fait grand bruit au Moyen-Âge. Il est évident qu'Aimery Picaud connaissait saint Martial et que c'est à dessein qu'il a omis de citer la monumentale abbaye de Limoges soupçonnée d'avoir contrefait la Vérité.

Depuis, on a fait la part des choses, et il ne viendrait pas à l'esprit d'un pèlerin d'éviter cette bonne ville de Limoges, sous prétexte qu'elle n'est pas évoquée dans le guide du XIIe siècle.

1 - Ce modeste article doit beaucoup aux Actes du colloque tenu à Poitiers et Limoges du 26 au 28 mai 2005 sur le thème de « Saint-Martial de Limoges »

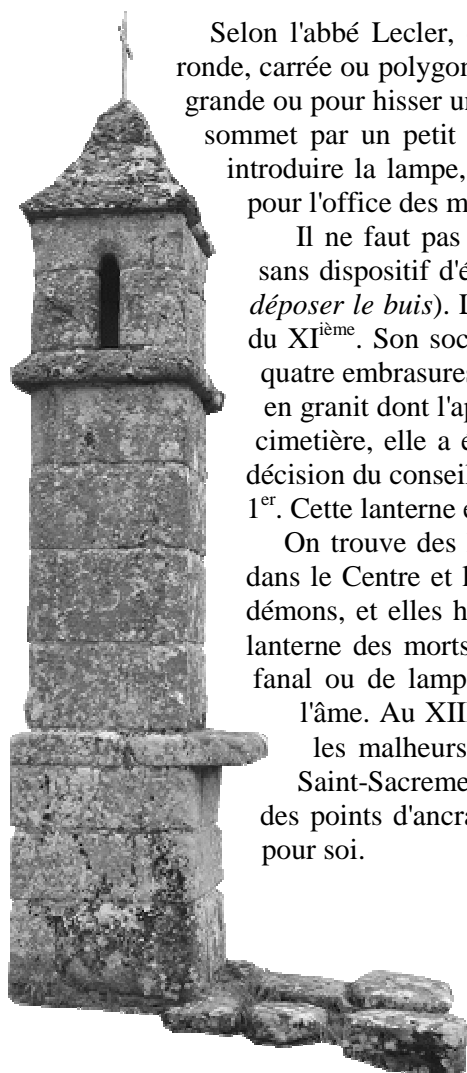
2 - Le "Guide du pèlerin de Saint-Jacques" comme on le dénomme couramment maintenant est le titre qu'a donné Jeanne Vielliard une la traduction qu'elle en a faite en français. Il s'agit de l'un des livres composant le *Liber sancti Jacobi* dénommé aussi *Codex Calixtinus*. Il ne comporte pas ce titre dans le texte latin.

3 - L'abbaye, déjà en mauvais état, fut détruite après la Révolution. Sous la place de la République, il ne subsiste que quelques parties de la crypte et ce que fut le tombeau de saint Martial.

Hugues Mathieu - Limousin-Périgord

LA LANTERNE DES MORTS DE SAINT-GOUSSAUD

Entraînés par leur élan, certains voient partout des repères pour le chemin de Compostelle, jusqu'à affirmer que les lanternes des morts ont été spécialement érigées pour guider les pèlerins. Lors d'une sortie en Limousin Alain Blondin nous a commenté celle de Saint-Goussaud et rappelé les hypothèses de leur destination.



Selon l'abbé Lecler, érudit limougeaud, une lanterne des morts est une colonne en pierre, ronde, carrée ou polygonale, creuse à l'intérieur pour pouvoir y grimper si elle est suffisamment grande ou pour hisser une lampe avec une corde et une poulie. Cette lanterne est terminée à son sommet par un petit pavillon ajouré et une croix, et à sa base par une petite porte pour introduire la lampe, ainsi qu'une tablette orientée vers l'est pour recevoir un autel portatif pour l'office des morts.

Il ne faut pas confondre les lanternes des morts avec les croix hosannières, pleines, sans dispositif d'éclairage, pour commémorer le dimanche des Rameaux (*où on venait y déposer le buis*). La lanterne de Saint-Goussaud est du XII^{ème}, mais on en trouve à partir du XI^{ème}. Son socle a deux marches. Elle est de plan carré à pans coupés, avec tablette, quatre embrasures en plein cintre, toit à quatre pentes, croix métallique haute de 5 mètres, en granit dont l'appareil soigné fait honneur aux maçons creusois. Autrefois dans l'ancien cimetière, elle a été placée sur la place publique en 1811 pour commémorer, selon une décision du conseil municipal, la naissance et le baptême du roi de Rome, fils de Napoléon 1^{er}. Cette lanterne est classée depuis 1914.

On trouve des lanternes des morts à partir du XI^{ème}, et aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, dans le Centre et l'Ouest de la France. Placées dans les cimetières, leur lueur éloigne les démons, et elles honorent les morts d'une façon collective. D'ailleurs on ne parle pas de lanterne des morts (terme du XIX^{ème}), pouvant évoquer la douleur ou le deuil, mais de fanal ou de lampe. L'église y ajoute une démonstration du dogme de l'immortalité de l'âme. Au XIII^{ème} l'inhumation dans les églises retrouve une nouvelle faveur. Pendant les malheurs de la guerre de cent ans on conjure la mort par des processions du Saint-Sacrement. On ne se fait plus enterrer au pied des lanternes des morts qui étaient des points d'ancrage des âmes du Purgatoire. On fait dire des messes pour les morts et pour soi.

Alain Blondin – Limousin-Périgord

Vous pouvez visiter ce site avec de nombreuses photos :
<http://cfpphr.free.fr/lanternedesmorts.htm>

LA CONFRÉRIE BORDELAISE DE MONSEIGNEUR SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE À L'ÉGLISE SAINT-MICHEL DE BORDEAUX

Histoire de la confrérie

Née au Moyen Âge, la renommée du pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle s'est maintenue en grande partie grâce à l'action des confréries. Les archives municipales et départementales de Bordeaux possèdent un grand nombre de documents concernant la confrérie bordelaise de Monseigneur saint Jacques qui déployait ses activités parmi les confréries de Saint-Sébastien, de Saint-Roch, de Saint-Martin, de Saint-Hilaire et de Sainte-Barbe.

Si le premier objet de l'organisation est la dévotion à l'un des trois principaux apôtres, elle encourage les liens de fraternité, mais aide aussi les pèlerins et assure une bonne part de leur recrutement local, car, comme cela est stipulé dans les statuts de la confrérie de Moissac, il faut avoir fait le pèlerinage pour devenir confrère.

Ses archives ont été particulièrement bien étudiées à la fin du XIX^{ème} siècle par **Camille de Mensignac**¹

Un acte de 1403 note déjà l'existence de cette Confrérie à Bordeaux. Elle va perdurer jusqu'en 1830, date à laquelle elle disparaît.

Parmi toutes ces feuilles trois documents sont particulièrement intéressants : un cartulaire et deux registres .

Le **cartulaire** ou **terrier** comporte 70 pièces, concernant la gestion des biens acquis, légués ou donnés à la « *frairie Saint-Jacques* ».

Le registre de 1526

Il s'agit du document le plus intéressant. La première page offre en frontispice, dans un cadre Renaissance, une belle miniature de 15cm de haut sur 13,5 de large.(Figure 1)

Saint Jacques est présenté debout, entouré de confrères agenouillés. Il est drapé dans une vaste cape à grand col rabattu, fermée par une fibule. Même si la couleur varie d'une tenue à l'autre, cette cape semble être l'uniforme de la confrérie. Ce vêtement ample recouvre une tunique aux plis lourds et profonds, descendant sous les genoux. Le saint est coiffé d'une toque, typique de l'époque Renaissance, ornée d'une coquille. Nimbé d'une épaisse auréole ouvragée, il empoigne un grand bourdon à double pommeau où s'accroche une discrète calebasse. L'apôtre ne présente pas l'Évangile et sa mission apostolique s'efface au profit de son rôle protecteur, illustré par son imposante stature .

Le saint patron bénit par imposition de sa main droite cachée dans sa manche l'un des dévots confrères situé au premier plan. Frères et soeurs sont figurés là, de part et d'autre, agenouillés et priant ; ils représentent symboliquement dans leur quasi uniformité l'ensemble de la communauté dont la présence nombreuse est suggérée par de nombreux bourdons placés en arrière-plan.

Sous la miniature figure le nom du donateur basque : Martin de Bastaguindeguy.²

Au-dessous de la miniature, on peut lire ce texte à l'encre rouge, transcrit en français actuel :

« Ici est l' *aumôney et verguettes*³ de la confrérie de Monseigneur Saint-Jacques. Et les noms des confrères et *confréresses* de la dite confrérie fondée et située en l'église de Saint-Michel de Bordeaux.» Le texte continue au verso : « et fut fait le présent livre l'an mille cinq cent vingt six... »

Au **folio 3**, débute la liste des confrères dans l'ordre alphabétique

1. Frontispice du registre de la confrérie de 1526 (Archives municipales de Bordeaux)
- 2 Copie de la statue de saint Jacques déposée au musée d'Aquitaine. (Photo Michel REDREGOO)
3. Statue authentique de saint Jacques pèlerin appartenant à la chapelle et déposée au musée d'Aquitaine. (Photo J Rouyre)
- 4.La chapelle Saint-Jacques. (Photo Michel REDREGOO)
5. Retable de la chapelle Saint-Jacques. (Photo Michel REDREGOO)
6. Saint Jacques au portail ouest (Photo Michel REDREGOO)
7. Détail portail nord avec les coquilles Saint-Jacques.(Photo Michel REDREGOO)
8. Portail Nord.(Photo Michel REDREGOO)
9. Basilique Saint-Michel

LA CONFRÉRIE BORDELAISE DE MONSEIGNEUR SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE
À L'ÉGLISE SAINT-MICHEL DE BORDEAUX



MARTIN BASTRECVIS

Cest launoncy et verguettes
de la confratit de monseigneur
saint Jacques. Et les noms
des confreres & confrayelles
de ladicte confratit. Fondee & situee en
leglise de saint Michel de bourdeaux :

1



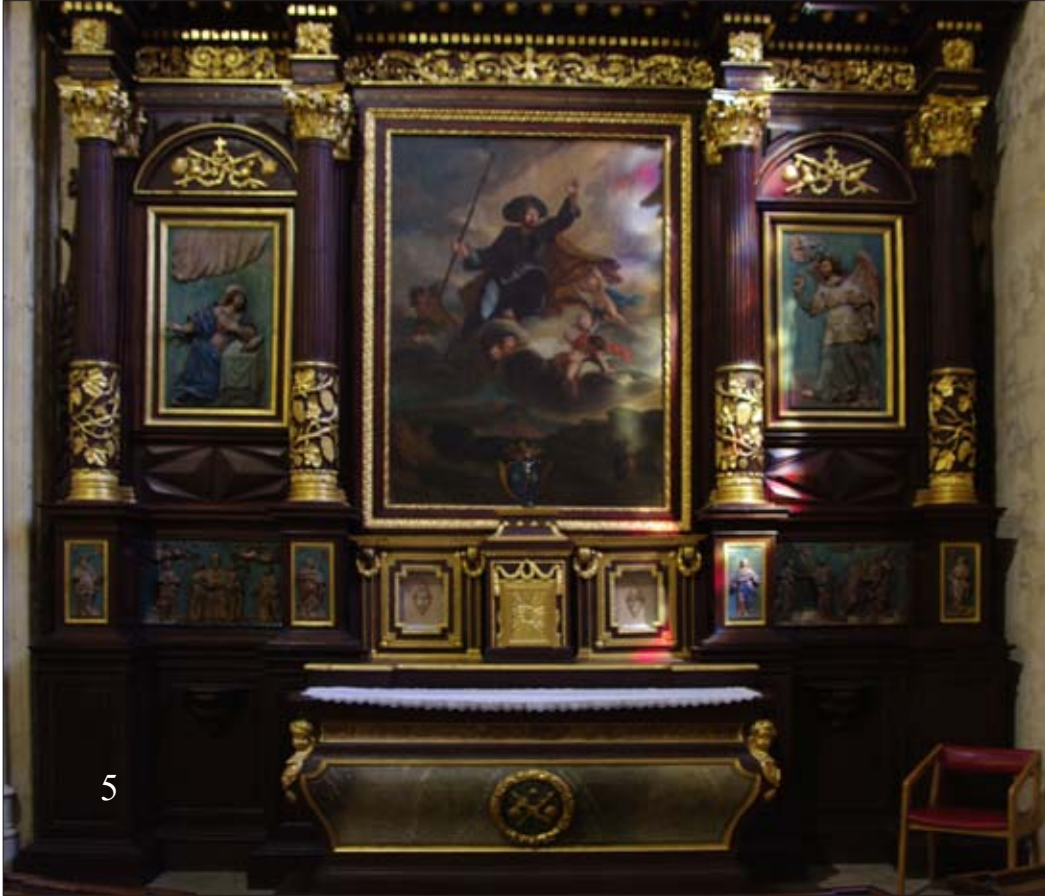
3



2



4



5



6



7



8



9

des prénoms. Les lettres initiales, déjà tracées en colonnes, sont peintes alternativement en bleu et rouge et peuvent contenir plus de mille noms.

Au verso du **folio 33**, on lit : « S'ensuivent les noms des confrayres... ». Les noms n'y figurent pas, et une mention, datée de 1587, nous informe que : « Ce présent livre a été renouvelé ». On a en effet utilisé cette seconde partie pour continuer la liste des confrères.

Les inscriptions de ce manuscrit sont émargées par de petits ronds, figurant probablement la participation des confrères dont on ignore les modalités. Grâce à l'adjonction de bandes de parchemin, le registre a pu être tenu jusqu'en 1602. Beaucoup de confrères étaient artisans mais aussi boulangers, libraires, marchands ou armuriers.

A la lecture de ce registre, on se rend compte que de nombreuses femmes faisaient également le pèlerinage.

La chapelle Saint-Jacques de Saint-Michel de Bordeaux

On ne sait si le lieu de réunion de la confrérie était toujours la salle de la tour⁴ de l'église Saint-Michel puisque les archives font état d'un seul procès-verbal de réunion. En revanche, on connaît l'endroit où les confrères accomplissaient leurs dévotions au XVIII^{ème} siècle : en effet, au tout début de ce siècle, le Cardinal François Escoubleau de Sourdis archevêque de Bordeaux dédie à saint Jacques le majeur et à la confrérie une chapelle latérale jusque-là réservée à sainte Apollonie⁵.

Cette chapelle fut totalement réaménagée dans un style de transition vers le baroque dicté par la Contre Réforme et le Concile de Trente. Quatre paires de colonnes aux chapiteaux corinthiens encadrent une peinture de 2 mètres de haut sur 1,50 mètre de large. Cette œuvre datée de 1631 représente l'apothéose⁶ de saint Jacques. Des évocations de la vie de la Vierge Marie sur des panneaux de bois en léger relief entourent l'œuvre centrale. Ainsi, de part et d'autre, sont représentés l'ange Gabriel et la Vierge de l'Annonciation et au registre inférieur, le mariage de la Vierge et la Visitation. De nombreux bourdons croisés et des coquilles complètent ces œuvres, rappelant ainsi la destination de la chapelle.

A côté, dans le déambulatoire se trouve une copie d'une magnifique statue de saint Jacques pèlerin dressée jadis dans la chapelle et enfermée actuellement au musée d'Aquitaine hors de son contexte.

La confrérie persistera jusqu'en 1830. Au début du XIX^{ème} siècle, selon l'abbé CORBIN⁷ « Les Saint-Jacquais dépassaient encore le nombre de quatre-vingts. Ils allaient chaque année, le 25 juillet, visiter en procession, avec le clergé de Saint-Michel, l'antique chapelle de Saint-Jacques, sise rue du Mirail »⁸

Tentative de renouveau de la confrérie :

Le 21 juin 2008 une quinzaine de pèlerins de Compostelle a refondé la Confrérie disparue des Pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle de Bordeaux et de Gironde. Ses statuts, approuvés par l'Archevêque, prévoient que cette association loi 1901 rassemble des catholiques désirant partager leur foi et approfondir leur vie spirituelle, par la réflexion et la prière dans « l'Esprit du Chemin ».

Preuve de la pérennité de cette belle idée : faire vivre au nom de saint Jacques la solidarité et la convivialité telles qu'elles s'expriment sur le chemin et se sont manifestées dans les confréries.

1- Société archéologique de Bordeaux tome XXIII 1898-99 pages 19 à 43.

2. On apprend au verso qu'il est marchand et hôtelier dans la paroisse Saint-Michel.

3. Le mot « aumôney » signifie probablement qu'il s'agit à l'origine du registre des contributions et des dons ; le mot « verguettes » peut correspondre aux petites marques d'émargement : ici ce sont des ronds utilisés mais à l'origine on employait des vergettes ou petits bâtonnets.

4. La flèche de la tour, reconstruite au dix-neuvième siècle, avait été arasée en 1768 à la suite des dommages subis par un tremblement de terre et un ouragan.

5. Sainte Apollonie d'Alexandrie, vierge et martyr des premiers siècles aurait eu les dents arrachées durant son supplice, aussi la représente-t-on avec une tenaille et l'invoque-t-on lors des rages de dents.

6. On parle d'*Ascension* pour Jésus ressuscité qui monte au Ciel, d'*Assomption* pour Marie qui y est appelée corps et âme, (c'est la fête du 15 août). Quant à l'*apothéose* elle désignait, dans l'Antiquité gréco-romaine, la déification accordée aux héros ou empereurs romains : le terme fut employé à partir du XVII^{ème} siècle pour désigner la montée au ciel de l'âme des saints.

7. *La Basilique Saint-Michel de Bordeaux*, Abbé Corbin, La Bordelaise éditions.

8. La clé de voûte actuellement effondrée de cette ancienne chapelle figure en première de couverture.

QUAND LES PÈLERINS BAPTISAIENT LES PRINCES...

Nous vous narrions dans le numéro 21 du BOURDON (2008) la curieuse histoire de ce bourreau qui, parti l'an 1528 en pèlerinage à Compostelle, fut requis pour brûler à Méritein cinq pauvres filles tant basques que béarnaises accusées de sorcellerie.

Une telle aventure fut heureusement rare, et, en général, on attendait plutôt des pèlerins un geste de bénédiction. Peut-être vous souviendrez-vous d'un autre article paru en 2002, dans LE BOURDON numéro 16 ; il y était dit qu'Henri IV tenait son prénom, germanique d'origine et rare dans les Pyrénées, de son grand-père, Henri d'Albret, né en 1503, car celui-ci avait eu pour parrain un pèlerin allemand venu du pays de Saint Heinrich.

Nous empruntons le récit aux *Souvenirs Historiques* écrits en 1854 par Gustave Bascle de Lagrèze . Ce chroniqueur précisait : "Il existait encore à cette époque un curieux usage religieusement suivi par les Princes de Béarn, - c'était de donner pour parrains et marraines à leurs enfants quelques pauvres pèlerins venus de France ou d'Allemagne pour visiter les lieux de dévotion (...)"

Une confirmation nous en est apporté aujourd'hui dans la magistrale étude de Dominique Bidot-Germa, tirée de sa thèse sur le Notariat médiéval en Béarn et parue aux Presses du Mirail (1) . On peut y lire, page 338, cet extrait du minutier d'un notaire palois (2) :

"Le XIIe jour de décembre, l'an 1510, un vendredi, après six et sept heures après midi, en la veille et château de Pau, naquit un fils des sérénissimes Don Johan d'Albret et madame Catherine, par la grâce de Dieu roys de Navarre et seigneurs de Béarn, lequel fils s'appelle Charles ; et moi, Johanet de Menauton, jurat de Pontac, était présent à Pau quand il fut baptisé un dimanche soir, XIII dudit mois, par deux pèlerins, l'un, le parrain, était du pays d'Angoulême, et la marraine de Bretagne".

Les "sérénissimes" parents en question étaient Jean d'Albret, premier de sa dynastie, et son épouse Catherine de Navarre, sœur et héritière de François-Fébus. Leur mariage avait été décidé par les États de Béarn, soucieux de sauvegarder l'indépendance de la principauté ; il avait fait l'objet d'un contrat en 1484 alors que la promise allait sur ses quinze ans. Jean d'Albret devait s'éteindre en 1516 ; son épouse ne lui survécut que huit mois. Entre temps, ils eurent cinq enfants, deux princes, Henri et Charles et trois princesses. L'aîné des garçons devint Henri II en 1517, premier du nom dans la lignée des Albret, mais nommé deuxième car il y avait eu cinq siècles plus tôt un Henri le Gros, roi de Navarre, venu aux Pyrénées avec la dynastie de Champagne. Cet Henri II fut le grand-père du "Vert-Galant", Henri III de Navarre, avant d'être Henri IV de France. Parmi les filles de Catherine, Anne, ou Anna, baptisée elle aussi par un pèlerin allemand, allait exercer temporairement la régence en Béarn, durant le temps où son frère Henri II fut fait prisonnier en Italie aux côtés de François 1er après la bataille de Pavie (1525), et jusqu'à sa spectaculaire évasion au bout de quelques mois.

Louis LABORDE-BALEN

1 - "Un notariat médiéval : droit, pouvoir et société en Béarn" par Dominique Bidot-Germa, Maître de Conférences en histoire médiévale à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.

2 - Archives Départementales des Pyrénées-Atlantiques, cote E 2089 (folio 17 V°)

AU BORD DU CHEMIN

LE PASSAGE DES PELERINS A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT EN 2009

Le calme avant l'année jacquaire 2010 ?

34 625 : C'est le nombre de pèlerins que nous avons accueillis à Saint-Jean-Pied-de-Port en 2009, soit une augmentation de 2,65 % par rapport à 2008.

On est loin de l'exceptionnelle explosion de la fréquentation voisine de 22 % entre 2006 et 2007.

L'accueil fut assuré par 126 accueillants bénévoles (24 couples ainsi que 39 femmes et 39 hommes seuls), qui, par roulement d'une semaine ou plus pour certains, étaient hébergés à la Maison municipale dite « Laborde » au n° 39 de la rue de la Citadelle. Lorsque l'Accueil du 39 était fermé, en janvier et en février, les pèlerins ont été comptabilisés au refuge municipal géré par « Les Amis de la Vieille Navarre » au n° 55 de la rue de la Citadelle.

Quelles sont les modalités de comptage ?

Tout pèlerin qui désire un cachet de notre association pour attester son passage à Saint-Jean-Pied-de-Port remplit un imprimé (sans mentionner son nom ni son adresse) sur lequel il doit indiquer un certain nombre de renseignements qui nous sont nécessaires pour en faire l'étude statistique, à savoir : sexe, âge, nationalité, mode de déplacement, arrivée à St Jean, qu'il commence le Chemin depuis cette ville ou qu'il arrive par l'un des Chemins « historiques » comme celui du Puy, celui de Vézelay, etc.

Durant l'hiver, c'est à dire à partir du 15 novembre, il est demandé au pèlerin d'inscrire en outre son nom ; ainsi, lorsque le temps est particulièrement mauvais et que le pèlerin, malgré nos recommandations, emprunte la route Napoléon plutôt que celle de Valcarlos, il sera plus aisé de vérifier son arrivée à Roncevaux et, le cas échéant, de déclencher les recherches aussi bien du côté espagnol que du côté français.

Il est évident qu'un certain nombre de pèlerins sont passés à Saint-Jean sans se manifester mais dans quelle proportion ?

34 625 en 2009, c'est près de 9000 pèlerins de plus qu'en 2006 et, par exemple, si l'on compare à l'année jacquaire 1999, il y en a presque 5 fois plus (473 %)

Année	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009
Nombre	7318	10444	13799	17241	18196	21544	23710	25630	31180	33730	34625

Le tableau (partiel) de **fréquentation mensuelle** ci-dessous met en évidence l'importance des mois de mai et d'août pour 2009 et les 3 années précédentes ; toutefois, il est intéressant de constater que 2009 diffère de 2008 : par une baisse en avril, mai et septembre et une augmentation légère en juin, forte en juillet (+ 15 %) et moindre en août. Pourquoi ?

	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept.
2006	2474	4749	3791	3850	4536	3991
2007	3324	6025	4342	4366	5605	4820
2008	3841	6841	4608	4435	5626	5354
2009	3604	6670	4765	5107	6138	5031

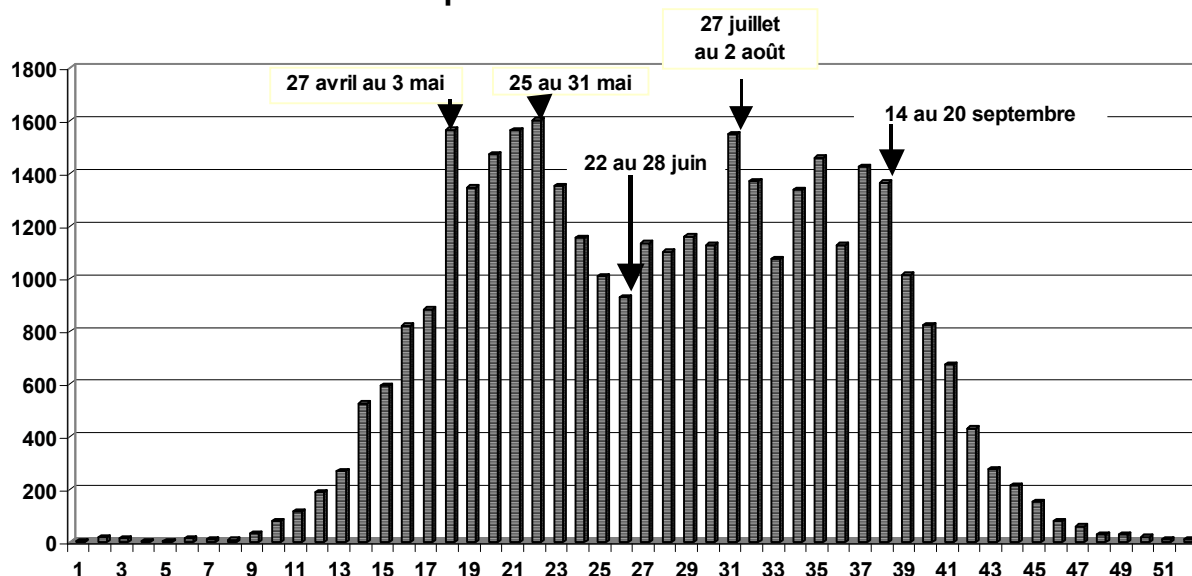
Le graphique ci-dessous de la fréquentation **hebdomadaire** montre, mieux que le tableau de fréquentation mensuelle, 2 périodes de haute-saison :

L'une du 27 avril à fin mai avec un pic très fort du 25 au 31 mai de 1600 pèlerins en 7 jours (moyenne journalière voisine de 230 p./jour !)

La 2^{ème} période de haute-saison de fin juillet à la mi-septembre est moins nette, puisqu'on observe un creux prononcé au début de la 2^{ème} quinzaine d'août.

Comme les années précédentes, on constate une décrue prononcée de la mi-juin à fin juillet avec toutefois près de 1000 pèlerins/semaine.

Fréquentation hebdomadaire



Pendant 5 mois, du 27 avril au 27 septembre (sauf la semaine 26), nous avons accueilli plus de 1000 pèlerins/semaine, soit une moyenne journalière de plus de 140 pèlerins.

Vu le graphique hebdomadaire ci-dessus, la **fréquentation journalière** ne peut qu'être souvent importante : très nombreux sont les jours où nous avons enregistré plus de 200 pèlerins.

Le pic du début août

Selon www.diarodenavarra.es du 3 août, ce sont environ 1200 pèlerins qui ont été enregistrés à la Collégiale de Roncevaux en 2 jours, soit 773 le samedi et un peu moins de 500 le dimanche, ce qui, quant à l'hébergement des pèlerins, pourraient interpellier fortement ceux qui ont déjà effectué les premières étapes du camino francès ou ceux qui souhaitent l'entreprendre en 2010.

Qu'en est-il à Saint-Jean-Pied-de-Port pour cette fin de semaine ?

Après un vendredi chargé (247 passages), l'Accueil du 39 rue de la Citadelle a reçu 353 pèlerins le samedi 1^{er} août et 297 le dimanche 2, soit un total de 650 pour cette fin de semaine avec 25 nationalités différentes : 180 Espagnols, 167 Italiens, 128 Français, 57 Allemands, 27 Belges, 19 Néerlandais, 11 Hongrois, 9 Britanniques, 8 Irlandais et 8 Polonais, 7 Portugais ainsi que quelques représentants de la Suède, du Brésil, de l'Argentine, de l'Autriche, du Canada, de la Suisse, des Etats-Unis, de la Centrafrique, de la Corée du Sud, du Luxembourg, du Paraguay, de l'Algérie, de l'Australie et de la Slovaquie.

La parité Hommes-Femmes ?

43,6 % de Femmes en 2009 (44 % en 2008).

Pour les 10 pays les plus importants (par le nombre de pèlerins), le pourcentage de femmes est, par ordre décroissant :

58,6 % pour les Canadiennes, 56,2 % pour les Sud-Coréennes, 48,9 % pour les Françaises, 47,6 % pour les Nord-Américaines, 41,8 % pour les Allemands et les Britanniques, près de 38 % pour les Néerlandaises et les Belges, et environ 32 % pour les Italiennes et les Espagnoles.

A pied ou à vélo ?

12,3 % de cyclistes en 2009 alors qu'ils étaient 12,8 % en 2008 .

Comme les années précédentes, il y a environ 3 fois plus de cyclistes masculins que de cyclistes féminines.

	Hommes à pied	Hommes à vélo	Femmes à pied	Femmes à vélo
2009	46,6 %	9,7 %	41,0 %	2,6 %
2008	46,0 %	9,9 %	41,2 %	2,9 %

Pour les pays les plus importants (par le nombre de pèlerins), le pourcentage de cyclistes est, par ordre décroissant, de : 39,6 % pour les Néerlandais, 25,7 % pour les Italiens, 18,6 % pour les Espagnols, 17,1 % pour les Belges, 13 % pour les Allemands et les Britanniques, 5,2 % pour les Français, et moins de 1 % pour les Canadiens, les Nord-Américains et les Sud-Coréens.

Ce qui est étonnant, c'est que 12 Sud-Coréens ont déclaré qu'ils étaient à vélo !

On a enregistré en outre, 22 cavaliers et 11 cavalières : 16 Français, 5 Néerlandais, 4 Allemands, 2 Espagnols, 2 Argentins, 1 Italien, 1 Autrichien, 1 Polonais et 1 Canadien !

Nationalités

93 nationalités ont été accueillies en 2009, mais 47 d'entre elles ont moins de 10 pèlerins et 35 moins de 5 pèlerins ; ou pour mieux mettre en évidence la grande variabilité des nationalités représentées :

le Top 10 des nationalités comptabilise 79,3 % du total,

le Top 20 des nationalités comptabilise 94,1 % du total

Les Français représentent 23 % du total ; puis les Allemands (14,9 %), les Espagnols (14,6 %), les Italiens (9,3 %), soit plus de 61 % du total pour ces 4 nationalités.

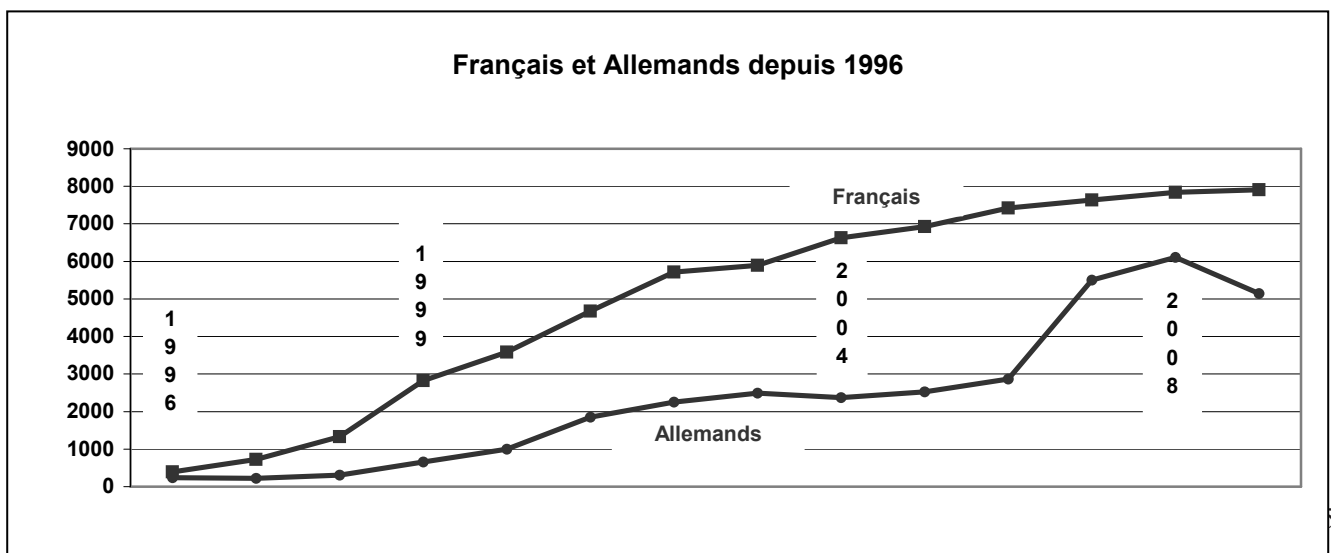
France 7975	Allemagne 5166	Espagne 5074	Italie 3228	Canada 1494	Pays-Bas 1052
G.B. 949	Belgique 915	U.S.A. 820	Corée du Sud 816	Irlande 807	Suisse 800
Autriche 681	Australie 657	Suède 472	Brésil 413	Hongrie 410	Pologne 328
Danemark 310	Norvège 259	Japon 247	Slovénie 226	Finlande 180	Tchéquie 145
Portugal 128	Nlle Zélande 117	Afr. du Sud 95	Mexique 88	Argentine 77	Slovaquie 67
Lituanie 44	Israël 38	Estonie 37	Roumanie 37	Vénézuéla 31	Luxembourg 30
Russie 29	Colombie 25	Chili 19	Lettonie 19	Croatie 18	Islande 15

Bulgarie (14), Grèce, Uruguay (13), Ukraine (11), Porto Rico (9), Andorre, Equateur (8), Paraguay, Pérou, Singapour, Turquie (6), Algérie, Chine, Costa Rica, Dominique, Liban (5), Honduras, Lichtenstein, Malte, Philippines, Salvador (4), Belarus, Bosnie-Herzégovine, Guatemala, Malaisie (3), Angola, Bolivie, Cameroun, Cuba, Indonésie, Nicaragua, Taiwan (2), Bénin, Centrafrique, Chypre, Ethiopie, Inde, Iran, Kenya, Madagascar, Maroc, Moldavie, Namibie, Panama, Saint-Marin, Sénégal, Sri Lanka, Syrie, Thaïlande, Togo, Zimbabwe (1)

Non communiqués : 97

Remarquable : les Sud-Coréens entrent dans le Top 10 !

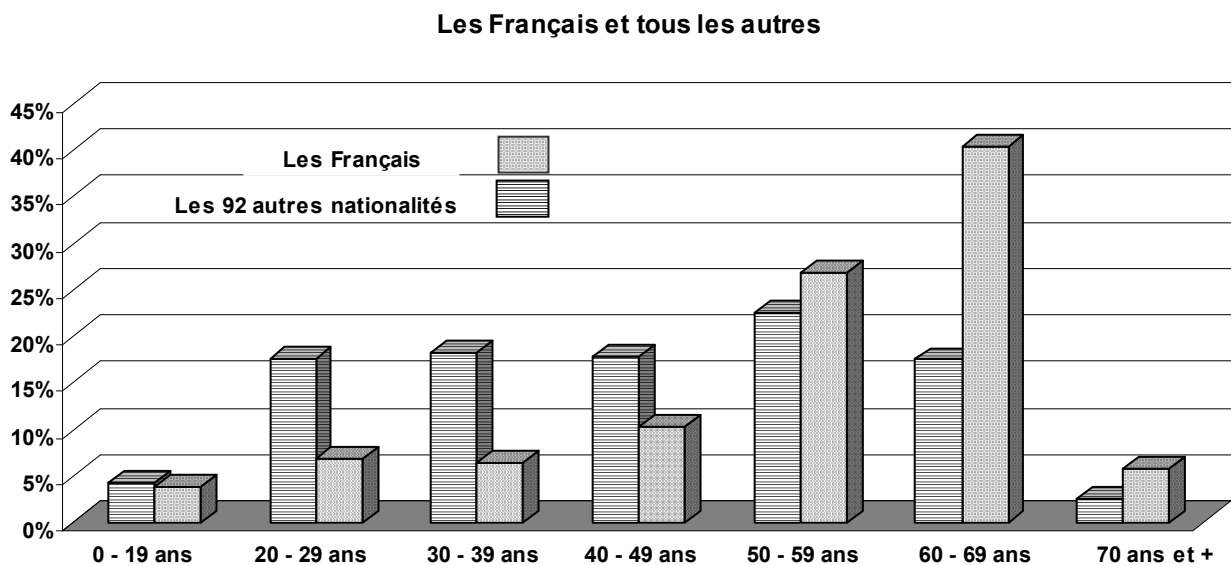
Sur le graphique ci-dessous, on remarque que la progression des Français, régulière depuis 1996, marque un léger ralentissement après l'année jacquaire 2004 ; par contre, pour les Allemands, l'augmentation, modeste jusqu'en 2006, progresse spectaculairement en 2007 (effet du livre de Hans-Peter Kerkeling) et s'inverse en 2009.



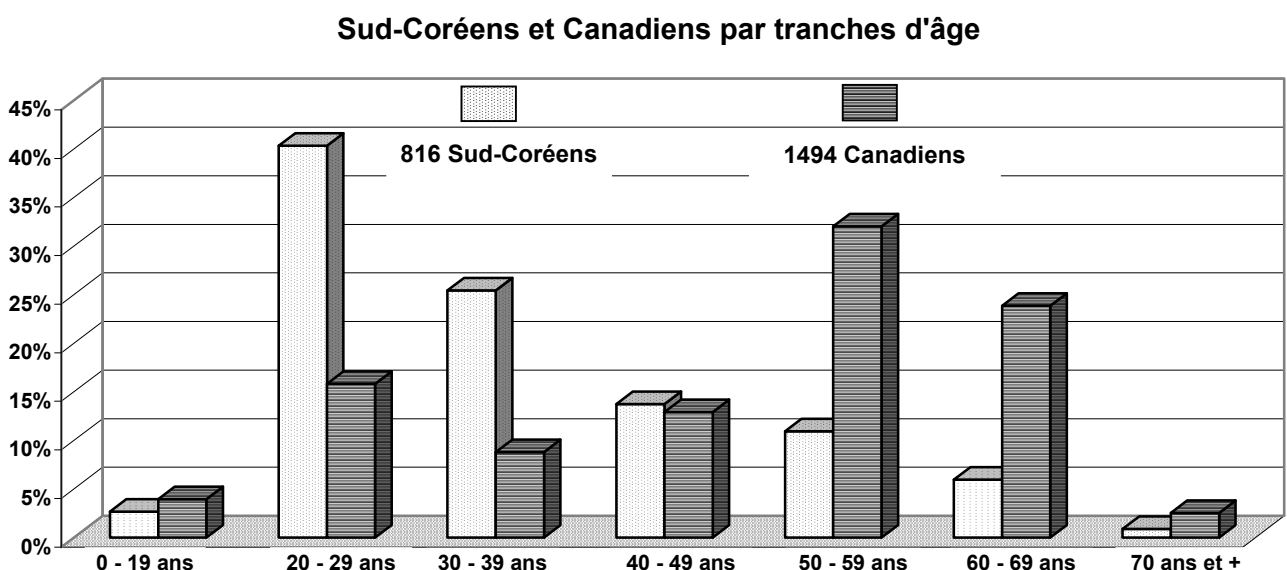
Les pèlerins par tranches d'âge

Les âges que les pèlerins indiquent sur les feuilles de passage ont été classés par tranches décennales entre 20 ans et 70 ans.

Le graphique ci-dessous permet de comparer les tranches d'âge des Français avec celles des 92 autres nationalités : la lecture des barres à partir de 50 ans montre clairement que les pèlerins français sont plus âgés que ceux des 92 autres nationalités, c'est encore plus marqué à partir de 60 ans.



Sur le graphique ci-après, la répartition par tranches d'âges est figurée pour des pèlerins de 2 pays non-européens qui sont dans le top 10, les Sud-Coréens et les Canadiens : Population jeune pour les Sud-Coréens, barres identiques pour les 40-49 ans et un grand nombre de Canadiens de plus de 50 ans.



Les pèlerins ont-ils commencé le Chemin à Saint-Jean-Pied-de-Port ou sont-ils arrivés à Saint-Jean à pied ou à vélo par d'autres Chemins ?

Le tableau ci-après permet de voir le nombre des pèlerins qui ont commencé le Chemin à Saint-Jean, le pourcentage de Français, mais également le nombre de ceux qui sont arrivés à Saint-Jean par les différents Chemins.

		Total	% du total (1+2)	Français	% Français
Commençant à Saint-Jean-Pied-de-Port	Total (1)	24582	71,6 %	2393	9,7 %
	Voie du Puy	6614	19,3 %	4356	54,9 %
Arrivant à Saint-Jean par les Chemins :	Voie de Vézelay	843	2,5 %	375	4,7 %
	Voie de Tours	909	2,6 %	342	4,3 %
	Voie d'Arles et du Piémont	461	1,3 %	220	2,8 %
	Autres Voies	930	2,7 %	246	3,1 %
	Total (2)	9757	28,4 %	5539	69,8 %
Total (1+2)		33339	100 %	7932	23,8 %
Non communiqués		286		34	
Total général :		34625		7966	23,0 %

Principale constatation : Comme les précédentes années, plus des 2/3 des pèlerins commencent le Chemin à Saint-Jean-Pied-de-Port mais il y a peu de Français (9,7 %).

Pour ceux qui arrivent par les différents Chemins, il est incontestable que la Voie du Puy est toujours la plus empruntée : 19,3 % du total général des pèlerins, plus de la moitié d'entre eux étant Français.

Sur les 34625 pèlerins enregistrés à Saint-Jean, seulement 12,3 % d'entre eux sont des cyclistes (dont 414 Français pour 411 en 2008); mais un examen détaillé des modes de déplacement montre que, sur les 4236 cyclistes, il y a :

63,7 % de cyclistes (121 Français) qui commencent le Chemin à Saint-Jean,

10,5 % de cyclistes (137 Français) pour les pèlerins de la Voie du Puy,

5,2 % de cyclistes (34 Français) pour ceux de la Voie de Vézelay,

10,6 % de cyclistes (69 Français) pour ceux de la Voie de Tours,

10 % de cyclistes (53 Français) pour ceux des Voies d'Arles, du Piémont, de Bayonne et de Roncevaux.

Robert LEFEVRE
lefevre641@orange.fr

Vous voulez être accueillant à Saint-Jean-Pied-de-Port ou hospitalier à Saint-Palais ?

Contactez-nous :

Association Les amis du Chemin de Saint-Jacques/64
39, rue de la Citadelle F 64220 Saint-Jean-Pied-de-Port
pelerin@compostelle.fr



Notre ami Paul Chirouse Membre de l'Association Rhône-Alpes et fidèle accueillant à SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT nous a envoyé ce message :

Je vous envoie un aperçu de l'accueil au Puyen Velay ouvert il y a 3 ans par l'Association Rhône-Alpes des Amis de St-Jacques (la plus importante de France, je crois, avec quelque 1700 adhérents) qui couvre 8 départements et comporte sur son territoire le Gr 65 Genève-Le Puy avec une bretelle passant par le nord de la Drôme et l'Ardèche pour se diriger vers Arles en longeant le fleuve. Ces tronçons sont en grande partie l'oeuvre du responsable des chemins de St-Jacques en Rhône-Alpes, Henri Jarnier, qui s'est aussi préoccupé des gîtes. Comme partout des équipes de baliseurs y entretiennent le Camino.

Mais revenons au gîte du Puy : ouvert de 15h00 à 22h00, basé sur le «donativo», il est un complément des autres accueils et hébergements de la ville. 43 lits dans une bâtisse du XVIIe siècle, 28, rue du cardinal de Polignac, au pied de la cathédrale. Petit-déjeuner inclus et depuis cette année, soupe gratuite le soir (retour aux sources!). Un pot d'accueil à 18h00 réunit les pèlerins dans un local voisin appartenant à l'Association jacquaire du Velay. Les hospitaliers, au nombre de 4, assurent 15 jours de présence, nettoient les dortoirs et les sanitaires, font la causette avec une authentique dentelière voisine, vont au pain de bonne heure et aux courses. Cette année, depuis le 1er avril pas moins de 800 pèlerins environ ont été accueillis: Allemands, Slaves, Suisses, Polonais, Autrichiens, Norvégiens, USA, Québécois...

Pour ceux qui le désirent, une bénédiction des pèlerins a lieu chaque matin après l'office au pied de la belle statue de St-Jacques dont le bâton, aurait été emporté, paraît-il, il y a quelques années par un pèlerin ! Ulteia..... Paul Chirouse.

Fréquentation des refuges du Limousin-Périgord

Un nouveau refuge associatif à Limoges

Une communauté de religieuses qui s'en va, un local devenu pour l'instant libre, c'est cette opportunité que Lucien Cochet a saisie pour proposer la création d'un refuge. Proposition acceptée et par un travail acharné mise en œuvre en quelques jours avec ouverture courant juin. Le plus difficile : trouver au pied levé des hospitaliers disponibles immédiatement. Malgré une diffusion de l'information en amont, tous les pèlerins n'étaient pas avertis.

Le refuge est idéalement situé en centre ville à quelques centaines de mètres de l'hôtel de ville : 11 rue du Clos Adrien 06 78 00 89 60.



Fréquentation année 2009

(Refuges gérés directement par l'association)

Refuge	2009	2008		
Limoges	101			(ouvert fin juin 2009)
La Coquille	416	83		(ouvert partiellement en 2008)
Sorges	443	393	+ 12,7 %	

Nous analyserons seulement **Sorges**, refuge ayant vu le plus grand nombre de passages et permettant la comparaison complète avec 2008

	2009	2008		2009	2008
Masculin	64 %	58 %	Féminin	36 %	42 %

Âge

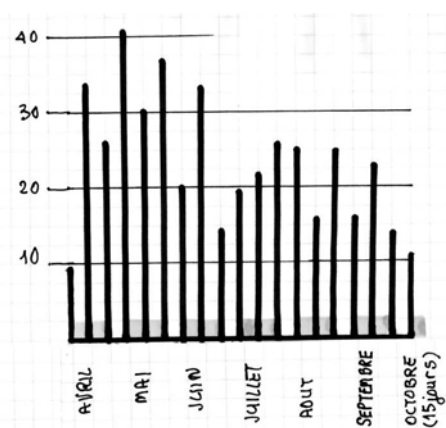
< 20	20 - 29	30 - 39	40 - 49	50 - 59	60 - 69	70 et +
10	38	27	44	120	174	28

Les plus jeunes 6^{1/2} et 8^{1/2} et 10 ans. Comme en 2008 à peu près les ¾ ont 50 ans et plus.

Pays

	2009		2008		2009	2008
France	255	57,6%	195	USA	2	2
Pays-Bas	52	Total des 3 pays 37,7 %	50	Afrique du Sud	1	
Allemagne	47		45	Danemark	1	
Belgique	46		43	Espagne	1	2
Canada	13		12	Luxembourg	1	
Suisse	6		4	Lettonie	1	
Grande-Bretagne	6		5	Norvège	1	
Autriche	3		8	Slovénie	1	
Portugal	3			Tchéquie	1	
Australie	2		3			

Parcours : 21% s'arrêtent à Saint-Jean-Pied-de-Port ou Roncevaux, et seuls 43% des pèlerins vont directement à Compostelle, le plus souvent les étrangers, en particulier les 3 pays : Pays-Bas, Allemagne, Belgique dont beaucoup partent aussi de leur domicile ou de leur pays d'origine. Le reste - soit plus d'un tiers - fractionne le trajet et tout particulièrement les Français dont la distance à Compostelle est pourtant moins grande.



Locomotion : 11 cyclistes, 1 pèlerine avec un âne, pratiquement tous les pèlerins vont à pied.

Période

Le refuge est resté ouvert du 1 avril au 15 octobre. Le graphique représente la fréquentation cumulée par période de 10 jours. Mi-avril à mi-juin est la période de plus grande fréquentation. Dans cette période le refuge affiche souvent complet.

Que réserve 2010 ? Difficile de le prédire. Tout au plus peut-on imaginer que seront sensibilisés ceux qui vont jusqu'à Compostelle. En 2009 ils représentent 43%.

Moi ? Hospitalier !!

Le visage exprime la surprise. Passant saluer l'hospitalière au refuge de Sorges, nous discutons avec un pèlerin. Au bout d'un moment je demande : «Vous n'auriez pas envie d'être hospitalier ?» La question semble inattendue et la réponse une sorte d'esquive pour celui qui la reçoit. Si c'est son premier «chemin» il n'a pas encore finalisé sa démarche et atteint le terme où, sur le parvis de Compostelle, on se prend à penser : «Et après». Le soir la conversation se poursuivra avec l'hospitalière. Et le lendemain, au moment de quitter le refuge, la réponse a évolué vers «Moi ? Pourquoi pas».

Alors vous aussi posez-vous la question. Car hospitalier : c'est plus que rendre ce que l'on a reçu, c'est une autre façon de faire le chemin. Vous ne marchez pas avec les pèlerins mais les pèlerins viennent à vous, vous êtes plus que jamais dans le chemin et toujours des leurs. D'ailleurs n'êtes-vous pas *hôte*, et eux vos *hôtes*. A l'inverse des récits de pèlerins, les témoignages d'hospitaliers se font rares. Contactez d'anciens hospitaliers, rencontrez-en au cours de réunions comme le rassemblement aquitain annuel, ou lisez ces quelques extraits.

Et vous saurez pourquoi répondre : «Hospitalier ? pourquoi pas»

Extraits de témoignages

«...Tous ces pèlerins merveilleux ! .. Tous ces moments heureux qui me furent octroyés grâce à ce rôle d'hospitalière dans un petit refuge de la Voie de Vézelay.

Ma dernière fournée de pèlerins avait formé une joyeuse tablée au petit déjeuner et, pour mieux m'entretenir le souvenir, je les avais contemplés longuement, prenant plaisir à les écouter encore parler du «Chemin de Compostelle.

Et puis ils avaient repris leur sac et leur bourdon pour repartir avec courage et détermination. Avant de passer derrière l'église, eux aussi m'avaient fait de grands signes. J'y avais répondu, très émue...»

Marcelle Lampe

Extraits de son recueil «Éclatement» - Impressions d'Hospitalière sur le Chemin de Compostelle Disponible auprès de l'association Limousin-Périgord

À mes frères

L'esprit dans les étoiles, mais les pieds sur terre, le cœur bienveillant pour vous accueillir, pèlerins-invités, hôtes de passage, je vous dois d'avoir nourri mes soirées de votre volonté d'Ultime.

J'ai fait de mon mieux pour que la halte soit bonne, pour ne pas sacrifier la qualité à une soirée éphémère, espérant vous donner un peu de ce je ne sais quoi, de ce sel du Chemin.

Si plus tard, vous souvenant de La Coquille, vous dites simplement : « Bien ! », sans arrière pensée, sans évoquer une chose plus qu'une autre, alors j'aurai trouvé le point d'équilibre, du dicible-indicible dont il ne reste que la plénitude.

La main tendue pour le don... j'ai reçu !

- d'un trentenaire, sur le quai de la gare voisine, stoppé par une tendinite : « Je ne suis plus tout à fait le même... »,

- d'Eugène, le mineur lorrain, qui nous a parlé des rubans de son bourdon et de l'ampoule de terre, celle de la tombe de ses parents. L'émotion était encore là le lendemain et nous nous sommes dit : « Au revoir ! », les larmes au bord des yeux.

- d'une Italienne de 69 ans, partie de chez elle en Belgique, endossant pour la première fois un sac à dos,

- de Daniel, le Martiniquais qui disait : « Ma compagne me manque, j'aimerais tellement qu'elle connaisse tout cela ! »

- d'Herbert, l'Allemand, qui s'arrêtait le nez sur la soupape de la cocotte-minute, se souvenant dans l'odeur de ma cuisine de celle de son foyer,

- de Plun, un Hollandais de deux mètres de haut qui se prosternait devant moi, ne sachant pas me dire autrement qu'il avait adoré mes spaghettis à la sauce bolognaise,

- d'Annie qui, entre douceur et compétence, m'a guidé sur le chemin de l'hospitalité.

- Mais de toi, pauvre Lola, qu'ai-je reçu ? Un éclat de ce qu'est ta vie. Et toi, qu'as-tu reçu ? Rien. Tes parents ne t'ont appris ni à recevoir, ni ce qu'est le respect d'ailleurs. Tu veux prendre, mais tu te trompes en prenant. Dommage, sur le Chemin, tu aurais pu créer une « belle variante » dans ta vie. Sait-on jamais, au fil des étapes... la Grâce... Bonne chance !

De chacun de vous, je fais un petit grain, de tous ces grains, un chapelet et je l'égrainerai de temps en temps. Il est des rencontres qui se font et qui ne se défont plus.

M-J. Sanz 24 juin 2009

Extrait d'un message

«... Peut être le sais-tu déjà par l'association, mon séjour au refuge municipal de Sorges a été pour moi une expérience fabuleuse en tant qu'hospitalière, cet échange et la disponibilité que j'avais pour chaque pèlerin différent m'ont épanouie et quelques matins je serai bien repartie avec certains. Il se passe vraiment quelque chose sur ce chemin..... »

Michèle Duboy-Saupique

Devenez HOSPITALIER en 2010

dans l'un des refuges associatifs du Limousin-Périgord

Hospitalier : une autre expérience du «Chemin de Saint-Jacques»

Refuge de LIMOGES

Capitale de la région Limousin. Fin de l'étape Saint-Léonard-de-Noblat/Limoges

Accès : routes, autoroute A20, SNCF, aéroport.

- 8 lits pour pèlerins - box particulier pour 1 ou 2 hospitaliers

Refuge de SORGES

Petit bourg situé à 20 km au nord de Périgueux. Fin de l'étape Thiviers/Sorges

Accès : route nationale 21, gare SNCF Périgueux ou Thiviers

- 5 lits pour pèlerins - 1 box particulier pour 1 ou 2 hospitaliers

Refuge de LA COQUILLE

Bourg du Périgord à 45 km au nord de Périgueux. Fin de l'étape Châlus/La Coquille

Accès : route nationale 21, gare SNCF ligne Limoges-Périgueux

- 5 lits pour pèlerin - chambre séparée pour 1 ou 2 hospitaliers

Vous aurez à tenir l'un de ces refuges situés sur la voie de Vézelay

Ces refuges acceptent les *pèlerins avec crédenial*, avec le principe de *libre participation aux frais*.

Ouverture : **15 mars au 15 octobre**.

Périodes (de préférence 15 jours) : 1^{er} au 15, ou du 16 à la fin du mois.

Vous pouvez aussi vous inscrire comme remplaçant éventuel

Renseignements et inscription

Responsable hospitaliers : Lucien Cochet

Tél. 05 55 79 47 53 - 06 75 63 57 61 - cochet.lucien@wanadoo.fr

Amis et Pèlerins de Saint-Jacques du Limousin-Périgord

8 rue de la Constitution - 24000 PÉRIGUEUX Tél. : 05 53 35 32 72

Le refuge de Saint-Léonard-de-Noblat

Suivez le guide Jean Bonnet

Une association loi 1901 intitulée "Refuge Saint-Léonard des Pèlerins de Saint-Jacques" a été créée en juillet 2003 par d'anciens pèlerins et quelques autres habitants de la ville, intéressés par cette initiative.

En 2004, le Père Thomas, curé de la paroisse, a mis à notre disposition deux chambres disposant de douches et la cuisine de l'ancien presbytère. Cette année-là et l'année 2005 nous avons accueilli les pèlerins dans ce lieu que nous avons aménagé avec le mobilier qui était dans le bâtiment.

Depuis 2006, l'association dispose d'un logement comprenant 3 chambres, une salle commune, une cuisine, une salle de bains et des sanitaires. Ce lieu a été mis à notre disposition par la municipalité, il est idéalement situé pour l'accueil des pèlerins car juste à côté de la collégiale et tout proche des commerces du centre ville.

Grâce au Lions'Club de Saint-Léonard qui nous a offert la literie, et à la municipalité qui a fourni une table et des chaises, nous avons accueilli les pèlerins dès le début avril 2006 dans ce nouveau refuge d'une capacité de 8 couchages.

Depuis l'an dernier, nous disposons également d'un canapé qui permet de loger, en dépannage, deux personnes de plus et aussi d'un

sèche-linge, bien utile quand les pèlerins arrivent par temps de pluie.

Dans la cuisine, une plaque chauffante électrique à 3 feux et un micro-onde permettent la confection de repas chauds. Quelques produits de première nécessité sont à la disposition des pèlerins : huile, vinaigre, assaisonnements, café, sucre, nouilles, riz...



Depuis la salle
vue sur la collégiale



Comment fonctionne ce refuge ?

Les jours ouvrables : les pèlerins sont accueillis à l'Office de Tourisme où, sur présentation de la credential, leur est remise la clé du refuge. Les dimanches et jours fériés ce sont les membres de l'association qui prennent le relais ; une liste de ces bénévoles est affichée à l'entrée du refuge. Bien que le coût de la nuitée soit libre, nous considérons 5 à 10€ comme raisonnable pour la prestation fournie.

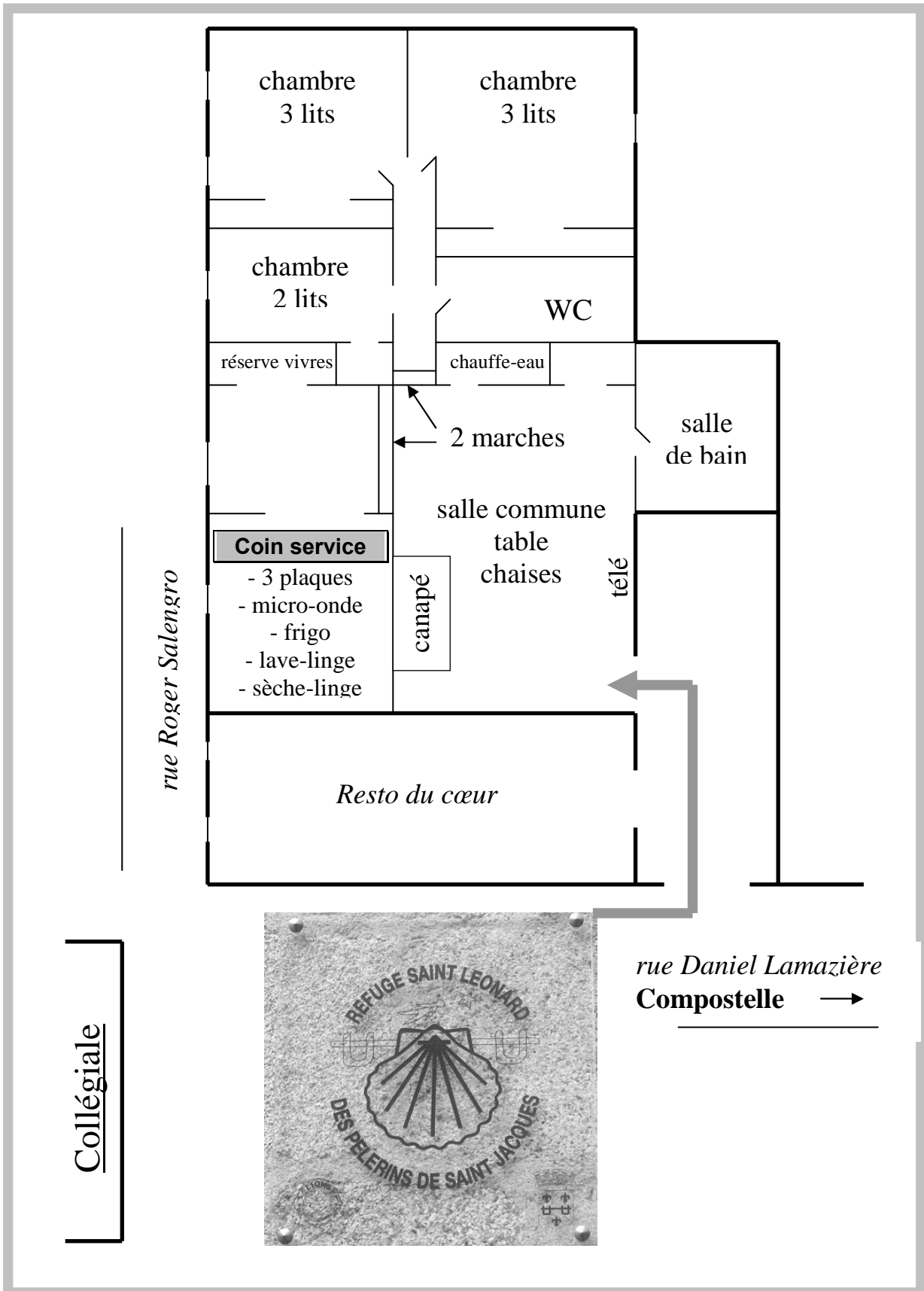
En 2008, nous avons accueilli 408 pèlerins, le foyer Jean XXIII de son côté en a reçu 112. Un accueil existe aussi en chambres d'hôtes et dans les hôtels.

Au cours des visites que nous faisons aux pèlerins nous apprenons que si la grande majorité emprunte la voie de Vézelay certains passent par le GR 654 et quelques-uns se dirigent vers Rocamadour pour rejoindre la voie du Puy.



Félicitations et encouragements à Jean Bonnet et à l'équipe qui gère cet agréable et apprécié refuge. En souhaitant le passage de nombreux pèlerins.

Plan du refuge pèlerin



I.- VALENCIA – TOLEDO

Eloge de la Chevalerie : Santiago Caballero, El Cid Campeador, Don Quijote ...

« **Valencia** es la tierra de las flores, de la luz y del amor ... » A peine débarqué du car dans cette ville méditerranéenne, le passager respire avec délice le parfum exhalé par les orangers en fleur.

« Valencia la sentir como perfume En tus huertos el azahar. »

Sous le ciel bleu d'azur de cette belle journée ensoleillée, dans la ville insouciant, règne sans partage un air de fête. A deux jours de l'arrivée du Printemps, à la veille de célébrer la Saint Joseph et la Mi-Carême, la population, à l'occasion des « **Fallas**, » laisse gaiement éclater sa joie de vivre. Par les fenêtres de l'autobus, je peux apercevoir les groupes folkloriques qui se rassemblent sur les rives du **rio Turia** avant de défiler solennellement jusqu'à la Cathédrale. Comment ne pas être ébloui par les somptueuses toilettes des femmes revêtues de leurs magnifiques costumes traditionnels ?

Tel **Don Quijote**, je peux craindre d'être tombé sous les charmes maléfiques des enchanteurs ! En effet, je remarque, non sans surprise, une enfilade de ponts majestueux dont les arches enjambent le lit du fleuve ... où ne coule pas même le moindre filet d'eau : comme dans un paysage de rêve, le cours d'eau s'est évanoui pour faire place à des jardins ; des promeneurs paisibles en parcourent tranquillement les allées. Apprendre que le rio a été détourné pour éviter les inondations catastrophiques du passé élucidera bientôt ce mystère.

A l'est de la ville, une passerelle futuriste, le Pont de l'Alameda, a été familièrement baptisée le **Peineta** car sa structure évoque le grand peigne en écaille que plantent dans leur chignon les femmes de Valence pour soutenir la mantilla. Elle s'intègre parfaitement à tout un ensemble de bâtiments d'avant-garde : la Cité des Arts et des Sciences.

*« Peregrino, si te gusta la soledad... este es tu camino ! » Voilà un avertissement qui a bien de quoi faire hésiter le pèlerin qui se croyait pourtant bien décidé et fin prêt à faire le premier pas sur cet itinéraire. Valentia, signifie aussi bien « vaillance, bravoure » que « fanfaronnade, » ce qui nous ramène encore aux mésaventures du célèbre chevalier à la triste figure. Mais le pèlerin, lui, ne se lance-t-il pas désarmé, sans heaume, sans lance, sans écu, sur ce chemin de solitude, porté par son rêve
« Tenter, sans force et sans armure - D'atteindre l'inaccessible étoile –
Telle est (sa) quête - Suivre l'étoile ... l'inaccessible étoile. »*

Un autre héros légendaire m'accueille dès mon arrivée à Valence : Rodrigo Diaz, « **El Cid Campeador**. » Ce génial stratège libéra en 1094 le Royaume de Valence de cinq longs siècles de domination musulmane ; c'est l'un des exploits les plus glorieux de la Reconquista, célébré dans une chanson de geste « **El Cantar del Mio Cid**. » Toute la chrétienté prit le deuil à l'annonce de la mort d'« el conde Rodrigo Diaz » en 1099 ; et trois années plus tard, la ville retomba aux mains des Maures.

Après la victoire décisive en 1238 de **Jaime I el Conquistador**, roi d'Aragon, la ville de Valence se trouve définitivement rattachée à son royaume. Ce roi d'Aragon, né à Montpellier et qui devait mourir couvert de gloire en 1276, mérita sa réputation de Conquérant, « Conqueridor, » « Conquistador, » pour avoir combattu sans relâche et vaincu les armées musulmanes qui tenaient des places-fortes réputées inexpugnables.

Saint Jacques Matamore, El Cid Campeador, le Roi Jacques Ier d'Aragon : de Valence à Tolède, sur ce premier tronçon du Chemin du Levant, je ne vais guère rencontrer de pèlerins, mais me trouverai escorté par les ombres tutélaires de ces acteurs de la Reconquista. **Don Quijote** n'éprouve guère de scrupules à voir en Santiago l'un de ces héros légendaires de l'ordre de la « **chevalerie errante** » :

« ... on découvrit le patron des Espagnes à cheval, l'épée sanglante, foulant les Maures et marchant sur leurs têtes. Quand Don Quijote l'aperçut, il dit : « C'est celui-ci qui est vraiment chevalier et des escadrons du Christ. On le nomme Don San Diègue Matamore, l'un des plus saints et des plus vaillants chevaliers qu'eut jamais le monde, et que le Ciel ait maintenant. (...) Tu dois savoir (Sancho) que Dieu a donné à l'Espagne pour patron et pour protecteur ce grand chevalier de la Croix Vermeille, et principalement durant les cruelles

guerres que les Espagnols ont eu à soutenir contre les Maures, et c'est pour cela qu'ils l'invoquent en toutes leurs batailles comme leur défenseur. Et souvent on l'a vu visiblement dans les combats, renversant, foulant aux pieds, détruisant et tuant les escadrons de Sarrasins, et je pourrais, en preuve de cette vérité, t'alléguer une foule d'exemples que l'on trouve dans les véridiques histoires de l'Espagne. » (Don Quijote II : Chap LVIII)

« Mais moi, poussé par mon étoile, je suis le chemin étroit de la chevalerie errante ... » confie Don Quijote (II. : Chap XXXII.)



Les pieds de saint Jacques auraient foulé la poussière des sentiers en cette région après que l'apôtre eut débarqué à **Cartagena** : de nos jours, le « **Camino del Azahar**, » le chemin de la fleur d'oranger, invite le pèlerin à suivre ses traces. Cet itinéraire rejoint près d'Albacete le **Camino de Levante** que j'ai choisi de parcourir jusqu'à Tolède : quelque cent kilomètres à travers la Comunidad Valenciana et deux fois plus dans la Mancha avant d'atteindre l'ancienne capitale de l'Espagne et du Saint Empire Romain Germanique à l'époque de Charles Quint, Tolède.

Dans ces régions que se disputèrent si âprement troupes musulmanes et chrétiennes, l'écho du vieux cri de guerre des armées de la Reconquista semble encore retentir comme pour annoncer une charge de cavalerie :

« ¡ Santiago y cierra, España ! »

Cette invocation à l'apôtre aurait été utilisée pour la première fois à la bataille de las Navas de Tolosa.

Vendredi 20 Mars 2009, jour du Printemps ! En route ! Je vais quitter de bon matin Valence qui a célébré

pendant quatre jours ses « Fallas » à grand renfort de fanfares, de pétards et de feux d'artifice ; la veille, à minuit, des centaines d'autodafés ont embrasé la ville. Œuvres d'art éphémères, les gigantesques compositions satiriques de bois et de carton-pâte ont été condamnées au bûcher. Symboliquement, avec l'arrivée du Printemps, de même que la nature renaît après l'hiver, la population livre aux flammes purificatrices les traces du passé ; ainsi libéré par ce feu de joie, chacun peut maintenant se tourner vers l'avenir et prendre un nouveau départ. Je ne peux donc que me sentir frais et dispos pour entamer mon pèlerinage.

Comme toujours, en Espagne et ailleurs, ce rituel d'origine païenne a vite été canalisé par l'église. Le bon peuple prétendait-il ainsi se laisser aller sans entraves à sa joie de vivre ? ... Le Printemps coïncide avec la Mi-Carême, et trois semaines avant Pâques, le jour de la Saint Joseph, curieusement, Valence célèbre la Virgen de los Desamparados, la vierge des affligés ; les fidèles viennent offrir des centaines de bouquets d'œillet pour « broder » l'immense manteau qui recouvre une statue dressée sous un dais sur la Plaza de la Virgen, et si haute qu'elle domine la Basilique voisine. La cofradía de la Mare de Déu dels Innocents i Desemparats prenait en charge les aliénés, et donnait une sépulture décente aux condamnés à mort. La foule, recueillie et silencieuse, se presse autour de la statue et manifeste une ferveur religieuse sincère ... Dès le début de l'après midi, la fête reprendra ses droits au milieu des explosions de pétards ; la fumée et l'odeur de la poudre mettront « un certain temps » à se dissiper dans les ruelles étroites.

Le symbole de la ville de Valence est le Miguelete, le clocher de la Cathédrale. Sa hauteur, 50,85 mètres, correspond très précisément à son périmètre ! J'en gravis les 207 marches d'un petit escalier en colimaçon pour accéder au sommet qui offre une vue panoramique de la ville. La cathédrale abrite dans la Salle Capitulaire, un véritable trésor, le Saint Graal, la coupe avec laquelle le Christ aurait célébré la Cène et qui aurait servi à recueillir son sang. Ce calice, dans les légendes du Moyen-âge, finit par acquérir une valeur symbolique exceptionnelle : les plus valeureux chevaliers se lancent à sa recherche et doivent, au prix d'un

courage surhumain, affronter les pires épreuves. Le Graal devient l'objet d'une quête initiatique où chacun révèle ou découvre sa vraie nature. Voilà qui ramène à l'esprit du pèlerinage. Et d'ailleurs, n'est-ce pas la statue de Saint Jacques qui semble veiller jalousement sur ce trésor ?

En dehors du Miguelete, Valence possède un autre édifice emblématique : La Lonja de la Seda, bourse de la soie, appelée encore Lonja de los Mercaderes. Ce bâtiment du XV^{ème} siècle, de style gothique, et à vocation commerciale est grandiose : il me faut lever la tête pour admirer, à seize mètres de hauteur, les figures allégoriques peintes sur des voûtes supportées par de fines colonnes hélicoïdales. La magnificence de cette construction témoigne de la prospérité qu'apportaient à la ville les marchandises qui transitaient par son port.

« Ex Oriente Lux ! » Le Camino de Levante part de Valence sur la côte Méditerranéenne et traverse l'Espagne d'Est en Ouest en direction de Saint Jacques de Compostelle et de Fisterra sur les rives de « la mer des ténèbres. » La lumière, la civilisation, la culture, la spiritualité arrivaient d'Orient ; les vents et les flots de Mare Nostrum acheminaient les idées nouvelles qui suivaient les voies maritimes. Inversement, de Valence s'embarquaient pour le pèlerinage de Rome ou de Jérusalem les chrétiens qui souhaitaient, à contre courant, remonter aux sources de leur religion.

VENDREDI 20 MARS 2009 Printemps ETAPE n° 1 : VALENCIA – BENIFAIO (23.6 km)

Je laisse Valence derrière moi, impatient maintenant de retrouver cette joie mystérieuse qu'engendrent les longues marches ... Mais, paradoxalement, au départ, le Chemin de Santiago se dirige vers le sud. Le cap nord-ouest sera repris après La Font de la Figuera, soit après cinq étapes et une bonne centaine de kilomètres, au moment de quitter la Comunidad Valenciana. En descendant l'interminable Carrer San Vicente Martir, j'aperçois en traversant la Plaça de Espanya, une statue équestre du Cid Campeador fièrement campé sur son cheval et brandissant son étendard. Le Camino de Levante, en effet va côtoyer jusqu'à Xativa un tronçon du Camino del Cid baptisé El Ramal de la Defensa por el Sur. Les almoravides avaient édifié dans cette région un certain nombre de places-fortes dont le contrôle par les troupes du Cid était indispensable avant de pouvoir mettre le siège devant Valence. L'Ayuntamiento de Silla à 12 kilomètres de Valence est dominé encore aujourd'hui par une tour de guet arabe rectangulaire du XI^{ème} siècle.

Le nom d'Almussafes, le milieu du chemin, souligne la situation stratégique, à mi-route entre Valence et Xativa, de ce poste de douanes musulman au même titre que la Torre de Raced. La fin de cette première étape est proche et il est bien agréable de longer la Albufera, petite mer intérieure d'eau douce ainsi baptisée par les arabes ; grâce à l'irrigation y prospèrent cultures maraîchères et arbres fruitiers. Le Roi Jaime Ier fit don des terres aux soldats de Montpellier qui l'avaient accompagné. Ce parc naturel est un intermède bien agréable après la longue traversée de la zone industrielle à la sortie de Valence.

Le balisage du chemin reflète le rôle de premier plan qu'il a joué à différentes époques : outre les flechas amarillos du Camino de Levante, le pèlerin trouve sur son passage quelques copies de borne miliaries. Elles ont été érigées pour lui rappeler qu'il suit la Via Augusta, qui, dans le prolongement de la voie domitienne, reliait, en longeant la Méditerranée, les Pyrénées Orientales à Valentia, Corduba (Cordoue), Hispalis (Séville) et Gades (Cadix). Les Amigos del Camino de Santiago-Comunidad Valenciana ont soigneusement balisé l'itinéraire de bandes de carrés bleus et blancs où figurent la coquille, la rose des vents et le heaume du roi Jaime Ier surmonté d'une tête de dragon, emblème de Valence. Et ce chemin est également le GR balisé, comme c'est l'usage, de tirets rouges et blancs.

Finalement, au terme de cette première étape de mise en jambes, je décide de poursuivre jusqu'à Benifaio au prix d'un dernier effort ; je m'en trouve bien récompensé car, après le bruit et la fureur de Valence, je passe la soirée dans une ferme écologique, la Granja La Peira, véritable refuge de silence. Le maître des lieux, très accueillant, est un ingénieur agronome qui consacre son énergie à prêcher concrètement, par l'exemple, sur le terrain, la défense de l'environnement. Dans le cadre de cette politique, le dîner comme le petit déjeuner consisteront en une délicieuse dégustation des produits de la ferme récoltés sur place.

SAMEDI 21 MARS 2009 ETAPE 2 : BENIFAIO - ALZIRA (Camino del Cid) (18.8 km)

Une douzaine de kilomètres d'une petite route goudronnée tracée au milieu des arbres fruitiers mène à **Algemesi**. Le Camino suit encore fidèlement la **Via Augusta**. Et c'est bien **Saint Jacques** qui, sous divers noms, va accueillir le pèlerin à **Algemesi** : en face de l'Ayuntamiento, au-dessus du porche de l'Iglesia del **Apostol San Jaime**, figure une statue en pierre de **Sant Jaume Apostol** en pèlerin. Le porche principal ouvre curieusement sur une chapelle qui forme un angle droit avec la nef : une plaque y rappelle que le Pape **Jean Paul II** conféra en 1986 à cette église la dignité de basilique.

La légendaire pluie du matin qui n'effraie pas le pèlerin cesse, et une bonne heure de marche me conduit à l'entrée d'**Alzira** : une **cruz cubierta** érigée en 2008 en bordure de la nationale marque le huit-centième anniversaire de la naissance à **Montpellier** du futur Roi **Jaime I d'Aragon**. Le roi avait libéré la ville en 1242, et cette victoire sera capitale pour la suite des événements : en effet, **Alzira** contrôlait la traversée du **rio Jucar** et l'entrée du Royaume de Valence, comme le rappelle très justement sa devise : « *Clauo regnum et adaperio.* » Aujourd'hui, par craintes de nouvelles inondations catastrophiques, le cours du **rio Jucar** a été détourné et les statues des saints patrons de la ville érigées sur les piles du pont dominant maintenant un boulevard. **Jaime I** séjourna souvent dans cette ville et on désigna son palais sous le nom de *Casa real o del rey o Casa de la Olivera* ; il y mourut après avoir abdiqué en 1276 et, selon la légende, demanda à être enseveli avec l'habit des moines cisterciens. **Jaime I el Conquistador** reste présent à **Alzira** sous la forme d'une imposante statue de bronze sur la place de l'Ayuntamiento.

L'ombre du **Cid Campeador** plane également sur la cité : le sello porte la mention **Camino del Cid**. En 1098, le **Cid** avait fait don à la Cathédrale de Valence des terres et propriétés d'**Alzira**.

DIMANCHE 22 MARS 2009 ETAPE 3 : ALZIRA – XATIVA (23.8 km)

Ce matin, j'ai à peine tourné le dos à la ville que je me retrouve plongé en pleine nature au milieu des orangers chargés de fruits mûrs. Carcaixent s'autoproclame fièrement « *cuna de la naranja* » (berceau de l'orange.) Impossible de résister à la tentation de cueillir une orange sur l'arbre, il n'y a qu'à tendre la main : la petite rengaine de Gilbert Bécaud ... « Tu as volé as volé as volé l'orange ... du marchand ... » qui trotte dans ma tête ne m'inspire aucun remord !



Et pour compléter cet enchantement, le chemin baigne dans l'odeur suave, douceâtre, de la fleur d'oranger, **el azahar** que chantaient les poètes arabes. Je ne suis pas le premier à me laisser ainsi transporter dans le jardin d'Eden par ce paysage : dans le roman de Vicente Blasco Ibañez "Entre Naranjos" (Dans les Orangers) publié en 1900, le personnage principal évoque ses ancêtres qui s'extasièrent sans retenue lorsqu'ils découvrirent la région de Valence alors qu'ils venaient des jardins magiques de Bagdad et du pays des splendeurs des Mille et une Nuits. Au flanc des collines, ces arbres ne forment-ils pas une houle de velours dont la lumière du soleil recouvre d'un vernis brillant les feuilles alors que les fleurs éphémères exhibent avec une coquetterie éhontée leur blancheur immaculée ? Et le personnage déplore la destruction de ce paradis avec l'intrusion de cavaliers coiffés de casques terrifiants dont les ailes encadraient l'effrayant dragon qui le couronnait, casques identiques à celui du Roi **Jacques le Conquérant** qui figure sur le balisage de la **Via Augusta**. Et l'église de Carcaixent, Templo de la Asuncion abrite un tableau représentant **Santiago Caballero**, « visiblement vu dans les combats » comme le soulignait **Don Quijote**.

Une passerelle au-dessus de la route à la sortie de **Cogullada** permet de constater que la région est cernée par les montagnes. En suivant docilement le balisage, je passe près de l'église San Pedro Apostol de **La Pobla Llarga** devant laquelle trône une vierge réalisée d'une composition de fleurs rouges et blanches. Et je trouve bien, comme annoncé dans le guide, le petit **pont de l'Ase** dont l'unique arche fut construite à l'époque musulmane. Le soleil est implacable en ce début d'après-midi, et en raison de travaux de construction d'une route, le balisage devient incertain. Enfin, je gagne **Manuel**, évite **Torre Loris** et arrive au pied de **Xativa**

dominé par une formidable forteresse et, la lassitude se faisant sentir, j'en reporte l'assaut **à demain, si vous le voulez bien !** Pour l'instant, de la fenêtre de ma chambre, je me contente du magnifique paysage qui se déroule sous mes yeux : **Xativa** se niche, prise en tenailles, entre les derniers contreforts du Sistema Iberic au nord-ouest et les premiers sommets des Sistemas Beticos au sud-ouest. (Le hall de l'hôtel offre tout un éventail de dépliants touristiques très bien documentés sur toute la région, d'où la précision de mes nouvelles connaissances fraîchement acquises.) Un vent glacial dans la soirée vient rappeler la proximité des montagnes. Mais le relief n'isole pas la ville que traversait déjà une voie romaine : le tracé de la **Via Augusta** utilise ce passage naturel entre le Sud de la **Meseta** et la **Méditerranée**. **Hannibal** aurait emprunté cet itinéraire pour mener ses Carthaginois vers Rome. **Xativa**, selon El Cantar de **Mio Cid**, fut reprise aux musulmans par « El Campeador » et, depuis Valence, j'ai retracé sur le Camino de Levante la route d'El Camino del Cid qui traverse **Alfajar**, **Catarroja**, **Silla**, **Almussafes**, **Alzira**, **Carcaixent**, **La Pobla Llarga**, et **Manuel** avant d'aboutir à **Xativa** ; au-delà, il continue à descendre vers le Sud en direction d'**Alicante**.

LUNDI 23 MARS 2009 ETAPE 4 : XATIVA – VALLADA (20.3 km)

Déambulation matinale au gré de mon inspiration le long des rues déjà très animées du centre historique de **Xativa** : au milieu de ce labyrinthe, je me retrouve soudain transporté en plein cœur d'une ville prospère du XV^{ème} siècle ! Et pourtant, au cours de la guerre de succession au trône d'Espagne, la cité fut mise à sac puis livrée aux flammes par les troupes de **Philippe V** après sa victoire d'**Almansa** (1707) ; les habitants ne trouvèrent leur salut que dans une fuite précipitée et l'exil. On les surnomme depuis les **socarrats** (roussis) ; ils ont la rancune tenace et, encore aujourd'hui, le portrait de ce roi est accroché la tête en bas au Musée **Almodi**.

Xativa avait déjà connu auparavant une grande période de prospérité au temps d'**Al Andalus**. La qualité du papier fabriqué à base de paille de riz grâce au savoir-faire des musulmans était renommée jusque dans le monde Chrétien. Et la ville connaissait un grand rayonnement grâce à ses lettrés et à ses savants. La reconquête de la ville fut l'œuvre du Roi **Jaume Ier** en 1244.

Devant le Real Monasterio de Santa Clara, fondé dès 1325, près de l'ancien Couvento de los Trinitarios, se dresse une fontaine gothique, et bientôt, en remontant les rues en pente, je découvre la **Seu**, la Colegiata **Balısica de Santa Maria**, commencée en 1596 après la destruction de la mosquée ; sa hauteur et la pureté de ligne impressionnent. Elle contraste fortement avec la façade de l'**antiguo hospital** (XV^{ème} siècle) et de la **capilla gotica** de style renaissance. Sur la place se dresse la statue du Pape **Calixto III**, l'un des deux papes de la famille **Borgia**, élu en 1455 ; j'avais remarqué la maison natale de son neveu, le futur **Alejandro VI**, élu en 1492, sur une petite place légèrement en contre-bas. De **Valence** à **Xativa** et **Canals**, le Chemin du Levant se superpose à la **Ruta de los Borja**.

La situation stratégique de la ville a engendré une histoire mouvementée dont témoignent les différentes phases de construction de la colossale forteresse et l'extension des remparts : d'origine ibère, le château-fort sera successivement remanié à chaque fois qu'il changera de mains en fonction de la fortune des batailles. En me retournant une dernière fois avant d'entamer une nouvelle étape, c'est de ce formidable mur d'enceinte couronnant le promontoire dont j'emporte le souvenir. Et pourtant, je suis encore loin d'avoir épuisé mon inventaire des châteaux en Espagne, bien réels ceux-là !

Les orangers vont céder la place aux roseaux dans une zone marécageuse autour d'**Anahuir** et, pour m'accueillir à **Ayacor** au terme d'une rude montée, les cloches de l'Iglesia **Santiago Apostol Plaza Sant Jaume** m'annoncent qu'il est déjà onze heures. En traversant **Canals**, je vois se dresser devant moi au centre de pans de murailles en ruines la **Torre de los Borgia**, haute tour rectangulaire surélevée sur un soubassement de pierre. Puis, de nouveau, le calme de la campagne, et l'odeur subtile qui baigne les orangeries stimule l'inspiration :

« La terre est bleue comme une orange. » Cette vision surréaliste surgie de l'imagination de **Paul Eluard** devient bien réelle devant mes yeux : notre planète, bleue et froide aux yeux des astronautes, est gorgée de chaleur ; dans la chaude lueur du soleil écrasant en ce début d'après-midi, l'écorce des fruits a perdu de son éclat, comme intimidée.

Au nord-ouest, de l'autre côté de la vallée, se découpe sur le ciel bleu l'imposante silhouette du château de **Montesa**, castillo templario, perché sur un piton rocheux ; elle domine le village construit sur les contreforts de la sierra. Les murailles d'enceinte font plus de trente mètres de hauteur. Cette place-forte

accueillait les moines-soldats de la **Orden de Montesa** dont l'effectif pouvait atteindre deux mille hommes chargés de défendre la frontière sud du Royaume d'Aragon. Le refrain de la chanson de Jacques Brel scande impitoyablement les interminables minutes des tours de garde que les guetteurs, perdus au milieu de nulle part dans ce « Désert des Tartares, » doivent passer sur le chemin de ronde derrière les créneaux :

*« Je m'appelle Zangra et déjà Capitaine
Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros. »*

Comme Dino Buzzati, on imagine l'impatience des fantômes de ces sentinelles qui, au milieu de ces ruines imposantes, continuent à surveiller, l'œil aux aguets, l'immensité de la plaine, espérant et redoutant à la fois la menace qui pourrait surgir à l'horizon et viendrait enfin combler leur désir posthume et d'action et de gloire ou, du moins, les arracher à l'ennui de cette veille interminable et en apparence sans objet.

Forteresse réputée inexpugnable pour avoir résisté à tous les assauts, le château-fort de **Montesa** n'était pas armé pour faire face au déchaînement des éléments naturels : il fut dévasté en 1748 par un terrible tremblement de terre.

Depuis la sortie de **Canals**, j'aperçois dans le lointain un piton rocheux en forme de pain de sucre qui surplombe **Vallada**, terme de l'étape, encadré au Nord par la Serra de Enguera et au Sud par la Serra Grossa. A l'entrée, sur une terrasse en balcon au-dessus du rio, un panneau rappelle le passage en ce lieu de la **calzada romana** : la **Via Augusta** suivait le lit du rio **Canoles**. Et sur la place s'élève un monument en hommage aux charbonniers ; près de l'Iglesia de de San Bartolome qui abrite un tableau représentant **Saint Jacques** se dresse une autre statue, la **Cisterella**, jeune fille qui tresse des paniers. Au dessus de la ville se trouve la Capilla del **Divino Juez** qui abrita, après le tremblement de terre de 1748, le **Saint Sacrement** de crainte qu'une nouvelle secousse ne détruise l'église.

MARDI 24 MARS 2009 ETAPE 5 : VALLADA – LA FONT de la FIGUERA (28.4 km)

Dernière étape avant de quitter la Comunidad Valenciana. Au lieu de suivre les rives du rio **Canoles**, je chemine à mi-hauteur vers **Moixent** sur une petite route encore bordée d'orangers, mais aussi de pins et de **frutales de secano**, oliviers et amandiers, sur ces versants de la Serra Grossa difficiles à irriguer. Après une petite halte devant le porche de l'Iglesia de San Pere, le pont gothique de la Cadena où, dès le Moyen-âge, se prélevait un octroi, mène au Museo-Capilla de las **Santas Reliquias** ; mais le personnage le plus célèbre de cette ville est le fameux **guerrier iber** de Moixent, statue funéraire de bronze découverte dans un village fortifié : la **Bastida de les Alcusses**. Ce guerrier à cheval remonterait au VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ : ce cavalier porte sur son casque un cimier disproportionné qui rend cette représentation primitive particulièrement émouvante.

Avant d'atteindre **La Font de Figuera**, l'environnement va radicalement changer, annonçant l'arrivée dans la **Mancha**. Un sentier de terre rouge abrité sous les pins monte au flanc de la montagne : les versants sont aménagés en terrasses plantées de vignes, et sur le plateau, le chemin est bordé de quelques rares grosses bâtisses, **Altet de Garrido**, **Mas de Monserrat**, **Casa Araa**. Le porche de l'Iglesia de la Natividad de Nuestra Senora offre un magnifique point de vue sur la Vallée de Montesa dominée au sud-ouest par le **Pico Capurutxo** (901 mètres) et el **Alta de la Silla** (1004 mètres) qui marque la frontière entre les territoires des communes de la **Font de Figuera** et d'**Almansa**, ma prochaine étape. La Guardia Civil me confie qu'elle ne recense en moyenne que le passage de quatre pèlerins par mois sur ce « Cami de Santiago, » et seulement en dehors des périodes de grande chaleur évidemment.

MERCREDI 25 MARS 2009 ETAPE 6 : LA FONT de la FIGUERA – ALMANSA (26.3 km)

Départ sur la place dominée par la statue du peintre Juan de Juanes et passage devant un très grand lavoir collectif et un almazara (moulin à huile) car, depuis l'étape précédente, le chemin commence à être bordé d'oliviers. Je tourne le dos au Cerro de Caporucho facilement reconnaissable avec son sommet en tronc de cône arasé ; il faut maintenant attaquer une interminable ligne droite au milieu d'une immense plaine consacrée à la culture de la vigne autour de la Bodega Casanova Gandia. Ce chemin vient finalement buter sur une route à grande circulation : sur la glissière de sécurité figurent les inscriptions **Valencia-Santiago** du Camino de Levante et **Ruta de la Lana**, cet itinéraire qui relie Alicante à Almansa avant de rejoindre le Camino Francès à Burgos. Le Cerro de la Silla domine la route qui me mène à Torre Grande, lieu-dit dont le nom remonte à l'époque de la calzada romaine.

Dès mes premiers pas dans la Mancha, j'aperçois une rangée d'éoliennes et, devant les premières lignes de cette armée en parfait ordre de bataille, pense immédiatement à Don Quijote : transporté au XXI^{ème} siècle, il n'aurait pas hésité à charger ces guerriers gigantesques caparaçonnés de fer blanc ! D'ailleurs, le talus est éclaboussé de « ...trois gouttes de sang ... Qui faisaient comme une fleur, » des coquelicots d'un rouge éclatant qui évoquent bien la crête du coq dont dérive leur nom ancien de « coquelicoq. »

Cette région, La Mancha, fut baptisée ainsi par les arabes frappés par la sécheresse de ce vaste plateau hercynien au sud de la Meseta : le mot « **manxa** » signifie « terre parcheminée. » Au milieu de cette immense plaine, très souvent, le pèlerin marche en zigzags pour contourner les champs rectangulaires, chaque « zag » étant perpendiculaire au « zig » précédent, cette marche en crabe évoque le déplacement du cavalier sur un jeu d'échecs.

Depuis la passerelle au-dessus de la route à la sortie de **Los Prisoneros**, on distingue déjà dans le lointain le Castillo arabe d'**Almansa** et, au milieu de cette immensité, une curieuse association d'idées évoque l'infini d'un autre « plat pays » qui s'étale à des milliers de kilomètres : les nombreux châteaux-forts qui donnèrent leur nom à La Castille remplaceront les « cathédrales pour uniques montagnes » et je vais, tout au long des étapes à venir, y retrouver « de noirs clochers comme mâts de cocagne Où des diables en pierre décrochent les nuages Avec le fil des jours pour unique voyage ... » Un paysage de plaine qui offre cette exaltation particulière que seule engendre la conquête de distances dont la seule limite est l'horizon. Et la découverte des paysages s'enrichit grâce à nos souvenirs littéraires et aux évocations d'un passé mouvementé, parfois glorieux, parfois tragique. Dès cette première étape, je ne vais pas être déçu, ce paysage immense, plat, sans trop de points de repères, rend difficile l'appréciation du chemin encore à parcourir.

Perdu au milieu de cette vaste plaine sans autre limite que le ciel, mon imagination ne tarde guère à prendre le pas sur la réalité concrète, et le pèlerin se laisse aller, tel **Don Quijote**, à sa rêverie ... transporté comme par enchantement hors du temps dont la conscience s'évanouit ... la silhouette massive des châteaux forts qui dansent dans le lointain le ramenant à l'époque des **chevaliers errants** en quête d'aventures ... Rien ne semble avoir bougé depuis le XVII^{ème} siècle ! Bref, si le pèlerin se laisse aller à sa fantaisie et divague, il arrive pourtant un moment où il doit garder les pieds sur terre, marcher droit et se concentrer sur l'itinéraire ! Un enchanteur échappé des pages du roman de **Cervantes** me condamne-t-il à piétiner sur place ? Non, car selon les angles d'approche, la silhouette encore lointaine du château orgueilleusement accrochée à un rocher escarpé, el cerro del **Águila**, se modifie imperceptiblement à mes yeux. Les prises de vue s'enchaînent, se fondent, au cours de mon lent travelling de cheminant. Et lorsque je crois arriver au pied du château d'**Almansa**, je bute sur les bassins de décantation d'une usine de traitement des eaux usées et un immense parc de panneaux photo-voltaïques. Au milieu de cette vaste zone industrielle déshumanisée, j'aperçois, avec soulagement, un berger bien visible avec son gilet phosphorescent qui fait paître ces cinq cents brebis sous la surveillance de ses deux chiens : le « queso manchego » est une spécialité renommée.

La région est riche et le restaurant Hogar del Productor permet d'échantillonner les produits locaux : un plat dont la recette correspond au besoin du randonneur au long cours, les « atascaburas, » morue, pommes de terre, huile d'olive, ail, noix, à l'origine le repas de fortune des bergers bloqués par la neige.

Al Mansah mérite bien son nom de mirador. Pendant des siècles, Chrétiens et Musulmans se disputèrent âprement cette région. Chaque nouvel occupant cherchait à s'assurer le contrôle du Corredor de Almansa qui relie la Meseta, cœur de la péninsule ibérique, au Levant, et à ses débouchés maritimes sur la Méditerranée. Après bien des péripéties, c'est en fin de comptes le Roi Jaime Ier qui reprit définitivement la ville aux arabes en 1265. Et au XVIII^{ème} siècle, lors de la Guerre de Succession d'Espagne, la Bataille d'Almansa opposa en 1707 l'archiduc d'Autriche à Philippe d'Anjou qui remporta la victoire et régna sous le nom de Philippe V. En dehors de ses implications internationales, cette guerre avait profondément divisé les Espagnols, Castille et Aragon soutenant des prétendants différents. Paz Aupada, une sculpture métallique de Jose Luis Sanchez, exposée en plein air, rappelle cette époque douloureuse : la colombe « symbolise la Rencontre du Vent du Levant et Vent de l'Intérieur » et les liens de sang qui unissent les peuples qui se sont affrontés à Almansa il y a trois siècles.

JEUDI 26 MARS 2009 ETAPE 7 : ALMANSA – ALPERA (21.5 km)

Je redoute de souffrir de la chaleur en effectuant d'une seule traite les 38 kilomètres qui séparent **Almansa** d'**Higueruela** : cette crainte m'incite à faire étape à mi-chemin en m'arrêtant à **Alpera**. La distance à parcourir dans la journée se réduit ainsi à une vingtaine de kilomètres seulement. Le soleil, la sensation d'isolement dans une contrée pratiquement inhabitée, et quelques doutes quant à l'itinéraire, vont venir épicer cette journée qui autrement aurait pu sembler un peu fade malgré la beauté des paysages.

Une première montée conduit à l'**Ermita San Anton**, puis un chemin en pente mène jusqu'à un panneau **Prohibido el Paso**. Avant ce point de repère, j'ai été escorté par les aboiements d'un chien de garde efficace : ce berger allemand patrouille le long de la clôture de la propriété en gambadant avec élégance et légèreté ... sur trois pattes ... Alors, venir se plaindre d'une malheureuse ampoule ?

L'horizon est barré par une sierra et le chemin domine des champs de céréales ou des vergers d'oliviers et d'amandiers. Quelques rares bâtiments blancs, deux ou trois peut-être, pas âme qui vive, et voilà maintenant que le balisage a disparu. Le chemin est bordé de **hitos**, des petites tours cylindriques de pierres montées à sec sans joints de mortier. Ces « pains de sucre » matérialisent le bornage des propriétés et n'ont en aucune manière le rôle des cairns. Heureusement, une bonne demi-heure plus tard, une flèche jaune surgit à point pour m'éviter de me sentir définitivement perdu dans cette immensité désertique que surplombe une paroi rocheuse.

Dans mon dos, la silhouette du château d'**Almansa** reste parfaitement reconnaissable. A l'ouest, les éoliennes brassent mollement l'air en cette fin de matinée. En contrebas, une route et le ballast d'une voie ferrée que va longer le chemin jusqu'à l'hacienda **El Carrascal**. Et je me retrouve en compagnie de dizaines de lapins qui surgissent de nulle part et s'enfuient en courant comme des fous : « mad as a march hare » commenterait **Alice** depuis le **Pays des Merveilles**.

Je quitte bientôt le **Camino de Levante** pour bifurquer sur le **Camino de la Lana** : cet itinéraire dont le point de départ est **Alicante** rejoint le **Camino Francès** à **Burgos**. Le panneau touristique orné des silhouettes de **Don Quijote** et **Sancho Panza** qui marque l'entrée d'**Alpera** m'invite à faire étape : **Sin ir mas lejos, rutas turísticas**. **Alpera** est situé à une altitude de 840 mètres, bien à l'abri de hautes chaînes de montagne. Les rues sont désertes, les bars et commerces fermés, l'Eglise **Santa Marina** et l'Ermitage **San Roque** également ... Mais surgit dans la soirée **Pedro Antonio**, de l'Associacion de **Amigos del Camino de Santiago de Albacete** (A.A.C.S. Albacete) qui, très obligeamment, va commenter, pour le plus grand profit du pèlerin, les péripéties à venir du chemin et le rôle de son association. (Balisage : Céramique avec coquille orangée à reflets jaunes collée sur les façades des maisons)

VENDREDI 27 MARS 2009 ETAPE 8 : ALPERA – HIGUERUELA (20.5 km)

Une banale étape de liaison le long d'une petite route peu fréquentée au milieu de la **Ilanura** : Pas un souffle de vent, les éoliennes au sommet de la sierra tentent vainement de mettre en mouvement leurs pales, les ailes des autres « areogenerators » en contrebas pendent lamentablement comme en berne. Les bornes kilométriques permettent de se tenir régulièrement informé du compte à rebours jusqu'à **Higueruela**, modeste bourgade dominée par l'ermita de **Santa Barbara** juché sur son éperon rocheux. Depuis ce mirador naturel qui offre une vue panoramique exceptionnelle du **Corredor de Monte Iberico**, le regard domine les toits de l'église **Santa Quiteria**, balaye les grandes terrasses rocheuses encadrées de falaises, l'immense parc d'éoliennes voisin et porte jusqu'à la cordillera de **Monte Aragon** qui ferme l'horizon à l'ouest. Au nord se dresse le **Molaton** (1245 m.)

C'est en contemplant ce paysage que je me rends compte que, progressivement, je suis passé du niveau de la mer (Valence n'est qu'à une altitude de 13 m) à une altitude de plus de 1000 mètres (**Higueruela**, 1039 m.) A partir de demain, le chemin va redescendre en direction de la vallée du Tage et de **Tolède** (529 m.)

Le livre d'or de l'Hôtel **La Posada** comporte une inscription du pèlerin sud-coréen qui me précède, et y est enregistré depuis le début de l'année le passage d'une demi-douzaine de pèlerin. Je retrouve au bar **Pedro Antonio** toujours aussi aimable et serviable pour recueillir de nouvelles et précieuses informations.

SAMEDI 28 MARS 2009 ETAPE 9 : HIGUERUELA – CHINCHILLA de MONTE-ARAGON (26 km)

Un petit chemin au milieu de la garrigue incite à une douce rêverie ... et malgré mon manque de concentration, je me retrouve finalement près du puits de l'Ermita **Hoya Gonzalo**. Une statue du **Caballo Iberico** rappelle la présence près de ce village de la **Nécropole de Los Villares** dont les tumuli funéraires du Vème siècle avant Jésus-Christ étaient couronnés de sculptures.



L'étape se poursuit agréablement, grand soleil, vent frais et balisage régulier. Le chemin est bordé de **cubillos**, ces petits abris de pierres de forme ogivale ... En milieu d'après-midi, le temps change brusquement et la pluie fait son apparition au moment même où les **flechas amarillas** s'évanouissent dans la nature : et voilà qu'ici justement les informations exactes et précises et détaillées du guide m'apparaissent un peu moins claires. Finalement, en rase campagne, un chemin boueux visible grâce aux tas de pierres accumulées en bordure des champs, rejoint la route de **Chinchilla de Monte Aragon**. La paroi rocheuse à l'entrée de la ville recèle l'entrée de nombreuses grottes et même de maisons troglodytiques.

Malgré une pluie battante qui transforme en torrents furieux les rues inondées, la visite de la ville reste une source d'émerveillement : la légende prétend qu'elle fut fondée par **Hercule**, et les historiens soutiennent qu'elle fut la ville la plus florissante de la province avant d'être supplantée par **Albacete** au XV^{ème} siècle. La ville, anciennement **Xerif El-Edrisi**, reconquise en 1242 par les troupes d'**Alfonso X** renforcées de l'armée de **Jaime I d'Aragon**, était déjà célèbre sous la domination musulmane : n'exportait-elle pas jusqu'en Orient même, les tapis tissés dans ses ateliers !

Bâtie sur un piton rocheux (896 mètres) couronné par un formidable château-fort qui contrôle l'immense plaine qu'il domine, l'ancienne **Saltigi** romaine est parcourue de ruelles tortueuses qui serpentent entre les façades ornées de blasons de ses palais et de ses couvents et aboutissent **Plaza de La Mancha** : c'est véritablement le cœur historique de la ville avec l'**Ayuntamiento**, la **Torre del Reloj**, la **Puerta Herrada** qui vit passer les **Rois Catholiques** en 1488 et l'**Eglise Santa Maria del Salvador** : depuis le sommet d'un des piliers extérieurs de l'abside, une statue monumentale de **Saint Jacques**, stoïque sous une violente averse, veille sur le passage des pèlerins.

Dimanche 29 Mars : ETAPE 10 : CHINCHILLA de Monte-Aragon- ALBACETE (15.3 km)

Le passage à l'heure d'été a eu lieu pendant la nuit et, au petit matin, la ville profondément endormie baigne dans la brume. En passant devant l'Ermita de **San Antonio Abad**, on distingue cependant, à l'aplomb d'une vertigineuse paroi escarpée, les formidables murailles et les tours de défense du château-fort reconstruit au XV^{ème} siècle sur l'emplacement de la fortification arabe. Un énorme fossé creusé dans le roc rendait la place inexpugnable ... et explique pourquoi le plus célèbre des hôtes de cette forteresse, le « neveu » du Pape **Alexandre VI**, l'ambitieux **César Borgia**, dont la devise « *Aut Caesar aut nihil* » sonnait cependant comme un défi au destin, ne parvint pas à s'échapper du donjon où il était retenu prisonnier.

Le chemin jusqu'à **Albacete** traverse une sorte d'immense terrain vague en cours d'aménagement et labouré par des engins. Un petit site archéologique laisse voir dans une fosse à ciel ouvert de grandes dalles plates reposant sur des piles triangulaires, vestiges d'une **calzada romana**. Heureusement, le terme de l'étape, **Albacete**, se distingue dans le lointain : **Al-basit** signifie la **llanura**, la plaine, et le chemin boueux, parsemé d'énormes flaques d'eau, aboutit au **Parador Nacional de la Mancha** d'où un interminable boulevard mènera au centre de la ville. L'impressionnante façade du luxueux **Gran Hotel** y fait face au jardin public. Malgré la pluie, le froid, la fatigue ... le pèlerin ne cédera pas à la tentation de renoncer à son vœu de pauvreté.

Albacete est au carrefour du Chemin du Levant et de la Ruta del Azahar, et c'est également une étape sur la Ruta de Don Quijote.

Al-basit n'était à l'origine qu'un hameau musulman dépendant au Moyen-âge de Chinchilla de Monte Aragon distant seulement d'une douzaine de kilomètres. Après sa reconquête en 1241 par les troupes chrétiennes, l'empreinte de la civilisation arabe va y perdurer comme dans toute cette région. L'artisanat et la vie quotidienne témoignent de ces apports : le Museo Municipal de la Cuchilleria dans la Casa de Hortelano à l'ombre de la Cathédrale San Juan Bautista illustre l'importance économique de la Coutellerie et du travail artisanal des métaux. Les nobles avaient le privilège de porter fièrement l'épée, souvent fabriquée à Tolède ; ces navajas d'Albacete, « d'un goût arabe et barbare très caractéristique » selon Théophile Gautier, étaient pour le peuple l'arme favorite « de défi et de défense. »

LUNDI 30 MARS 2009 ETAPE 11 : ALBACETE – LA GINETA (18.5 km)

A première vue, une étape de moins de vingt kilomètres dont le tracé parfaitement rectiligne suit à peu de distance une route nationale et une voie de chemin de fer ne devrait présenter aucune difficulté. L'expérience va dès le départ et jusqu'à l'arrivée se révéler plus délicate sous bien des aspects.

Les conseils prodigués par des passants certainement bien intentionnés me font parcourir des kilomètres de boulevards avant d'arriver à la périphérie de la ville où une passerelle au-dessus de la quatre-voies me mène directement au Tanatorio. Sinistre présage ? Je trouve plus prudent de revenir sur mes pas et me rends compte qu'au pied de la passerelle se trouve une timide petite flèche qui m'envoie tout droit à travers un terrain vague labouré par les engins de terrassement. La joie d'apercevoir dans le lointain les banderoles qui signalent le concessionnaire automobile indiqué par le guide me fait oublier la boue qui alourdit mes chaussures et freine chacun de mes pas.

Je me sens soulagé de me trouver sur le bon chemin, mais très vite, à nouveau, je patauge dans d'immenses flaques d'eau et glisse dans la boue et la glaise, progressant péniblement en longeant de loin l'autoroute. Les ponts qui l'enjambent à intervalles réguliers me permettent d'estimer la lenteur de mon cheminement. Et « dans ce décor banal à pleurer » circulent camions, tracteurs et véhicules 4x4 dont les chauffeurs ignorent délibérément ma présence, concentrés sur la conduite de leur engin sur terrain lourd. Sur ce tronçon se réalisent conjointement les travaux de construction de la future autoroute et l'aménagement de la voie ferrée à grande vitesse entre Madrid et Valence.

J'ai encore de la chance dans mon malheur : le vent souffle et donc, pour l'instant, il ne pleut pas. En début d'après-midi, après avoir franchi la voie ferrée, je me trouve sur un beau chemin empierré, bien drainé, et soigneusement balisé **Cordel de Chinchilla a la Gineta**. Les pieds bien au sec, je peux m'absorber dans la contemplation d'un **Toro de Osborne**, l'une de ces gigantesques silhouettes noires de taureau, le plus souvent dressées au sommet des collines pour se découper plus nettement et de façon impressionnante sur l'horizon.

Et bientôt, au fin fond de ce plat pays, j'aperçois enfin l'église **San Martin de La Gineta** avec son clocher carré surmonté d'une tour ronde. Mes épreuves touchent donc à leur fin, me semble-t-il, et je me réjouis déjà de m'en être aussi bien tiré.

Une longue ligne droite longe une piste d'entraînement de **Galgos**, mais j'avoue qu'en fin de parcours, encore sous l'effet des émotions de la journée, mon allure est plus proche de celle de la tortue que du lévrier. Je retrouve avec reconnaissance le balisage **CSS, Camino de Santiago de Sureste** et un **tau** à la peinture rouge. Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, mais ne suis-je pas trop « Candide » ?

L'ayuntamiento est fermé, la sonnerie du téléphone résonne dans les bureaux désertés, personne n'a jamais entendu le nom du fameux « Amigo del Camino qui se démène pour résoudre les problèmes des pèlerins. » On me conseille de sauter dans un car pour **La Roda**, mais l'arrêt en a été déplacé en raison de travaux. J'essaie d'attraper au vol un car qui justement redémarre en vitesse, mais je me rends compte à temps qu'il me ramènerait à mon point de départ de ce matin. Le silence retombe sur les rues désertes et l'inquiétude grandit. Finalement « Tout est bien qui finit bien. » Un groupe de jeunes, heureux de baragouiner quelques mots de Français, me fait rencontrer Luis, le gardien du **Polideportivo** qui va m'installer confortablement dans les vestiaires où une bonne nuit m'aidera à récupérer des vicissitudes de cette longue journée.

Je découvre par hasard sur un dépliant que je chemine sur un itinéraire touristique baptisé **Los llanos de la Mancha** qui relie Albacete, La Gineta, et mes trois étapes à venir : **La Roda**, **Minaya** et **San Clemente**.

MARDI 31 MARS 2009 ETAPE 12 : LA GINETA – LA RODA (21.5 km)

Rétrospectivement, je me rends compte que cette nouvelle étape de transition à travers l'immensité désertique de la plaine, à peine jalonnée des ruines de quelques fermes abandonnées, illustre parfaitement cette phrase relue avant de partir dans « De la Marche » de H.D. Thoreau qui cherche à résumer la quête du pèlerin :

« Mon âme s'élève infailliblement en proportion de la monotonie extérieure »

et cette conclusion tirée d'un essai « Le Jardin de Personne » de T. Gillybœuf :

« La marche est une lecture du lieu qui prélude à la compréhension inépuisable de soi. »

Il tombe une petite pluie fine et on annonce même des chutes de neige au-dessus de 1200 mètres dans la région de Cuenca située à une centaine de kilomètres au nord.

La matinée se passe à contourner d'immenses champs de céréales et, déjà en milieu de journée, je peux apercevoir dans le lointain sur fond de nuages cotonneux une tour carrée de soixante mètres de hauteur : Elle mérite bien le surnom dont on l'a affublée, **El faro de la Mancha**. En effet, l'Eglise **San Salvador de La Roda** a été construite au sommet d'une colline à l'emplacement d'un ancien château-fort et son clocher, visible à des kilomètres à la ronde, a toujours servi de point de repère aux voyageurs qui cheminaient à travers cette plaine baptisée **La Mancha del Jucar** et qui semble s'étendre à perte de vue.

Ce paysage monotone, sans aucun relief, cache pourtant les lits de plusieurs fleuves dont les plus importants sont le **Tage**, le plus long des fleuves de la Péninsule Ibérique que je retrouverai à Tolède, et le **Jucar** dont les crues menaçaient **Alzira**, l'une de mes premières étapes. Et je vais bientôt buter sur l'aboutissement de travaux hydrauliques véritablement pharaoniques, l'**Atravesia Tajo Seguro (ATS)** qui réalise le prodige d'acheminer, de transvaser, par un canal de transfert, les eaux du bassin supérieur du Tage vers la **Huerta de Murcia** en suivant la vallée du rio Segura.

Une heure après avoir franchi le canal, je visite le centre de la ville dont les palais et les hôtels particuliers aux façades ornées de blasons témoignent de la prospérité et de la puissance passées. En montant jusqu'au porche de l'imposante église **San Salvador** consacrée en 1564, je prends le temps d'admirer sur la Plaza Mayor la façade renaissance magnifiquement ouvragée de la **Casa de los Alcañabate** : non seulement les deux pans de cette façade sont à angle droit, d'où le surnom de **Esquina**, mais encore cette superbe demeure ornée d'un splendide écu nobiliaire a subi un curieux avatar ; en effet, alors qu'à l'origine elle avait été construite à gauche de la montée vers l'église, elle a par la suite été reconstruite parfaitement symétriquement de l'autre côté de la rue.

La Roda, passage obligé entre la Castille et la région du **Levante Peninsular**, la côte méditerranéenne des environs de **Valencia**, reste un carrefour de chemins traditionnels : **Camino del Levante**, **Camino de Santiago del Sureste** et également **Ruta de Don Quijote**. Au milieu des maisons caractéristiques de l'architecture de la **Mancha** avec leurs murs blanchis à la chaux, la **Posada del Sol** est un ancien paradord. C'est en cette auberge, croient dur comme fer les habitants de **La Roda**, que **Don Quijote** obtint, à force de prières, de se faire armer chevalier par le tavernier au chapitre III. Comme le pèlerin au soir de l'étape, le chevalier à la triste figure « bien las et mourant de faim » cherchait un hébergement pour la nuit : « ... il chemina tout ce jour là ... et regardant de toutes parts ... il vit, non loin du chemin par lequel il allait, une taverne qui lui fut comme s'il eût vu une étoile qui l'eût conduit ... » Cervantès ne précise pas si, pour calmer sa faim, le héros dégusta les délicieux « miguelitos, » spécialités locales.

MERCREDI 1^{er} AVRIL 2009 ETAPE 13 : LA RODA – MINAYA (16.5 km)

Départ de La Roda et jusqu'à San Clemente, je me retrouve à nouveau sur la Ruta de Don Quijote qui suit le même tracé que le Camino de Levante et le Camino de Santiago de Sureste (CSS) venant d'Alicante : les animateurs de cet itinéraire littéraire ont fait mettre en place des lieux aménagés pour inviter à une petite halte ou un pique-nique, baptisés pour mieux vous tenter *descansador*. La création en 2005 de ce corridor vert certifié écotouristique célébrait le quatrième centenaire de la parution de la première partie du roman de chevalerie écrit par Cervantès. Le programme est ambitieux : « Le parcours traverse les décors naturels des aventures de Don Quijote et de son fidèle écuyer ; il métamorphose les paysages illimités de la Mancha en miroir du monde, et les aventures et mésaventures des héros en épitome des rêves, des ambitions et des idéaux hors d'atteinte qui aujourd'hui encore hantent le cœur de chacun d'entre nous. » Ce chemin prétend à juste titre être authentiquement « un lugar para la aventura » et, dans la mesure où, pour le pèlerin comme pour le preux chevalier, la quête du Saint-Graal est avant tout un cheminement spirituel à la découverte de soi-même, les vocations de ces deux « voies » de recherche intérieure finissent par se confondre.

Sur une place à quelque distance de la calle Dulcinea, une vieille borne de pierre blanche surmontée de son pyramidion noir jalonne la route de Madrid que je vais laisser de côté pour bientôt traverser des champs de céréales ou des vignobles. Dans le ciel tournent en silence les pales des éoliennes, aiguilles gigantesques d'une invisible horloge « Comme le chemin de ronde Que font sans cesse les heures ... »

Pour pouvoir labourer leurs champs, des générations de cultivateurs, au fil des siècles, ont patiemment entassé les cailloux dont ce terrain est truffé ; il suffit de se baisser pour en ramasser ... Et, pour se protéger, selon la saison, du vent d'ouest et du froid, ou de la chaleur du soleil, avec ce matériau disponible sur place, ils ont construit des refuges : simples **abrigos**, **chozas** parfois dotés d'une cheminée ou encore, à l'aide de lauzes, **cubillos** encore plus élaborés et parfois même badigeonnée à la chaux. Toutes ces petites constructions en majorité de forme ogivale jalonnent la plaine comme autant de pains de sucre, signes de piste plus visibles que les cailloux du petit Poucet. Heureusement, car au milieu de cette llanura, de cette « platitude, » la devise du pèlerin ne peut être autre que, pour parodier le proverbe *chinois*, « ... qui vient conquiert la **bravitude** » enfin, vous m'avez compris, bravoure, courage, endurance, et fortitude.

Les pierres qui n'ont pas trouvé d'emploi, de façon à tenir le moins de place possible, sont entassées dans des **lindes** qui peuvent mesurer plusieurs mètres de haut de part et d'autre du chemin transformé ainsi en un véritable défilé. Le pèlerin reconnaissant y trouve, au moment du pique-nique, un abri confortable, à l'ombre et aussi protégé du vent qui fait maintenant tourner les éoliennes à plein régime.

Et cependant, à mon arrivée à Minaya, les ailes du moulin à vent devant lequel Don Quijote monte une garde vigilante restent immobiles. C'est aux environs de Minaya que l'hidalgo à la triste figure affronta les plus grands lions jamais venus d'Afrique qu'un dompteur menait à la Cour du Roi. Une autre valeureux chevalier a donné son nom à la ville, Alvar Fañez Minaya, l'un des lieutenants de Rodrigo Diaz de Vivar, le Cid Campeador dont la légende a déjà été évoquée à Valencia. Minaya tire son origine d'une expression arabe désignant un chemin ouvert et visible. Et il n'est donc pas étonnant de voir à quel point le clocher de l'Eglise Santiago el Mayor percé de nombreuses meurtrières ressemble à une véritable tour de guet destinée à contrôler des alentours du haut de ses trente mètres. Au XIV^{ème} siècle, l'histoire de cette région était encore terriblement mouvementée et l'édification des édifices religieux relevait souvent de l'architecture militaire et leur conférait une solide vocation défensive. Quand les temps étaient plus calmes, Minaya était une ville-étape pour les voyageurs, et son Parador, avec son entrée flanquée de ses deux tours qui ouvre sur une vaste cour intérieure, s'honora par le passé de recevoir de nombreux hôtes de marque en route pour Madrid ou Alicante.

JEUDI 2 AVRIL 2009 ETAPE 14 : MINAYA – SAN CLEMENTE (17 km)

Le pèlerin, lui, repart à travers champs sur des petits chemins agricoles, et son premier point de repère bien visible, connu sous le nom de **Majano de la Milaria**, sera un volumineux tas de pierres que couronne une borne géodésique ; c'est en effet au milieu de ce paysage sans relief d'aucune sorte, l'unique accident de terrain, édifié pierre après pierre par les paysans à l'époque des labours.

Puis, au-dessus des vignes, des oliviers et des orangers, apparaîtront les silhouettes du château d'eau

et de l'imposante Eglise Nuestra Senora de la Purificacion de **Casas de los Pinos**. A la sortie du village, je prends congé de **Don Quijote** et **Sancho Panza**, le premier fièrement campé sur sa monture et le second frileusement tapi à l'ombre de son maître. Les



silhouettes de métal reflètent bien l'opposition de ce curieux tandem : l'un, la lance levée, ne rêve que d'en découdre, alors que son modeste compagnon, bien pensif, réfléchit humblement à la gestion concrète du quotidien.



Des pieds de vignes courtauds, trapus, noueux, torturés, à l'écorce desséchée, calcinée, bordent le chemin qui mène à **San Clemente** où, au sommet du clocher de l'église, le traditionnel coq de la girouette a été supplanté par la silhouette de **Santiago Caballero**. **San Clemente** fut rattaché à la Castille après la Bataille de **Las Navas de Tolosa** (1212) et la statue de **Santiago Apostol** pèlerin appuyé sur son bourdon figure au-dessus du porche de l'église qui lui est consacrée. Dans l'une des chapelles latérales, le pèlerin d'aujourd'hui peut admirer avec dévotion une **cruc cerrada** en albâtre de style gothique flamboyant

qui mesure trois mètres de hauteur. A l'origine, cette **cruc de término** accueillait à l'Ermita **San Roque**, construit à l'entrée de la ville, les pèlerins reconnaissants d'avoir accompli leur étape sans rencontrer d'embûches. Ils pouvaient s'asseoir au pied de ce calvaire et se recueillir en contemplant les scènes de la Bible finement sculptées sur la colonne. Cette croix était d'autant plus renommée que la légende prétendait que les attelages de bœufs qui devaient l'amener au Palais de l'Escorial ne voulurent jamais se remettre en marche après avoir fait halte à **San Clemente** !

*Una Cruz de alabastro
Ha parado en San Roque
Llevan para Madrid,
Y no quiere seguir*

San Clemente était surnommée la **Pequena Corte de la Mancha** et possède un très riche patrimoine architectural des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles : on peut y admirer sur la splendide Plaza Mayor où se dresse l'Iglesia Parroquial de **Santiago Apostol** les arcades et les colonnes doriques de la Casa Consistorial ainsi que le célèbre **Arco Romano**. Au fil des rues piétonnes bordées de façades ornées de somptueux blasons, on découvre le **Portico** de la Inquisicion ou la **Torre Vieja** construite en 1445 et qui abrite le Museo de Labranza. Pour conclure la visite de ce musée ethnographique, il faut gravir les marches jusqu'au sommet de la tour et admirer, depuis la terrasse, le coucher du soleil.



VENDREDI 3 AVRIL 2009 ETAPE 15 : SAN CLEMENTE – LA MOTA del CUERVO – EL TOBOSO

Si la Mancha a inspiré l'écrivain, réciproquement le monde imaginé par Cervantès doit bien finir par imprégner les états d'âme de ceux qui traversent cette région après avoir lu le roman. Ce raisonnement hasardeux me sert à justifier, à mes propres yeux, le fait que, victime certainement d'un sortilège comme notre héros, j'ai lâchement succombé à la tentation de sauter dans un autobus pour franchir la trentaine de kilomètres qui me séparait de **La Mota del Cuervo**. **Don Quijote**, on s'en souvient, avait rencontré et remis en liberté « une chaîne de galériens et forçats du roi » ; et pour leur « avoir rendu la liberté tant désirée, » il attendait d'eux qu'ils se rendissent à **El Toboso** raconter à **Dulcinea** « point en point tout ce qui s'est passé en cette fameuse affaire. » Les misérables ne l'entendirent point de cette oreille : « nous mettre en route pour le **Toboso**, (...) demander cela de nous, ce serait comme demander des poires à un orme, » autant dire exiger l'impossible, réfutèrent les ingrats qui venaient, grâce à lui, de recouvrer la liberté, avant de le faire succomber sous « une bourrasque de pierres. »

Pour ma part, descendu de l'autobus à la **Mota del Cuervo**, j'accomplirai la douzaine de kilomètres qui me séparent d'**El Toboso** *pedibus cum jambis* !

La **Mota del Cuervo** mérite bien son nom et même son surnom de **Balcon de la Mancha** : le sommet de la colline culmine à 772 mètres, et au cœur de ce plat pays, c'était un emplacement stratégique où l'**Orden de Santiago** fit édifier une forteresse lorsque cette région était âprement disputée entre Musulmans et Chrétiens. C'est aussi un mirador naturel d'où, paraît-il, par beau temps, on peut même apercevoir à deux cents kilomètres de distance à vol d'oiseau le **Défilé de Despenaperros** où fut livrée la Bataille décisive de **Las Navas de Tolosa**.

Au pied de ce monticule, la localité représentait également un emplacement stratégique au carrefour de plusieurs routes qui desservaient **Madrid** d'une part et les quatre provinces de **Castille** (**Ciudad real**, **Tolède**, **Albacete** et **Cuenca**) d'autre part. Pèlerin du XXI^{ème} siècle, en traversant la ville, je retrouve la perplexité de **Don Quijote** au moment de trouver ma route :

« Sur ce, il arriva à un chemin qui se partageait en quatre, et incontinent, il se représenta à l'imagination les carrefours où les chevaliers errants se mettaient à penser lequel de ces chemins ils devaient prendre ... » (I, IV)

Et tout comme **Don Quijote** en avait l'intuition, la **Mancha** est un pays fantastique, le royaume des sortilèges et des enchantements. Le temps est suspendu, la terre cesse de tourner, l'univers est figé comme un paysage sur une toile ; la réalité met un point d'honneur à ressembler trait pour trait aux descriptions contenues dans le roman. Le pèlerin ne fait pas l'expérience d'échapper à son époque pour remonter le temps, il est hors du temps, dans une autre dimension où le règne du changement est révolu, la permanence est de règle, et tout s'arrête définitivement. Lui seul a encore la faculté de bouger et il ne se déplace qu'au milieu des illustrations de la première édition de l'ouvrage, il entre de plain-pied dans un monde imaginaire, parallèle, virtuel, celui d'un conte dont la dernière page est écrite.

Les moulins de la **Mota del Cuervo** sont bien là, alignés sur un rang, disposés en ordre de bataille comme les « démesurés géants ... aux longs bras, et d'aucuns les ont quelquefois de deux lieues » (I, VIII) : avec panache **Don Quijote** n'hésita pas à charger cette armée, et seule la trahison d'un vent soudain qui mis en mouvement les ailes peut rendre compte de sa défaite dans un combat parfaitement déloyal.

La **Mota del Cuervo** fut fondée autour d'un puits, el **Pozo de la Aldea**, et après avoir cheminé au milieu des vignobles en direction du clocher d'**El Toboso**, je retrouve à l'entrée de cette ville, dans un quartier appelé **El Toledillo**, de nouveaux puits creusés par les **moriscos**. Ces musulmans qui acceptèrent, après l'édit de 1502, de se convertir pour éviter l'exil, furent cependant contraints d'abandonner leurs foyers pour venir s'installer dans les villages ruraux de la **Mancha** : grâce à leur maîtrise ancestrale des techniques d'irrigation, ils réussirent à mettre en valeur des terres jusque là laissées en friches.

« Il était environ la mi-nuit » lorsque notre hidalgo et son écuyer entrèrent dans le village de **Dulcinea**. « Mais, **Sancho**, prends garde à cette grosse chose sombre et noire que l'on découvre d'ici ... Ayant cheminé quelque deux cents pas, il donna sur la masse qui faisait cette ombre, vit une grande tour ... et il dit : « **Sancho**, nous voilà devant l'église. » (II, chap.IX p 80) Cette phrase, en version originale, « **Con la iglesia hemos dado, Sancho** », possède plusieurs niveaux d'interprétation. Comme de nombreuses autres citations du roman, elle figure en lettres de fer forgé sur les murs de la ville pour évoquer le passage de **Don Quijote** et **Sancho**. On peut

comprendre l'effroi de **Don Quijote** devant l'imposante masse de l'Eglise San Antonio Abad dont le clocher, une tour-carrée, et les hauts murs sont pratiquement sans ouvertures. La façade porte de nombreuses croix de Santiago gravées dans la pierre et des taus. A l'intérieur, le retable est surmonté d'un impressionnant **Santiago Matamoros**.

Une grande statue en fer sur la place immortalise la déclaration que **Don Quijote**, un genou en terre et la lance à la main, fait à la Dame de ses pensées, **Dulcinea**, « la sans pareille, » qui se contente de le toiser d'un air hautain, solidement campée les poings sur les hanches. La robuste paysanne qui faisait rêver notre hidalgo tourne le dos à la taverne du village **El sueño de Quijano**, ce qui renvoie le lecteur au premier chapitre du roman et à la difficulté de s'assurer de la véritable identité du héros :



«On veut dire qu'il avait le surnom de Quixada ou Quesada (car en ceci il y a quelque différend entre les auteurs), encore que par conjectures vraisemblables on pense qu'il s'appelait Quixana. ...» « ... ayant imposé le nom à son cheval ...il en voulut aussi prendre un pour soi-même, et en cette pensée il passa huit autres jours, et enfin se vint à appeler **Don Quijote** ... (et) aussi voulut-il, comme bon chevalier, ajouter au sien le nom de son pays et s'appeler **Don Quijote de la Manche** ...»

Seuls les historiens de la littérature sont en mesure de trancher entre toutes ces différentes hypothèses : En fait, Alonso de Quijano était l'oncle de l'épouse de Cervantes et c'est ce personnage haut en couleur qui a servi à son corps défendant de modèle pour le chevalier à la triste figure.

Une légende tenace soutient que Cervantès lui-même se serait battu en duel dans une ruelle d'El Toboso pour une femme ...

A la nuit tombée, une semaine avant le Dimanche de Pâques, se déroule, à la lueur des cierges et des «faroles,» une procession solennelle en l'honneur de la Virgen de los Dolores.

SAMEDI 4 AVRIL 2009 ETAPE 16 : EL TOBOSO – DON FADRIQUE (25.5 km)

Petit cas de conscience au départ, légère hésitation entre deux itinéraires, mais comment un pèlerin pourrait-il faire l'impasse sur **Quintanar de la Orden de Santiago**, quitte à effectuer presque trois kilomètres de plus ? Le chemin serpente au milieu d'une sorte de garrigue et débouche à **Quintanar** près de l'Ermita Santa Ana devant lequel se dresse un pilori du XV^{ème} siècle. Après être passé devant la superbe façade de la "casa de piedra" édifiée pour Don Pedro de Rada au XVII^{ème}, le pèlerin se retrouve en face de l'Iglesia **Santiago de la Espada** construite après la Reconquista sur l'emplacement d'une ancienne mosquée. Auparavant, la ville portait de nom pacifique de « **Quintanar de la Encina** » et le chêne vert figurait sur le blason de la famille de Rada avec, de part et d'autre du tronc, deux porcelets qui guignaient les glands. La tour de l'église manifeste un caractère manifestement défensif comme l'imposait en ces temps troublés la Orden de los Caballeros de Santiago dont la mission sacrée consistait à défendre les villes et les chemins reconquis au nom de la Chrétienté. La croix en forme d'épée que ces chevaliers avaient adoptée comme armoiries s'affiche fièrement aussi bien sur la pierre que sur les grilles de fer forgé du porche. C'est bien évidemment **Santiago Matamoros** monté sur son cheval blanc et brandissant son étendard qu'on retrouve à l'intérieur de l'église.

Il faut reprendre la route en direction de **La Puebla de Almoradiel** au milieu des vignobles où d'énormes amphores, les **tinajas**, qu'on utilisait autrefois pour laisser fermenter et vieillir le vin, ont été recyclées en réservoirs d'eau destinée à l'irrigation. Un panneau à l'entrée de la ville rappelle l'étymologie de ce nom « **La Puebla de Almoradiel** » qui remonte à l'occupation arabe et témoigne de l'existence d'une petite fortification (**Al muriad**.) Les armoiries de la ville porte l'épée de Saint Jacques et une inscription en fer forgé cite les premières lignes de **Don Quijote** : « En un village de la Manche, du nom duquel je ne veux souvenir, demeurait, il n'y a pas longtemps, un gentilhomme ...» La Ruta de *Don Quijote* est balisée sur fond vert de la lettre **X** en majuscule pour évoquer, je pense, les ailes des moulins à vent.

Après une brève pause à l'ombre de l'Iglesia de **San Juan Bautista**, je reprends mon bâton de pèlerin

malgré la chaleur étouffante de ce mois d'Avril et gagne, toujours en progressant au milieu des vignes dont les rangs semblent s'aligner sans fin jusqu'à l'horizon, le terme de cette étape de 25 kilomètres, **Don Fadrique**. Le village semble hors du temps, avec ses demeures typiques de la Manche, murs épais et façades badigeonnées à la chaux ; la Casa de Don Paco, avec sa collection de pots à pharmacie en faïence exposée dans sa devanture de **Botica** surmontée des armoiries étoilées de croix de **Saint Jacques**, ne peut manquer d'attirer le regard. En face de l'église dont la façade s'orne de croix de **Santiago** se trouve l'ancien **hospital** édifié en 1515 pour accueillir indigents, malades et pèlerins. Personnellement, je n'aurais d'autre choix que d'être hébergé au **polideportivo** où je fus très aimablement accueilli. Aucun cauchemar ne vint troubler mon sommeil, même pas l'évocation du sort tragique de **Don Fadrique**, bâtard du roi **Alphonse XI le Justicier**, assassiné dans la fleur de l'âge sur ordre de son demi-frère **Pierre 1^{er} le Cruel** à la suite d'une accusation calomnieuse de trahison. Dans « La Romance de don Fadrique, » Leconte de Lisle célèbre la loyauté et à la bravoure de ce « Gran Maestro de la Orden de Santiago » :

*« Sa conscience est nette, et, saint Jacques aidant,
Qu'est-ce que le danger ? Rien, pour qui le méprise. »*

De quoi s'endormir sereinement du sommeil du juste et sans se préoccuper des épreuves du lendemain, confiant dans ma bonne étoile et le patronage de **Saint Jacques**.

05/04/2009 DOMINGO de RAMOS ETAPE 17 : DON FADRIQUE – TEMBLEQUE (Toledo) (29 km)

En ce Dimanche des Rameaux, **Don Fadrique** dort encore au moment de mon départ. Après avoir marché une bonne heure dans les vignobles, je me trouve devant l'Ermita **Luz de Fatima** où les fidèles viennent en procession lors des **romerias** et, après m'être interrogé sur la présence d'une croix de pierre à moitié enfouie dans le sol sur le bord du chemin, je franchis, sur une passerelle à une hauteur vertigineuse, la voie ferrée près de la Gare de **Villacanas**. L'église **Nuestra Senora de la Asuncion** se remplit de fidèles pour la messe ; et à la sortie de la ville, j'aperçois un panneau qui m'indique que **Tembleque** se trouve à 14 kilomètres par la route. Pour une fois, je constate que le chemin n'a rien d'un raccourci car il en compte, lui, encore près de dix-neuf.

Il fait très chaud en ce milieu de journée, et pourtant il doit bien y avoir un peu de vent si j'en juge, en levant les yeux, par le ballet mécanique parfaitement synchronisé des pales des éoliennes dont le mouvement régulier est totalement silencieux. Dans ce paysage écrasé de lumière, nulle ombre pour trouver un peu de fraîcheur !

Après le pique-nique, la présence de puits me donne à penser que l'étape se termine, mais ce ne sera qu'après avoir contourné une colline surmontée de deux superbes moulins à vent que le chemin aboutira finalement à **Tembleque**. La sensation de fatigue ne va pas être longue à disparaître car cette ville, surnommée la **Puerta de la Mancha**, a su conserver depuis l'époque de sa plus grande prospérité l'intégrité d'un patrimoine architectural caractéristique de la **Mancha**. Au milieu du parc de l'Ermita de la **Purísima Concepcion** se dresse le **Rollo Jurisdiccional**, un pilori du XVI^{ème} siècle ; en remontant vers l'église, je passe devant la façade d'un immense palais, le **Palacio baroque** édifié au XVIII^{ème} siècle pour **Don Antonio Fernández Alejo**, caballero de la **Orden de Santiago**, malheureusement laissé à l'abandon, mais qui conserve malgré tout fière allure comme au temps de sa splendeur passée : on le surnomme le **Palais aux cent portes** et toutes les fenêtres sont ornées de balcons ouvragés en fer forgé.

Au-delà de l'Eglise de **Nuestra. Sra. de la Asunción**, je découvre, émerveillé, un quartier animé, où toute la ville semble s'être donné rendez-vous, **El Mirador de la Mancha**. Les familles ou les couples sont attablés en terrasse près du pont qui enjambe le rio ou sous les arbres d'un petit parc, la **Plaza del Orden**, devant un ancien moulin à huile. Et après avoir franchi un petit passage couvert, je retrouve un havre de silence, la **Plaza Mayor**, bordée sur trois de ses côtés par des arcades dont les colonnes de granit soutiennent des galeries ouvertes qui courent sur toute la longueur de deux étages. Ce superbe ensemble architectural avait une quadruple fonction qui éclaire la vie d'une communauté urbaine de la **Mancha** au XVII^{ème} siècle. C'est d'abord une place publique et éventuellement un lieu de réunion ou de rassemblement. Le vaste espace à ciel ouvert accueillait les marchés ou les foires et les arcades offraient un abri contre la pluie. Comme souvent en Espagne, ce lieu était utilisé comme **plaza de toros** et les balcons faisaient office de tribunes. Enfin, à l'image du « **Globe** » Londonien à l'époque de Shakespeare, la **Plaza Mayor** pouvait se transformer en « **corral de comedias** » pour des représentations théâtrales en plein air, les spectateurs s'installant face à une scène improvisée, soit au centre de la place, soit dans les galeries des étages, pour voir les pièces de Cervantes, Lope de Vega, ou Calderon de la Barca.

LUNDI 6 AVRIL 2009 Etape 18 : TEMBLEQUE – MORA (24.2 km)

Evidemment, c'est toujours à contre-cœur qu'on accepte de tourner le dos à une ville aussi intéressante, mais plus de deux heures après le départ, pris de remords, on peut encore jeter un dernier regard en arrière et apercevoir, depuis la colline de pierre qui domine « le petit désert » de la Mancha, les maisons regroupées autour de l'église de Tembleque.

A mi-étape, après une belle descente, au centre du bourg de Villanueva de Bogas, je suis accueilli à deux pas de l'église Santa Ana, par José Luis, un forgeron, qui avec sa charmante maman, accueille les pèlerins de passage, leur offre un verre d'eau bien fraîche, et appose sur leur crédencial son propre sello : « Comencé junto al Mediterraneo, ahora estoy en Villanueva de Bogas (Toledo) y voy « Camino de Santiago. »

A la sortie du village, José Luis a fait édifier une statue qu'il a réalisée en fer forgé où la Croix de Santiago semble jaillir d'une coquille Saint Jacques.

En début d'après-midi, après avoir éliminé la possibilité d'emprunter l'itinéraire du Camino de Sureste qui rejoint directement Almonacid de Toledo sans passer par Mora, je suis fidèlement le Camino de Levante au milieu des oliviers et aperçois bientôt très distinctement le château de Penas Negras dont la silhouette, au sommet de son promontoire, se laissait deviner déjà dans la matinée de très très loin. C'est encore un témoignage de la nécessité de fortifier les villages du sud de la Castille contre les incursions arabes et le risque d'une nouvelle occupation musulmane. Cette place-forte fut confiée aux moines-soldats à l'Ordre militaire de Saint Jacques en 1172. Le contrôle des chemins s'opérait depuis des tours de guet édifiées sur les hauteurs, les atalayas, le nom arabe leur est resté, et aujourd'hui encore elles jalonnent l'itinéraire. Je me souviens d'avoir rencontré au cours de mes lectures cette évocation du paradoxe que représente la Mancha : « Le relief calme sans accidents n'empêche pas la région d'avoir connu une histoire mouvementée dont elle conserve encore aujourd'hui les marques et les traces. »

Après avoir contourné une colline sur laquelle est édifié l'Ermita de Nostra Senora de la Antigua, j'entre dans **Mora** dont le bâtiment le plus surprenant est l'Hôtel de Ville : sa façade neomudejar avec ses fenêtres en forme de fer à cheval est surmontée d'une tour couronnée d'une coupole de style byzantin recouverte de carreaux de faïence aux couleurs vives.

Une bonne nuit et le lendemain me voilà enfin **Tolède** où ma première visite est réservée en priorité à l'église **Santiago del Arabal** : cette « cathédrale du mudéjar » du XII^{ème} siècle portait autrefois le nom de **Santiago de la Espada** et sa tour-clocher est l'ancien minaret d'une mosquée.

Ce vénérable monument consacré à l'apôtre symbole de la **Reconquista**, résume dans sa simplicité l'extrême complexité des régions au lourd passé que je viens de traverser. Mais les périodes troublées ont finalement forgé une civilisation enrichie des apports des anciens belligérants et elles ont légué un patrimoine au caractère particulier dont la richesse et l'originalité ne peuvent manquer de fasciner. Voilà aussi pourquoi il me semble impossible de résumer la visite de Tolède et encore moins de décrire l'impression très forte que laisse dans son sillage à la nuit tombée la lente procession solennelle des « passos » dans les ruelles étroites de la ville.



II.- TOLEDO - ZAMORA

Dans les pas d'Isabelle la Catholique ...

Etape 1 : Toledo – Torrijos 34.5 km

Je retrouve Tolède une semaine avant l'arrivée de l'Automne. Je reprends mon bâton de pèlerin et repars de bon matin sur le Chemin à l'endroit précis où je l'avais quitté, devant le porche de l'Eglise **Santiago del Arrabal**. A la sortie de la ville, je longe le **Tage** et me réjouis d'avoir choisi d'effectuer cette première étape un Dimanche pour éviter la poussière que soulève en semaine l'exploitation des carrières. Je peux me retourner tranquillement pour contempler une dernière fois les silhouettes des monuments de Tolède qui se découpent en ombres chinoises sur le disque rougeoyant du lever de soleil. Lièvres, lapins et perdrix profitent eux aussi de la trêve dominicale pour réinvestir provisoirement le territoire. Après avoir traversé le rio **Guadarrama** et dépassé l'**Ermita de Cambrillos**, j'arrive en fin de matinée à **Rielves** où je suis accueilli, dans une joyeuse ambiance de kermesse, par un cortège d'anges blonds aux cheveux bouclés et une horde de démons grimaçants : le village célèbre devant l'**Eglise Santiago** « el Santísimo Cristo de los Remedios. »

A la sortie du village, au milieu des champs de céréales, divergent le **Camino de Santiago del Sureste** et mon propre itinéraire, le **Camino de Levante** qui va bientôt me mener au pied du **Castillo de Barciencia** et devant le porche de l'Iglesia de **Santa Maria la Blanca**. **Torrijos** n'est plus qu'à une heure de marche à travers la plaine et, après avoir longé l'autoroute et traversé la ville, je suis chaleureusement accueilli à la « **Congregation de los Esclavos de Maria y de los Pobres** » par le Père Dionisi : ce brave homme met véritablement en pratique, avec une gentillesse toute empreinte de simplicité et de bonne humeur, la règle de Saint Benoît : « Accueillez l'étranger comme le Christ lui-même. » De quoi faire oublier la fatigue de cette longue étape.

De l'autre côté de la place **San Gil** se dresse l'admirable façade mudejar du **Palacio de Don Pedro I El Cruel**, et à deux pas, dorée dans la lueur du soleil couchant, « la **Portada de Poniente** » de la **Colegiata del Santísimo Sacramento** affiche glorieusement la richesse et la finesse de ses sculptures de pierre. La ruelle qui contourne la tour-clocher de la Colegiata, construite à l'emplacement d'une ancienne mosquée, conduit à la « **Capilla del Cristo de la Sangre** » qui fut à l'origine une synagogue, puis la chapelle de l'hôpital de la Santísima Trinidad : les habitants de Torrijos vénèrent aujourd'hui encore avec piété cette statue du crucifié rapportée de « Nueva Espana » au XVII^{ème} siècle par l'un de leurs concitoyens, un religieux parti prêcher la bonne parole en Amérique.

Enfin, c'est à Torrijos que se réfugie un personnage de fiction, le jeune **Lazarillo de Tormes**, après s'être débarrassé, par une ruse cruelle, de l'aveugle qui le martyrisait et l'affamait : cette œuvre anonyme, « *La vida de Lazarillo de Tormes y de sus fortunas y adversidades,* » publiée cinquante ans avant **Don Quijote**, jugée « hérétique » et mise à l'index par l'Inquisition, est le premier exemple d'un genre littéraire nouveau : le roman picaresque. Cervantes rend hommage (Don Quichotte, I, Chap. XXII) à ce précurseur pour avoir eu le courage de choisir comme héros un jeune garçon d'origine modeste qui n'échappe à la pauvreté que par sa débrouillardise ; de plus, il n'hésite pas à décrire l'immoralité des mœurs de son époque, ni à dénoncer l'injustice et surtout l'hypocrisie des clercs et des dévots, tout en conservant un ton enjoué et presque badin pour divertir le lecteur. Lazarillo de Tormes, un drôle de paroissien, contraint à vivre d'expédients pas trop catholiques parfois, mais toujours par monts et par vaux lui aussi, pèlerin sur le chemin de la vie ... et je vais le retrouver encore au fil des étapes à **Maqueda**, **Escalona** et **Almorox**.

Etape 2 : Torrijos – Escalona Distance : 25.3 km

Depuis **Barciencia**, je marche sur la « **Ruta de los Castillos** » et, aujourd'hui, l'étape sera marquée par la nécessité de monter à l'assaut des forteresses de **Maqueda** et d'**Escalona**.

Maqueda se situe à la moitié du parcours de la journée : en raison de sa position stratégique, ce promontoire fut successivement occupé par une tour de gué à l'époque romaine, une forteresse pendant

l'occupation arabe et, après la reconquête, un château-fort inexpugnable, le « **Castillo de la Vela**, » vint compléter les murailles de la ville construites au XII^{ème} siècle. Abandonnant les flèches jaunes, j'emprunte le chemin en lacets qui mène jusqu'au pied du mur d'enceinte de plus de trois mètres d'épaisseur couronné par un chemin de ronde à l'abri de ses créneaux d'une taille impressionnantes. La Reine **Isabel la Catolica** résida dans ce château.

Après trois bonnes heures de marche au milieu de champs de céréales sur des chemins où des entraîneurs font courir leurs lévriers, je traverse le rio **Alberche** sur un pont étroit et tout en longueur. Il va aboutir au pied du coteau escarpé sur lequel s'élève le Château-fort d'**Escalona** que je conservais en point de mire dans le lointain depuis longtemps. L'Alberche servait de défense naturelle au château qui en contrôlait le passage ; mais, paradoxalement, ce pont sera reconstruit en réutilisant les pierres et les poutres de charpente de cette place-forte prise d'assaut et partiellement rasée par les troupes françaises du Maréchal Soult. Les ruines impressionnantes des innombrables tours, et les formidables murailles de sa triple enceinte qui dominent encore les rives du rio, expliquent pourquoi cette forteresse ne succomba qu'au XIX^{ème} siècle. L'évolution de son architecture, mudéjar à l'origine, reflète la complexité de l'histoire locale : l'aspect défensif sévère du donjon de la forteresse d'origine arabe y contraste avec le castillo-palacio seigneurial qu'elle abrite. Ce château-résidence témoigne de la richesse et de la puissance du seigneur Alvaro de Luna qui accueille pour des fêtes fastueuses le roi Juan II de Castille dont il est le favori.

Mais qui va héberger le pèlerin qui, sous les arcades des maisons typiquement catellanes de la **Plaza del Infante Don Juan Manuel**, s'interroge en contemplant le « temple » édifié en son centre ? Un homme élégant quitte la terrasse d'un café, m'invite à sa table, et m'indique qu'il a déjà téléphoné à la Policia Municipal qui va venir me remettre la clé du local mis à ma disposition pour la nuit. J'ai maintenant tout mon temps pour admirer, libéré de toute inquiétude, les ruines imposantes du château et les éléments de la muraille d'un kilomètre et demi qui protégeait la ville ; et enfin, en début de soirée, près de la Porte San Miguel, dans la sacristie de la **Colegiata San Miguel Arcangel**, je rencontre le prêtre qui se prépare à célébrer la messe de la Fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. J'ai appris depuis mon retour qu'une « **Asociacion Toledana de Amigos del Camino de Santiago** » va voir le jour dans cette ville si accueillante : cette cité a su conserver une atmosphère typiquement médiévale même si, aujourd'hui, les tours en ruines qui se dressent encore vers le ciel ne sont plus que le fantôme de ce « castillo-palacio » dont la magnificence était incomparable à l'époque de sa grandeur ... et de la faveur royale.

Etape 3 : Escalona – San Martín de Valdeiglesias Distance : 26.5 km

Aujourd'hui, après ma balade au clair de lune, la « **Ruta de los Castillos**, » va me faire découvrir le « **Castillo de la Coracera**, » de **San Martin de Valdeiglesias**.

« Le Diable était caché dans le vent qui soufflait. » Quelle nuit ! La porte métallique de mon dortoir improvisé claque à intervalles réguliers, le choc sonore d'un heurtoir imaginaire, agité par une main invisible et impatiente, me pousse inconsidérément à déguerpir avant même le lever du jour. Loin du halo laiteux du dernier réverbère, à la sortie de la ville, il faut cheminer à tâtons dans le noir entre les arbres, à la faible lueur de la frontale, en faisant **aveuglement** confiance aux indications du guide de Gérard Rousse ! L'étroit chemin de terre qui descend en pente raide est abrupt : en franchissant le lit d'un rio heureusement à sec, je devine dans l'obscurité le point de repère signalé dans la description de l'étape, les piles d'un pont dont la construction est restée inachevée. Me voilà rassuré ! Le dernier quartier de lune brille encore faiblement dans le ciel, encadré du scintillement de quelques étoiles peu pressées de s'éclipser ; le soleil ne doit faire son apparition que vers 8 heures, mais déjà, vers l'Est, il semble que les premières lueurs du jour commencent à poindre timidement.

Je marche vers le Nord en suivant la ligne électrique citée par le guide : elle me sert de « main courante. » Heureusement la frontale continue à jouer bravement son rôle de « baladeuse » en précédant mes pas de son humble halo de lumière qui danse et bondit sur le sol inégal ... Je longe la clôture d'un élevage de chevaux et sort bientôt à découvert pour rencontrer les premières lueurs du jour, et le vent de nord dont la forêt me protégeait ! A l'extrémité du chemin, au-delà d'une route, j'aperçois bientôt la ville d'**Almorox** au premier plan et la **Sierra de Gredos** à l'horizon.

Après avoir contourné l'imposante Iglesia parroquial de **San Cristóbal** édifiée à l'époque des **Rois Catholiques**, je débouche sur la **Plaza de la Constitucion** où, devant la façade en robustes pierres de taille de l'Ayuntamiento, se dresse, sur un piédestal, une colonne de granit haute de huit mètres : à son sommet, quatre têtes de lion sculptées semblent défendre l'accès à un petit temple qui domine ce pilori, la « **picota**, » « **rollo jurisdiccional** » qui, depuis 1566, symbolise la puissance et l'indépendance de la localité.

Pour sortir de la ville, il faut monter jusqu'au sommet d'une colline où se dresse, sur l'emplacement d'une ancienne mosquée, l'**Ermita de Nuestra Señora de la Piedad** ; la vue sur la campagne environnante est impressionnante. Ensuite, malheureusement, il devient difficile d'échapper au bitume de la N 403, les petits chemins sableux qui longent cette route en courant dans la pinède ayant été labourés par les chenilles des engins forestiers. Mais je vais finalement retrouver le calme, le silence, et l'ombre bien rafraîchissante de la forêt au cours d'une agréable promenade sur les aiguilles de pins d'une petite route peu fréquentée, la N 541.

Un jeu de piste qui requiert attention et bon sens m'amène à une longue descente vers l'**Ermita de la Sangre**, l'une des sept chapelles qui, sur les armoiries de la ville, encadrent un croissant d'argent renversé. La vallée environnante fut mise en valeur au XIII^{ème} siècle par les moines de **Pelayos** de la **Presa** et c'est autour de l'un des ermitages, celui consacré à **Saint Martin de Tours**, que se développa bientôt la ville la plus prospère : les habitants exploitaient la vigne, les oliviers et les arbres fruitiers. Une ruelle étroite en pente raide me conduit au pied de la façade purement géométrique, totalement dépouillée de l'**Iglesia de San Martin Obispo**, dont le style « herreriano » est parfois caricaturé sous le vocable « estilo desornamento. » Une nouvelle montée à me couper le souffle me mène jusqu'aux murs d'enceinte de la forteresse de la **Coracera**, « castillo palaciego » du XV^{ème} siècle où séjourna **Isabel la Catolica** après avoir été reconnue comme héritière du Royaume de Castille (à suivre ...).

En cette fin de journée où la fatigue finit par se faire sentir, je suis très aimablement accueilli par Abel, l'heureux propriétaire de la « Casa de Labranza, » qui consacre toute son énergie à restaurer « un espacio rustico donde se detiene el tiempo. » Et de toutes les pièces de cette vaste demeure rurale construite en 1710, où l'on se sent retrouver authentiquement la façon de vivre de temps révolus en Castille, celle qu'Abel tient à me montrer séance tenante, c'est la « bodega » où l'on foulait aux pieds, à même le sol, le raisin, entre les panses ventrues des jarres d'argile, les « tinajas » alignées contre les murs. Une bonne nuit dans ma chambre « La Siega » (La Moisson,) me permettra de retrouver des forces pour l'étape à venir ... et, pour une fois, je retrouve sur mon lit, comme tous les pèlerins de passage dans cette maison si hospitalière, mon linge lavé et repassé comme par une main invisible ... Merci Abel.

Mercredi 16 Septembre 2009 Etape 4 : **San Martín de Valdeiglesias – Cebreros** Distance : **20 km**

Avant d'atteindre Cebreros et ses deux églises consacrées à **Saint Jacques**, la magie du chemin va me transporter dans deux endroits extraordinaires, deux enclaves ensorcelées littéralement hors du temps. De quoi s'interroger : « Le vent qui vient à travers la montagne m'a rendu fou ? »

Le chemin de terre qui s'amorce à la sortie de la ville débouche sur un chantier de travaux publics où s'activent des équipes d'ouvriers. L'un d'entre eux vient spontanément à ma rencontre en me faisant signe de continuer à suivre le sentier du côté de la route où je me trouve.

Un panneau « **Junta de Castilla y Leon** » m'indique bientôt que je me trouve dorénavant dans la



« **Provincia de Avila** » et fatalement, à force de suivre les « **vias pecuarias**, » je vais découvrir, émerveillé, paisiblement rassemblés côte à côte dans le petit parc archéologique d'**El Tiemblo**, « moitié mort et moitié pierre ... las de fouler le sol » (Federico Garcia Lorca) le célèbre troupeau immobile des « **Toros de Guisando**. »

« **Pierres vives rescapées de la Préhistoire**, » ces sculptures zoomorphes de l'âge de fer témoignent de la présence dans cette région d'un peuple de bergers, les **Vettons**, qui se consacrait à l'élevage de troupeaux. Ces véritables œuvres d'art furent déplacées et réunies en ce lieu à l'époque romaine : orientées à l'ouest, contemplant le coucher de soleil,

elles marquèrent alors l'emplacement de sépultures. Mais les archéologues se perdent en conjectures quant à leur destination première : proches de la Sierra de Gredos, où passe encore aujourd'hui sur une « Canada Real » la transhumance des troupeaux de la « Meseta Norte » à la « Meseta Sur, » leur vocation était-elle purement pratique, utilitaire, points de repères, bornes, ou sur un plan magique, spirituel, voire religieux, ces symboles de force, de puissance, de fertilité, étaient-ils invoqués pour protéger les troupeaux et le peuple qui les accompagnait au rythme des saisons ?

Ce qui reste avéré, c'est qu'il existe dans la Province d'Avila une centaine de spécimens de ces étranges animaux pétrifiés de 2.5 mètres de long et qu'on en a recensé plus de quatre cents disséminés dans les zones traditionnelles de transhumance de la Péninsule Ibérique.

Leur présence devait conférer à ce lieu emblématique, la « **Venta Judereria**, » un rayonnement quasi-mystique : l'aura particulière de cet endroit consacra le serment par lequel **Henri IV** de Castille reconnut solennellement comme Princesse d'Asturies sa demi-sœur **Isabelle**, qui devenait de ce fait héritière du Royaume de Castille.

« En este lugar fue jurada **Dona Isabel la Catolica** por Princesa y Legitima Heredera de los Reinos de Castilla y de Leon el 19 de Septiembre de 1468. »

Je ne suis guère en avance que de quelques jours pour le 541^{ème} anniversaire de ce **Traité de Paix des Taureaux de Guisando**.

Le Chevalier du Bois dans « **Don Quijote** » ne perçoit guère le côté ésotérique de ces monuments et ne se sent nullement motivé pour accomplir l'exploit que lui impose la dame de ses rêves : « Quelque temps après, elle (La sans pareille Casildée de Vandalie) me fit commandement de prendre sur mes épaules les pierres antiques des vaillants taureaux de **Guisando**, entreprise plus propre à des crocheteurs qu'à un chevalier. » (Chap. XIV de la Partie II, p. 115)



Une centaine de mètres plus loin, je me trouve face à face avec la réincarnation bien en chair et en os d'un de ces fameux taureaux : parfaitement immobile à l'image de ses frères de granit, illustration bien réelle de la force tranquille, il me contemple fixement et mesure mon insignifiance à l'échelle de son monde. Le GR parsemé de crocus et bordé d'herbe sèche et d'arbustes rabougris débouche après deux heures d'une marche agréable bien ensoleillée sur les rives du **rio Alberche** et le franchissement de trois ponts successifs.

Le pont médiéval d'**El Tiemblo** enjambe l'Arroyo de la Yedra ; les deux suivants, le puente de **Valsordo** et celui de **Santa Yusta** sur le rio **Alberche** permettaient à la **calzada romana** de relier Tolède, Avila et Valladolid. Au Moyen-Age, l'entretien de ces ponts était primordial, non seulement pour le transport des marchandises, mais également pour la transhumance des troupeaux sur la **Cañada Real Leonesa-Oriental** entre l'Estremadure et la Castille et Leon.

Aujourd'hui encore, je peux lire, profondément gravées dans la pierre sur les faces planes de deux énormes rochers, les modalités détaillées établies localement pour le règlement de l'octroi que devaient acquitter les propriétaires des troupeaux. Ce droit de péage ne fut aboli qu'au XIX^{ème} siècle.

Grâce à ces recettes, les ponts, plusieurs fois endommagés ou même emportés par les crues du fleuve, furent toujours reconstruits dans l'urgence. La Reine **Isabelle la Catholique** emprunta el Puente de **Valsordo** pour gagner, depuis **Cebreros**, la **Venta de Los Toros de Guisando** et y retrouver son demi-frère **Henri IV** de Castille afin de mettre fin par traité à la guerre civile en Castille. Selon la légende, son appréhension avant cette entrevue décisive, « **Tiemblo ante esta entrevista** » serait à l'origine du nom de la ville d'**El Tiemblo**. En 1504, la chronique rapporte que le cortège funèbre qui transportait la dépouille de cette même Reine de **Medina del Campo** à **Grenade** emprunta ce même pont une dernière fois : les conditions météorologiques étaient épouvantables et l'**Alberche** en crue, grossi de pluies diluviennes, avait endommagé le pont qu'il fallut

consolider en toute hâte.

L'humidité des rives du fleuve favorise la croissance des aulnes : le pèlerin est soulagé d'apprendre que les feuilles en sont bénéfiques « pour soigner les pieds endoloris par de trop longues marches. » Heureusement, avant le terme de l'étape, je peux encore faire halte à l'**Ermita de Nuestra Senora de Valsordo**, la Virgen de las Victorias dont l'intercession mit en déroute les troupes musulmanes, puis à l'ombre du chêne vert qui abrite la fontaine « **Canto los Pollos**. »

L'entrée de Cebreros est signalée par un pilori édifié en 1562 au sommet d'un promontoire de granit qu'il faut gravir en suivant les lacets d'un chemin pavé en pente raide. La ville compte deux églises consacrées à Saint Jacques : la plus ancienne, « la Iglesia Vieja, » date du XIV^{ème} siècle ; il n'en subsiste que la façade de style roman et une tour-clocher édifée à l'emplacement de l'atalaya arabe en cet emplacement stratégique pour surveiller les alentours. C'est aujourd'hui le « **Museo de Adolfo Suárez y la Transición** », en hommage à la mémoire du plus célèbre des enfants de Cebreros qui négocia adroitement, après la mort du Général Franco, le passage délicat d'un régime de dictature à la démocratie. L'église Santiago actuelle fut construite au XVI^{ème} siècle : le pèlerin y est accueilli par une statue de l'apôtre qui figure au-dessus du porche, son bourdon à la main. Dans le chœur, au centre du retable, Santiago Matamore portant cuirasse brandit son épée sanglante, et les sabots de son cheval piétinent le corps d'un maure blessé qui implore en vain la clémence de son vainqueur. Le « sello » de la paroisse que le prêtre appose sur mon « Carnet de Pèlerin » reproduit fidèlement cet épisode impitoyable. Dans une ruelle à l'ombre de l'église se dresse encore aujourd'hui la façade de l'ancien hôpital où étaient accueillis au XVI^{ème} siècle pauvres et voyageurs. Pour ma part, je trouverai refuge dans les vestiaires du stade de football dont le gardien m'entretiendra du voyage scolaire de son fils en Normandie et de sa visite du Mont-Saint-Michel. .

Etape 4 Cebreros - San Bartolomé de Pinares – Ávila (Distance : 43.5 km)

FAUSSES ALERTES : Avant mon départ, j'avais déjà éprouvé une certaine appréhension à l'annonce des fléaux qui semblaient s'abattre sur la **Castille et León** : les inondations dues aux pluies diluviennes alternaient avec les incendies de forêts. Mais sur place, et jusqu'à maintenant, mon pèlerinage se déroulait dans des conditions parfaitement idylliques et mes craintes s'étaient dissipées.

L'étape de cette cinquième journée comptait 43 kilomètres de Cebreros à **Ávila**, et j'avais raisonnablement envisagé de l'étaler sur deux journées en faisant halte à **San Bartolomé de Pinares** à mi-chemin. Le (mauvais) sort allait en décider autrement.

C'est donc l'esprit tranquille que je prenais, de bon matin, mon petit déjeuner dans un bar où défilaient, sur l'écran du poste de télévision, les informations du jour : je n'écoutais que d'une oreille distraite. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque vint me trouver l'un des consommateurs qui, depuis quelque temps déjà, discutait avec le patron du bar et les autres clients ! L'air préoccupé, il m'expliqua que la protection civile venait de décréter une alerte orange sur toute la région et qu'après concertation avec ses amis, il me conseillait fortement de sauter dans le prochain autobus pour Ávila que j'avais heureusement encore le temps d'attraper au vol en me précipitant à la gare routière toute proche.

Finalement, la tempête annoncée ne s'est guère fait sentir pendant ma traversée de la **Tierra de Pinares** en autocar, et j'ai eu tout le temps de regretter d'avoir un peu cédé à la précipitation ... mais je pense que ce brave homme se préoccupait avant tout de ma sécurité et que, peut-être, je me serais trouvé en difficulté sur ce trajet qui comporte entre Cebreros et Ávila deux des points les plus délicats de l'itinéraire : **el alto del Puerto d'Arrebatacapas** (1068 mètres) porte un nom assez dissuasif évoquant la violence des vents qui s'y déchaînent et la **Puerta del Boqueron**, le point le plus élevé du Camino de Levante, culmine à 1315 mètres d'altitude

C'est sous le soleil que, depuis le pont sur le rio **Adaja**, je découvre **Ávila** et les formidables murailles qui ceignent la capitale de la **Castille et León**. J'imagine le plaisir que j'aurais pu ressentir en apercevant d'abord dans le lointain, à l'horizon, pour la première fois, cette ville fortifiée perchée sur une colline à 1130 mètres d'altitude et à ne m'en approcher que lentement, progressivement, au rythme de la marche, pour mieux la découvrir, pour mieux l'appivoiser. Je me console en remarquant que je vais avoir une journée entière pour y flâner tout à mon aise. C'est ainsi que le vais me pénétrer du sens de cette formule qui prétend renfermer, résumer, l'atmosphère singulière de cette cité médiévale : « **Ávila de los Santos et de los Cantos**. »

Chaussé pour la marche, je peux suivre le chemin de ronde qui, à l'abri de 2500 créneaux, sur deux kilomètres et demi, couronne les remparts médiévaux de trois mètres d'épaisseur édifiés sur les ruines d'une ancienne fortification romaine : le bastion défensif est renforcé d'une centaine de tours et n'est percé que de six portes et trois poternes. Un **Alcazar**, dont il ne subsiste qu'une des portes, complétait ce système qui, par ailleurs, intégrait dans son périmètre l'abside même de la **Cathédrale**, le **Cimborrio**. Ce chevet roman, couronné de créneaux géants, est littéralement encastré, inséré, dans les remparts qui en épousent le contour en demi-cercle. La Cathédrale elle-même est une véritable forteresse dont la construction fut entreprise en 1095 au lendemain même de la **Reconquête**.

La pierre conte l'histoire de cette cité où l'architecture militaire et l'art sacré vont se trouver intimement mêlés : « **Avila de los Caballeros** », ces nobles qui se firent construire à l'abri de murs de puissantes demeures seigneuriales protégées par des tours puis, à l'époque de la prospérité apportée par le commerce de la laine, d'élégants palais de style renaissance. Mais Avila est à la fois « Chevalerie et Mysticisme, » « **Avila des Saints** » où au XVI^{ème} siècle, époque de son apogée, ont vécu Saint Pierre d'Alcántara, Saint Jean de la Croix et, surtout, Sainte Thérèse de Jésus. Selon la tradition, déjà à l'époque romaine, sous Dioclétien, au IV^{ème} siècle, trois saints, Vincent, Sabine et Cristeta avaient été martyrisés à l'emplacement où fut construite au XII^{ème} siècle la **Basilique San Vincente**. La foi de Sainte Thérèse se communiqua à toute la communauté de sa ville natale qui se couvrit d'églises et de couvents. Au **Monasterio de la Incarnacion** à l'extérieur des remparts, la statue de la sainte la représente en « **andariega** » car elle n'hésitait pas à prendre son bâton de pèlerine pour aller dans toute la région fonder de nouveaux couvents qui respectaient strictement son austère conception de la vie monacale telle qu'elle l'avait réformée.

«Y el que no deja de andar e ir adelante, aunque tarde, llega.
No me parece es otra cosa perder el camino sino dejar la oración».
(Vida de Santa Teresa de Jeus 19, 5)

En descendant la **Bajada del Peregrino** en direction de l'Albergue « Las Tenerias » à l'entrée du pont roman sur le rio **Adaja**, je fais une courte halte devant la façade de l'**Eglise Santiago** pour contempler un clocher original, une tour octogonale du XIV^{ème} siècle ; selon la tradition, c'est dans cette église construite dans un quartier habité par des Maures, qu'on armait les Chevaliers de l'**Ordre de Santiago**.

Vendredi 18 Septembre 2009 **Etape 5 : Ávila – Gotarrendura** Distance : **23.5 km**

Après cette journée de découverte des richesses du patrimoine architectural et culturel d'Avila, je me remets en route et franchis sur le pont romain, à la sortie de la ville, près de l'**Ermite de San Segundo**, le rio **Adaja** qui remonte vers le Nord pour alimenter le rio **Duero** au Sud de **Valladolid**. Le belvédère de **los Cuatro Postes** permet d'admirer une dernière fois en se tournant vers le sud les remparts qui enceignent la ville, et la **Sierra de Gredos** dont le point culminant est le **Pico Almanzor** (2592 mètres.) Et c'est en ce lieu, **los Cuatro Postes**, que l'oncle de la petite Thérèse retrouva sa nièce qui s'enfuyait vers les terres occupées par les Maures avec l'espoir de gagner le paradis en sacrifiant sa vie en martyr pour sa foi.

La plaine qui s'étend au nord d'Avila porte d'ailleurs toujours le nom de **Morana** et les imposantes églises de briques rouges de **Cardenosa** ou de **Penalba de Avila** témoignent aujourd'hui encore de la présence des Maures : leur style mudejar combine harmonieusement l'héritage des bâtisseurs chrétiens et l'ornementation d'inspiration arabe.

Le nom de **Cardenosa** est lié au souvenir d'**Isabelle la Catholique** : son Cortège funèbre traversa la ville, mais elle n'avait accédé au trône qu'en raison de la mort, en 1468, dans cette même ville, de son frère cadet Alfonso. Le malheureux, qui se rendait d'Avila à **Arevalo**, avait fait étape a **Cardenosa** ... où il s'empoisonna en dégustant des truites à l'escabèche. La même année, à la « **Venta Judereria**, » la future Reine de Castille âgée de 17 ans signait le **Traité de Paix des Taureaux de Guisando**. Et moi, je chantonne d'un cœur léger sur l'air de « **La truite de Schubert** » les paroles composées par Francis Blanche :

« Elle était jeune fille Sortait tout droit de son couvent Innocente et gentille Qui n'avait pas seize ans ... »

Je marche d'un bon pas à travers les pâturages, le long de chemins empierrés ou de petites routes

désertes, et arrive bientôt à l'église **San Miguel Arcangel** de **Gotarrendura**. Les habitants de ce modeste hameau soutiennent que Sainte Thérèse pourrait bien y avoir vu le jour ; ce qui ne peut être mis en doute, c'est que sa mère lui légua effectivement un « **Palomar** » dont Sainte Thérèse mentionne l'existence dans sa biographie, et que ses parents s'étaient mariés dans cette ville où sont nés deux de ses frères. Et là encore, on me fait remarquer que je marche vraisemblablement sur les traces de cette « **santa andariega** » qui se lançait sur les chemins pour aller fonder de nouveaux couvents.

Le socle de la statue qui s'élève près de son colombier porte cette inscription toute empreinte de sérénité

« Que rien ne te trouble
Que rien ne t'effraie
Tout passe
Dieu ne change pas

La patience permet tout
Qui en Dieu a foi
Ne manquera de rien
Seul Dieu suffit »

Sur la façade de l'Ayuntamiento, un carreau de faïence précise que **Gotarrendura** se situe exactement à 500 kilomètres de **Santiago de Compostella** et que, parti de **Valence**, je me trouve maintenant à mi-chemin. Et cette modeste bourgade abrita pour une nuit, en 1504, la dépouille d'**Isabelle la Catholique** dont le cortège funèbre, pour ce dernier voyage de dix-neuf jours de **Medina del Campo** à **Grenade**, ne comptait pas moins de deux cents personnes. Jusqu'à **Medina del Campo**, l'ombre d'**Isabelle la Catholique** va continuer à m'accompagner sur le chemin alors que je parcours à contre-sens l'itinéraire de son dernier voyage, mais je me souviens d'avoir déjà rencontré la future reine à la **Venta Judereria** où fut signé le **Traité des Taureaux de Guisando** qui consacra son extraordinaire destin.

Le refuge « **Entreadobes** » restera dans mon souvenir comme le « **Parador** » des **Albergues** ou le prototype de l'hébergement idéal pour le pèlerin. Et cette impression favorable se trouve encore renforcée par la qualité de l'accueil que me réserve la population, où que je trouve, aussi bien en Mairie que dans le seul petit bar de la localité. A la nuit tombée, je suis seul maître de mon petit château en Espagne et me surprends à chantonner d'un ton léger :

« Pour avoir si souvent dormi Avec ma solitude Je m'en suis fait presque une amie Une douce habitude ... »

En effet, je n'ai encore rencontré aucun pèlerin depuis mon départ de Tolède ; heureusement, l'accueil des habitants est toujours très cordial et ils manifestent une curiosité sympathique pour mon choix de suivre cet itinéraire dans leur région. .

Etape 6 **Gotarrendura – Arévalo** Distance : **29** km

Une étape champêtre à travers les plaines céréalières de la **Morana** où les villages ruraux que je vais traverser, repeuplés après la **Reconquista**, sont regroupés autour d'imposantes églises de briques rouges de style **mudejar** : Eglise **San Martin Obispo** d'**Hernansancho**, **Santa Maria la Mayor** de **Villanueva de Gomez**, **Iglesia de Nuestra Senora** de la **Asunción** d'**El Bohodon**. Plus tard, c'est, de façon inattendue, un paysage typiquement landais transplanté en Castille que je découvre : je chemine dans le sable sur les aiguilles de pins au milieu des pots en terre cuite cloués sur les troncs « Car, pour lui dérober ses larmes de résine, L'homme, Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon ! » (Théophile Gautier.)

Avant d'atteindre la ville d'**Arevalo**, ma route va croiser deux importantes « **vias pecuarias**, » ces grands chemins de transhumance de la **Mesta** : la **Canada Real Leonesa Occidental** qui reliait la Province de **Leon** et la **Sierra Morena**, et la **Canada Real Burgalesa** qui depuis la **Rioja** rejoignait l'**Estrémadure**

En fin de journée, après cette belle randonnée en pleine nature, la visite du patrimoine architectural d'**Arevalo** va illustrer concrètement cette définition de l'art **mudejar**, « mélange d'austérité chrétienne et de sensualité musulmane. »

Arevalo, avant sa reconquête définitive en 1082, avait changé de mains à plusieurs reprises : l'architecture témoigne encore aujourd'hui de cette histoire mouvementée : **Raymond de Bourgogne** (1059-1107) réorganisa la défense de la ville en y faisant construire murailles, ponts et églises.

A mon arrivée, je me trouve d'abord au pied de la robuste tour carrée en briques de l'Eglise d'**El**

Salvador ; à quelques pas de là, **Plaza del Arrabal**, l'Iglesia de Santo Domingo de Silos a conservé son abside mudejar en briques. La place communique avec la **Plaza del Real** par **El Arco del Alcocer**, robuste vestige de la muraille, complément de la défense naturelle que formait le confluent des Rios **Arevalillo** et **Adaja** que surplombait le donjon, **la torre del Homenaje d'el viejo castillo** où séjourna enfant la future **Isabelle la Catholique**.

La **Plaza de la Villa**, d'époque médiévale, est typiquement castellane avec ses maisons d'un seul étage à pans de bois construites sur les colonnes de pierre de ses arcades. On peut y accéder par un passage sous la tour mudejar de l'**Iglesia de Santa Maria la Mayor** (XII ème siècle) édifiée près de la **Casa de los Sexmos** où la Reine **Isabelle la Catholique** ratifia en 1494 « el Tratado de Tordesillas » : l'Espagne et le Portugal, se partageaient « las Tierras del Mar Océano, » le nouveau monde que venait de découvrir Christophe Colomb. A l'autre extrémité de la place, l'**Iglesia San Martin** dresse ses deux tours mudejar et l'une de ces deux « tours jumelles, » celle de **los ajedreces**, est décorée de douze échiquiers. En contrebas, la « fuente de los cuatro canos » était alimentée depuis l'occupation arabe par un aqueduc souterrain.

L'Eglise **San Miguel** au-dessus du rio **Arevalillo** est une formidable forteresse, la tour-clocher de l'**Iglesia de San Juan Bautista** toute proche est intégrée à la muraille, la cité était à la fois prospère et très préoccupée par l'éventualité de nouvelles menaces contre lesquelles elle se prémunissait.

Au XVI ème siècle, la ville veillait encore prudemment, afin de subvenir à une éventuelle pénurie, à disposer d'importantes réserves de nourriture stockées dans un entrepôt « **el Pósito del Panadeo y Alhóndiga de los Labradores** » qui abrite aujourd'hui les ressources culturelles, celles-là, de la Bibliothèque Municipale.

Le pèlerin apprendra avec tristesse la disparition de la statue de **Santiago Apostol** qu'abritait une niche de l'Eglise **San Nicolas** dans l'ancien collège des Jésuites.

Etape 7 : Arévalo – Ataquines - Medina del Campo Distance : **34.8** km

Je quitte la ville en contournant les murailles du château pour emprunter le **Puente de la Medina** de style mudejar qui enjambe le rio **Arevalillo**, puis grimper jusqu'à l'**Ermita de la Caminanta** qui abrite la **Virgen del Camino**. Une brève halte permet d'apercevoir, et d'admirer une dernière fois, **Arevalo** et la silhouette massive des églises dans la lueur rougeoyante du soleil levant. Une alternance de chemin sableux ou de petites routes à travers une pinède mène jusqu'au pied de l'imposante tour défensive de l'Eglise mozarabe de **Palacios de Goda**. Deux kilomètres plus loin, au milieu des champs, je tombe sur un véritable village fantôme, **Honquilana** : une douzaine de maisons en ruines dont ne subsistent que des pans de murs en adobe (ces briques de terre crue confectionnées à base d'argile et de paille hachée et séchées au soleil) entoure l'église mudejar de **Nuestra Señora de la Asunción**, qui aurait été la dernière construction à s'écrouler après le départ, en 1985, du dernier habitant de ce hameau. Avec le temps, toute trace de vie finira par disparaître et l'existence de ce village tombera dans l'oubli. Seul le nom, peut-être, résistera à l'usure du temps ...

Ataquines aurait pu être le terme de mon étape du jour, mais la distance parcourue depuis ce matin n'est encore que d'une quinzaine de kilomètres : je me contente de contourner la ville pour poursuivre mon chemin en direction de **San Vicente de Palacio**. Alors que je pique-nique devant l'Eglise, une paroissienne qui, à mon arrivée, avait insisté pour que je visite l'église en ne me faisant grâce d'aucune des statues saint-sulpiciennes en plâtre, revient pour m'offrir des figues de son jardin, des biscuits et un bon demi-litre de chocolat tiède dans un bocal à confiture. Une générosité inattendue ... Je découvre par la suite que pendant la Guerre d'Espagne, les troupes Napoléoniennes mirent à sac ce village pour faire payer à ses habitants la mort de vingt soldats à **Medina del Campo**. Les coupables auraient, en fait, été originaires d'un autre village de la région ; toute cette histoire ne serait peut-être qu'une légende, mais ces repréailles hypothétiques portent encore le nom de « **Francesada** »

Après avoir longé, sur une dizaine de kilomètres, un sentier en contrebas d'une autoroute, j'arrive finalement à **Medina de Campo** au terme d'une étape de 35 kilomètres. La ville est très agréable à visiter : sur la rive gauche du rio **Zapardiel**, affluent du **Duero**, se dresse le formidable **Castillo de la Mota** construit en briques à l'époque des Rois Catholiques ; ces derniers ordonnèrent également la construction des **Reales Carnicerias** où se tient encore aujourd'hui le marché de la viande. La ville était prospère grâce à la vente et à l'exportation de la laine dont la marché avait lieu sur la **Plaza Mayor**, où les marchands pouvaient, sans abandonner leur étal, entamer de bon matin leurs transactions, mais seulement après avoir écouté la messe

célébrée depuis le **balcon de la Virgen del Populo**, une chapelle extérieure ouverte dans la façade de la **Colegiata de San Antolin**. Ce type de chapelle à ciel ouvert, où le prêtre disait la messe pour des fidèles massés à l'extérieur de l'église, serait un exemple unique en Espagne de « capilla de indios » très répandu en Amérique latine. La vie des habitants était rythmée par les automates de l'horloge-campanile de San Antolin : au pied du couple de « maragatos » qui sonnent aujourd'hui les heures, les deux béliers qui s'affrontent pour égrener les quarts d'heure évoquent le commerce de la laine qui apportait à la ville sa prospérité. Sur cette même **Plaza Mayor et de la Hispanidad** se trouve la **Casa del Peso** où était déposé le « Peso Real » qui servait d'étalon pour les pesées.

Toujours sur cette même place se trouve le **Palacio Real Testamentario de Isabel la Católica** où la Reine avait choisi de résider « avant, pendant et après la Conquête de Grenade. » Elle y dicta son testament avant de rendre son dernier soupir le 26 Novembre 1504. Son règne mit fin à l'existence du Royaume musulman de Grenade, et Isabelle avait financé les expéditions de Christophe Colomb dont l'un des buts était l'évangélisation de nouveaux territoires ; néanmoins, le procès en béatification de cette reine « trop » catholique, initié en 1958, achoppe sur les excès de l'Inquisition et l'expulsion des Juifs puis des arabes..

En 1561, Sainte Thérèse d'Avila, grâce à l'argent d'un de ses frères émigré au Pérou, fonde à Avila le premier couvent de Carmélites Déchaussées. C'est à **Medina del Campo** qu'elle fera construire, en 1567, le second monastère de cet ordre réformé et qu'elle rencontrera le futur **Saint Jean de la Croix** qui vient d'être ordonné prêtre.

A l'extrémité Nord-Est de la ville, après avoir déambulé au long des rues bordées de palais et de couvents, je me trouve devant le porche austère de l'**Iglesia de Santiago el Real** où le prêtre appose le « sello » sur mon Carnet de Pèlerin.

Etape 8 : Medina del Campo – Castronuno Distance : **32.6** km

Tête en l'air ! mais malgré mes étourderies, j'arrive jusqu'à **Castronuno** sans rallonger encore cette étape de 32 kilomètres.

Au départ de **Médina del Campo**, malgré les mises en garde sans équivoque de mon guide, je suis, sans réfléchir, une flèche jaune qui balise un ancien tracé. Au milieu de la plaine, sans rencontrer aucune nouvelle indication, je me fie à mon sens de l'orientation, et surtout, à l'aiguille de ma boussole pour maintenir mon cap vers l'Ouest. Je me trouve bien loin du lit du rio **Zapardiel** qui devait me servir de fil rouge ! Après deux bonnes heures de marche sans voir âme qui vive, j'aperçois dans le lointain le clocher très élevé d'une église de dimensions impressionnantes : un berger m'indique le nom de ce village, **Villaverde de Medina**, d'où je ne serai plus qu'à une heure de marche de **Nava del Rey**. Mon itinéraire personnel n'est guère plus long que celui du topo-guide, et l'architecture de l'Eglise baroque vaut bien un petit détour.

Et bientôt, au-delà des vignobles qui ont donné son nom à cette **Tierra del Vino**, c'est la « **Giralda de Castilla** » que je peux distinguer à l'horizon : la tour géante de la **Iglesia de los Santos Juanes** domine la ville de **Nava del Rey** de toute sa hauteur, et ses cloches, traditionnellement, scandent les moments forts des **fiestas de los Novillos**. La façade comprend une sorte de balcon qui servait de tribune au chapitre de l'église lors des corridas qui avaient lieu sur la **Plaza Mayor**, mais aussi bien entendu lors des processions solennelles comme celle de la **Virgen de los Pegotes**. Le soir du 30 Novembre, à la lueur des torches et des bûchers, Nuestra. Senora. de la Concepción, patronne de la ville, abandonne provisoirement l'**Ermita del Pico Zacero** dans une charrette tirée par des mules et prend place pour une semaine de ferveur mariale sur le grand autel de l'église de **Nava del Rey**. L'église, lors de mon passage, était fermée pour travaux, mais les habitants sont heureux de faire découvrir les coutumes de leur ville.

Si la sortie de **Nava del Rey** par **el Convento de la Monjas Capuchinas** ne me pose aucun problème, j'ai éprouvé quelques difficultés à retrouver les points de repères au milieu de la vaste plaine « où il suffit d'aller tout droit et de marcher encore et encore. » Enfin, ma boussole m'a conduit jusqu'à un pont de briques dont les arches basses enjambent le lit asséché du rio **Trabancos**. Un autre pont sur une petite route sans balisage m'a permis de traverser l'autoroute Salamanque-Valladolid juste avant l'entrée de **Siete Iglesias**

de **Trabancos** où se dresse l'**Ermita del Cristo del Humilladero**. De ces six églises que comptait autrefois cette petite ville, il reste aujourd'hui **San Pelayo**, une église de briques très imposante juchée au sommet d'une colline qu'il faut gravir par une rue en forte pente.

Nullement refroidi par mes erreurs de navigation, je décide d'effectuer encore huit kilomètres pour atteindre **Castronuno**, « **la Gran Florida del Duero**, » où la « Casa Pepe » accueille le pèlerin. Je me débrouille encore pour rater une flèche et le chemin rural que j'emprunte aboutit heureusement à la CL 602 qui finira par me mener à bon port au terme d'une descente en lacets. Je me trouve bien récompensé de mes efforts car le panorama depuis **el Cerro del Alto de la Muela** sur la plaine et le méandre du **Duero** est époustouflant. Depuis ce point de vue au sommet d'une colline creusée de bodegas, j'aurais pu apercevoir, à une vingtaine de kilomètres au Nord, la ville de **Toro** qui sera mon étape de demain. Sur cet emplacement stratégique s'élevait un château-fort qui fut rasé en 1476 sur ordre d'**Isabelle la Catholique** car la ville avait été parmi les dernières à soutenir Jeanne de Castille, « La Beltraneja » dans la Guerre de Succession pour le trône de Castille. L'**ermita del Santísimo Cristo de San Juan** construit dès le XII^{ème} siècle, échappa à la destruction pour être rebaptisé **Iglesia Santa Maria del Castillo** : le soleil couchant fait ressortir la pureté de son abside romane et sa lumière rasante met en valeur les sculptures du portal sud.

Transporté par la beauté des paysages, je vais brutalement retomber sur terre en découvrant que la modeste « Casa Pepe » a choisi le Lundi comme jour de fermeture : dans un cadre enchanteur, le confort de la superbe Casa Rural « Las Alamedas » va effacer les fatigues de cette longue étape, mais non pas l'ardoise salée que me coûte mon étourderie ... ne m'avait on pas bien prévenu à Nava del **Rey** que la « Casa Pepe » fermait le Lundi ?

Etape 9 : Castronuno – Toro Distance : **21.3** km

Castronuno-Toro : une étape de liaison d'une vingtaine de kilomètres où je ne rencontre aucun village en dehors de **Villafranca del Duero** ; aujourd'hui, impossible de se perdre : le Chemin va le plus souvent rester à courte distance des méandres du fleuve. Dès la sortie de **Castronuno**, de bon matin, le soleil levant se reflète dans les eaux de « **Padre Duero**, » véritable colonne vertébrale de la Castille et Leon. L'une au-dessus de l'autre, deux boules de feu rougeoyantes, parfaitement identiques, imperceptiblement s'éloignent, l'une monte dans le ciel et l'autre, symétriquement, s'enfonce dans l'eau.



De très loin, je peux distinguer à l'horizon la ville de **Toro** sur son promontoire et, bientôt, le terme de l'étape semble à portée de main. Mais c'est presque un mirage car, pour atteindre le pont sur le **Duero**, il faut encore suivre la boucle du fleuve sur 8 bons kilomètres. Et la ville, juchée en haut de sa falaise, ne se laisse pas gagner facilement : mais au fur et à mesure que je gravis la pente pour atteindre l'**Alcazar**, je découvre pas à pas la majestueuse **Colegiata Santa Maria la Mayor** couronnée par son ciborium, cette somptueuse lanterne d'influence byzantine. L'histoire de la construction, à cheval sur le XII^{ème} et le XIII^{ème} siècle, s'inscrit dans la pierre : au fil des années, le grès rose succède au calcaire et le style roman évolue et s'efface progressivement devant l'apparition du gothique.

Dans la nef, le pèlerin reçoit la bénédiction de **Santiago peregrino**, une statue en pierre polychrome du XIII^{ème} siècle où les coquilles d'or constellent l'étoffe de ses vêtements. Et il peut également y découvrir une représentation de Ntra. Señora de la Espectación del parto, la Virgen de la « O » : cette statue de la vierge enceinte remonte au XII^{ème} siècle.

On retrouve sur le **Portico de la Majestad** la coexistence harmonieuse du roman et du gothique, ainsi que le culte de la Vierge qui vient compléter l'illustration traditionnelle du Jugement dernier. L'habileté des sculpteurs ressort d'autant mieux qu'on peut ici aujourd'hui encore, exceptionnellement, admirer les statues telles qu'elles étaient peintes au Moyen-âge.

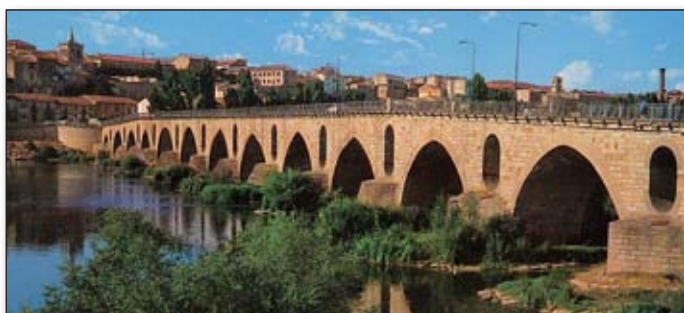
Et, dans la sacristie, devant le tableau intitulé curieusement **Cuadro de la Mosca**, je reste bouche-bée

à me demander quelle lubie a poussé un peintre espiègle à déposer une mouche sur le genou de la Sainte Vierge qui tient l'enfant Jésus dans ses bras.

La ville fut également un foyer de l'art romanico-mudejar dont l'**Iglesia de San Salvador de los Caballeros** est un exemple parfait : ce type d'architecture se propagea ensuite vers le sud-ouest comme je pus le constater lors de mes étapes précédentes en particulier depuis Arevalo.

Devant la Colegiata, depuis le **Paseo del Espolon**, je peux contempler, en contrebas, le méandre du **Duero** au milieu de la plaine : une telle défense naturelle protégeait la ville que ses remparts rendaient inexpugnable. Je revois depuis ce point de vue les vingt-deux arches du **punte romano** reconstruit au XII^{ème} siècle que j'ai franchi avant d'attaquer la falaise pour atteindre le niveau de l'Alcazar. Mes muscles se souviennent de cette ascension pénible et, à Toro, court une légende assez plaisante selon laquelle, lors de la construction de l'**Arco del Reloj** près de la Plaza del Ayuntamiento, il était plus simple et moins onéreux de mélanger du vin au sable pour confectionner le mortier plutôt que de faire monter de l'eau puisée dans le fleuve ! Plus sérieusement, au pied de ces murailles, se déroula en 1476 la **Batalla de Toro**, un affrontement décisif où les troupes d'**Isabelle la Catholique** mirent définitivement en déroute celles des partisans de Juana la Beltraneja.

Etape 10 : Toro – Zamora Distance : 34 km



Je vais aborder aujourd'hui la dernière ligne droite de l'itinéraire que je m'étais programmé, une étape de trente-quatre kilomètres qui va me mener tranquillement jusqu'à **Zamora** simplement en remontant le cours du **Duero**.

L'arrivée à Zamora est une sorte d'apothéose pour le pèlerin que je deviens quelques semaines par an : cette ville avait déjà été pour moi une étape

du **Camino de la Plata** en 2006 et un point de départ sur la **Camino Sanabrès** l'année suivante. Cette fois, je vais aborder la ville, « **la bien cercada**, » par l'est et, avant de traverser le Duero sur les seize arches du **punte de piedra**, je vais en reconnaissance jusqu'à l'humble et modeste petite église romane de **Santiago de los Caballeros** construite au XI^{ème} siècle à l'extérieur de la muraille en contrebas du **Castillo**. **El Cid Campeador**, Don Rodrigo Díaz de Vivar, y passa la nuit en prière avant d'être armé chevalier à peine âgé de seize ans. Voilà qui me ramène à mon point de départ du **Camino de Levante**, Valencia.

« **No se ganó Zamora en una hora. ...** » et de toutes les églises romanes que compte la ville, c'est évidemment vers l'**Eglise Santiago del Burgo** qui releva longtemps directement du diocèse de Santiago de Compostela que vont me guider instinctivement mes pas. Au terme de cette seconde partie de mon pèlerinage sur le **Camino de Levante**, j'ai parcouru depuis Toledo une distance d'environ 280 kilomètres. Assez pour découvrir cette leçon de sagesse gravée sur la borne de granit édifée devant l'entrée de l'Albergue ?



EL VALOR QUE TU OFRECE
Y DE LA VIDA
NO ESTA EN LO QUE ANDAS
EN LO QUE DESCUBRES
O EN LO QUE SE TE DA
EL VALOR DEL CAMINO
ESTA EN EL AMOR
QUE EN TU ANDADURA OFRECES